Guy Laviolette



GUY LAVIOLETTE

Les Pionniers

Histoire du Canada

5e ANNÉE

Procure des Frères de l'Instruction Chrétienne, La Prairie, P. Qué.

Droits réservés, Ottawa 1952

Approuvé par le Conseil de l'Instruction publique,
20 février 1952



Les Pionniers

Aux Élèves de la 5e année

Chers élèves de la 5e année, c'est afin que vous soyez plus fiers de votre nationalité, de votre pays, le Canada, que nous vous présentons ce Manuel, écrit tout exprès pour vous, et intitulé: *Les Pionniers*.

L'an dernier

L'an dernier, nous avons parlé — vous vous en souvenez — des explorateurs et des découvertes.

Il fallait traverser l'océan. C'était bien grand. On n'avait que de petits bateaux; on ne savait pas ce qu'il y avait à l'autre bout du monde.

Mais avec Christophe Colomb, les Espagnols vinrent en Amérique. Les côtes de l'Atlantique furent visitées par les vaisseaux anglais de Jean et de Sébastien Cabot, d'Henry

Hudson, que ses compagnons abandonnèrent à la baie d'Hudson.

Les Français vinrent ensuite avec Jacques Cartier, qui découvrit notre pays en 1534; Samuel de Champlain, qui remonta le grand fleuve et la rivière Outaouais jusqu'au cœur de l'Ontario; Jean Nicolet, Pierre Radisson, Jolliet et Marquette, la Salle et la Vérendrye, qui explorèrent notre pays de l'est à l'ouest, du nord au sud.

Alexander Mackenzie, Samuel Hearne, Franklin, tous ces noms et d'autres encore, vous rappellent, n'est-ce pas, des aventures héroïques dont vous garderez à jamais le souvenir. Vous n'oublierez pas, non plus, ces chers missionnaires qui s'en allèrent, eux aussi, dans toutes les directions, et jusqu'au Grand Nord, pour la conversion des pauvres Indiens.

Oeuvre admirable

Voilà l'œuvre admirable de nos découvreurs. Mais ce n'était pas suffisant de découvrir notre pays; il fallait aussi défricher, semer, se défendre même, en un mot *coloniser le pays.* Et ce fut l'œuvre de nos pionniers.

Les pionniers

L'œuvre de nos pionniers ne fut pas moins admirable que celle de nos découvreurs.

Ce fut une œuvre très pénible et très méritoire. Et c'est elle que nous allons étudier cette année.

Toutes les difficultés, nos pionniers les ont surmontées courageusement.

Et si notre pays est aujourd'hui si beau, si riche et si prospère, c'est à nos pionniers que nous le devons.

Premiers Essais d'Etablissements

Chapitre Ier

Buts des entreprises

C'était au temps du roi de France, François Ier. Un jour, quelqu'un vint dire au roi:

"Un marin breton, du nom de *Jacques Cartier,* veut aller découvrir de nouvelles terres au delà des mers, afin d'agrandir le royaume de France.

— A la bonne heure! s'exclama le roi. Amenez-moi ce marin breton: je veux le voir et lui parler."

Le roi félicita Cartier de son courage et le chargea de se rendre en Amérique, ajoutant: "Allez et découvrez de nouvelles terres. Rapportez-en de la soie, de l'or et des épices. Etablissez-y une colonie pour l'honneur et la gloire de la France."



Jacques Cartier fut content de la mission dont le chargeait son souverain. Il se dit pourtant qu'il ajouterait un autre *motif* à tous ceux que venait d'énumérer le roi. C'était un motif très noble; c'était — vous l'avez deviné — *la conversion des Indiens.*

Difficultés à surmonter

Ce n'était malheureusement pas facile de venir s'établir chez nous. Cartier en fit la dure expérience pendant le premier hiver qu'il vécut au Canada. Une maladie terrible — le mal de terre ou scorbut — lui enleva vingt-cinq de ses hommes: vingt-cinq bons et braves compagnons qu'il dut ensevelir dans la neige, parce que les survivants n'étaient pas assez vigoureux pour ouvrir une fosse dans la terre gelée.

Cartier aurait pu tout abandonner. Mais non. Il revint, quelques années plus tard, avec quatre cents personnes de toutes les conditions, des vivres pour deux ans, des bestiaux, des chèvres, des porcs, qu'il espérait voir se multiplier et se répandre à travers tout le Canada.

Il apportait enfin le matériel nécessaire à l'établissement d'une colonie agricole complète.

Vous n'avez pas oublié que les voyages étaient pénibles, en ce temps-là. Or, cette fois encore, la traversée ne dura pas moins de trois mois. L'eau douce étant venue à manquer pendant le voyage, il fallut abreuver les animaux avec le beau et bon cidre de France...

Charlebourg-Royal (1541)

Quand les Indiens de Stadaconé, virent réapparaître les grands oiseaux de France, ils en furent très réjouis. Ils s'empressèrent d'inviter le capitaine des Visages-Pâles à se fixer de nouveau sur les bords de la rivière Saint-Charles (à Québec), mais au souvenir de ses vingt-cinq compagnons qui dormaient là leur dernier sommeil, Cartier préféra continuer sa route le long du Saint-Laurent.

Il n'alla pas beaucoup plus haut cependant, puisqu'il débarqua ses hommes à l'endroit qu'on nomme aujourd'hui *Cap-Rouge*. Il trouva le site parfaitement convenable à l'établissement d'une colonie:

"Il y a chaque côté de la rivière, dit-il, des terres très bonnes et très belles, et toutes pleines des arbres les plus hauts que l'on puisse voir au monde. Je n'ai jamais vu tant de chênes de ma vie; ils sont si chargés de glands, que leurs branches ploient sous le fardeau.

"Il y a aussi des érables, des cèdres, des bouleaux, de l'épinette qui guérit du scorbut, et d'autres sortes d'arbres tout aussi beaux que ceux de France. Il y a enfin des vignes sauvages, tellement chargées de grappes qu'elles écrasent..."

Bref, Cartier trouva le pays si propre au labourage et à la culture, qu'il mit tout de suite un certain nombre d'hommes à défricher la terre. D'autres bêchèrent et semèrent des graines de choux, de navet, de laitue... qui sortirent au bout de huit jours seulement.

D'autres élevèrent un fort, ou plutôt deux forts, dont l'un au bas de la falaise, et l'autre au sommet, pour la protection des navires, des hommes et des troupeaux.

Il fallut enfin donner un nom au nouvel établissement; un beau nom, digne de l'endroit, et ce fut Charlebourg-Royal, en l'honneur de Charles d'Orléans, fils du roi, François Ier.

Echec de l'entreprise

Cartier entrevoyait déjà un bel avenir pour son établissement de Charlebourg-Royal. Mais la prospérité ne devait pas être, hélas ! de longue durée.

Les hommes blancs venus de France firent d'abord une excursion au fameux royaume du Saguenay, qui était censé contenir beaucoup d'or, mais d'où ils ne rapportèrent absolument rien.

Parmi les compagnons de Cartier, on remarquait un certain nombre de prisonniers, qui se montrèrent peu dociles à leur chef pendant l'hiver et lui causèrent de sérieux embarras.

Il y eut encore la maladie de scorbut qui enleva une cinquantaine d'hommes. Il y eut enfin les perpétuels retards de monsieur de Roberval — le grand chef de toute l'entreprise — qui devait amener du renfort, et qui n'arrivait pas.

Au printemps de 1542, Cartier décida de reprendre le chemin de la France pour faire examiner les minéraux qu'il avait recueillis au Canada.

Une rencontre inattendue

Mais que faisait donc monsieur de Roberval? Il n'avait pas perdu son temps, puisqu'il avait obtenu de la cour de France plusieurs navires et deux cents personnes — hommes ou femmes — dont une partie se composait de gentilshommes, et l'autre de gens sortis de prison.

Il n'avait pu se mettre en route qu'au mois d'avril 1542, et à cause du mauvais temps et des accidents, n'était arrivé à Terre-Neuve que le 7 juin.

Or, quelle ne fut pas sa surprise, tandis qu'il était occupé à refaire sa provision d'eau douce, de voir venir vers lui les vaisseaux de son capitaine général, Jacques Cartier.

— Mon cher Cartier, lui dit-il en le saluant affectueusement, me voici enfin avec tous les secours promis: deux cents hommes ou femmes, des vivres...

— Trop tard! reprit tristement le capitaine.

— Trop tard?

— Oui, car mes hommes ont tellement souffert durant l'hiver qu'ils tiennent à rentrer en France au plus tôt.

France-Roi

Monsieur de Roberval allait-il se décourager à son tour, et tout abandonner? Mais non, puisqu'il n'en continua pas

moins sa route jusqu'au fortin de Charlebourg-Royal, dont il changea le nom en celui de *France-Roi.*

Il agrandit les constructions et les fortifia, si bien qu'il y eut bientôt à France-Roi une tour, deux corps de logis, des chambres, une cuisine, un four, des moulins, un puits, et un dépôt de provisions.

L'établissement de France-Roi va-t-il enfin subsister? Non? pas cette fois encore, car monsieur de Roberval n'avait pas avec lui les hommes qu'il fallait pour coloniser le pays. Il fut obligé de fouetter ses prisonniers, de les mettre au cachot, ou même d'en pendre quelques-uns. Le scorbut fit aussi de nombreuses victimes; les vivres firent défaut, et le fondateur de France-Roi se vit dans l'obligation de repasser les mers avec les restes de sa malheureuse troupe.

Monsieur de la Roche à l'île de Sable

Un autre Français de France, monsieur *de la Roche,* entreprit de continuer l'œuvre de Roberval. Mais avant de rassembler toute une flottille, il voulut d'abord explorer le pays avec un seul vaisseau. Il avait un pilote habile, plusieurs hommes d'équipage, et une cinquantaine de misérables qu'il avait tirés des prisons de France.



Il descendit d'abord sur une toute petite île inculte et déserte — l'île de Sable — qui ne convenait certainement pas à l'établissement d'une colonie, et après y avoir laissé ses prisonniers, continua l'exploration du continent.

Mais quand il voulut reprendre à son bord les colons de l'île de Sable, une violente tempête le repoussa sur les côtes de la France en douze jours seulement.

La guerre sévissait alors au pays de nos ancêtres, et monsieur de la Roche dut prendre les armes pour la défense de son roi. Malheureusement fait prisonnier, il ne revint à la liberté qu'au bout de huit ans. Et les colons de l'île de Sable? Ce fut au bout de huit ans seulement que monsieur de la Roche put intéresser la cour de France au triste sort de ses prisonniers.

Pauvres prisonniers! Délaissés sur cette terre aride et désolée, ils avaient bien raison de regretter les prisons de France.

Au secours des prisonniers

— Beau Sire, demanda le marquis de la Roche, ordonnez, je vous prie, à mon ancien pilote, qui pêche aujourd'hui la morue sur les bancs de Terre-Neuve, d'aller recueillir mes infortunés colons de l'île de Sable.

Le pilote vint, en effet, à l'île de Sable, Horreur! Il ne trouva plus que douze hommes hideux, portant une longue barbe, et couverts de peaux de loups-marins.

— Et vos compagnons, où sont-ils? demanda le nouvel arrivé.

— Morts!

— Oui, de misères et de faim.

— Et vous, comment avez-vous fait pour vous préserver du soleil, de la neige ou de la pluie?

— Nous avons creusé des tanières dans le sable... Nous avons construit des cabanes avec les débris de vaisseaux trouvés sur le rivage...

— Qu'avez-vous mangé?

— Nous avons trouvé quelques bestiaux ou pourceaux, laissés ici par des explorateurs. La pêche nous a fourni le reste de notre subsistance.

Le roi tint à voir les malheureux prisonniers, vêtus de leurs habits sauvages. Touché de compassion, il leur accorda la liberté et remit à chacun cinquante écus, c'est-à-dire environ trente dollars.

Le poste de Tadoussac

La France allait-elle essayer encore de coloniser le Canada, malgré les pertes et les échecs dont nous venons de parler?

Mais certainement. Des marchands habiles prirent d'abord la coutume de venir faire le commerce des fourrures à Tadoussac, sur les bords de la rivière Saguenay. Ils aimaient ce poste, parce qu'il est très bien situé au confluent du grand fleuve et d'une rivière puissante (le Saguenay).

C'est à Tadoussac que montaient ou descendaient les Indiens pour y échanger leurs fourrures avec les Visages-Pâles. Ils y venaient avec leurs femmes et leurs enfants.

Y avait-il de l'or au Saguenay ?

La région du Saguenay ne renfermait pas de mines d'or ni de pierres précieuses, comme on l'avait d'abord pensé; ou du moins, on n'avait pas encore réussi à les découvrir.

Mais la région de Tadoussac et du Saguenay cachait une autre source de richesse très importante: les fourrures qui furent pendant longtemps notre très grande richesse.

Ces fourrures avaient beaucoup de valeur en Europe; c'était la martre, la loutre, le renard noir et surtout le castor.



Essais de colonisation

Quelques Français essayèrent d'établir une colonie à Tadoussac, mais le sol leur parut aride et le climat trop rigoureux. Et leur conclusion fut celle-ci :

"Tadoussac est un excellent poste de traite, c'est vrai, mais il est absolument impropre à la colonisation".

Les années passèrent. Un jour, les Français cherchèrent à s'établir ailleurs, sur le bord de la mer, et c'est alors qu'ils abordèrent dans une région magnifique, que nous appelons encore aujourd'hui l'*Acadie*.

Sainte-Croix d'Acadie

L'Acadie passait alors pour l'une des contrées les plus riches et les plus fertiles de l'Amérique. On l'aimait surtout à cause de ses ports, de ses riches pêcheries et de ses vastes forêts.

Monsieur Pierre de Monts qui dirigeait la nouvelle entreprise, s'établit d'abord dans une toute petite île qui ne mesure guère plus de deux milles de tour.

L'endroit n'était pas bien choisi, puisqu'il n'y avait pas d'eau douce et très peu de bois. Quand les nouveaux venus eurent élevé quelques maisonnettes, il ne resta presque plus de bois de chauffage pour l'hiver.

Pour comble de malheur, l'hiver fut si long et si rigoureux, que les malheureux Français pensèrent mourir tous de la soif et du froid.

"Pourvu que l'affreux mal de terre ne s'introduise pas dans nos rangs!" disaient-ils au milieu de leurs angoisses.

Or le scorbut fit bientôt son apparition à Sainte-Croix d'Acadie. Il enleva *trente-six* hommes. Vingt autres virent la mort de si près, que monsieur de Monts perdit complètement courage et résolut, au printemps, de tout abandonner.

Mais son associé, M. de Champlain, le persuada qu'il fallait plutôt chercher sur la terre ferme un site plus favorable à l'établissement d'une colonie. Ils cherchèrent, en effet, et trouvèrent, dans la baie de Fundy, une rade immense, commode et sûre, qu'ils appelèrent *Port-Royal.*

De petites rivières sillonnaient la contrée, qui paraissait charmante. Monsieur de Champlain disait qu'il n'avait jamais entendu nulle part un si agréable gazouillis d'oiseaux.

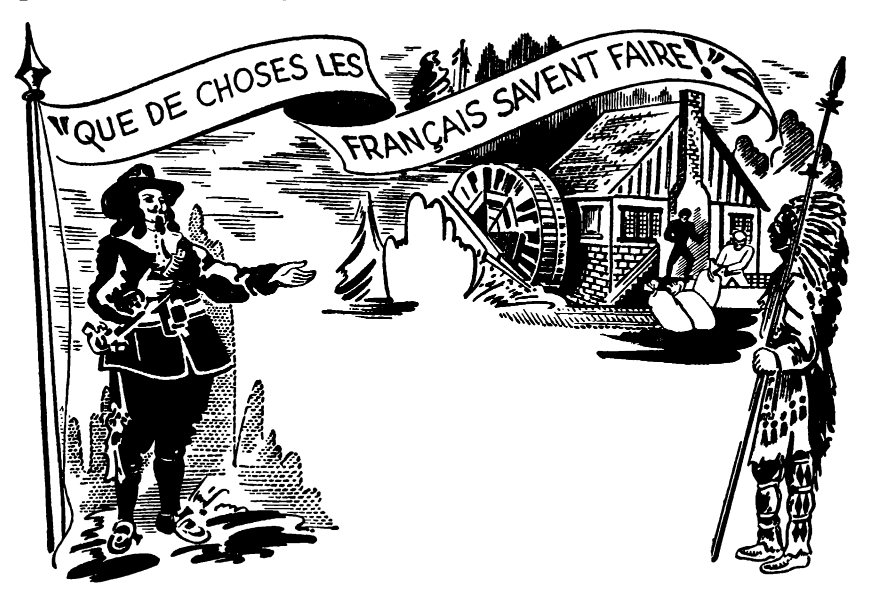
Monsieur de Monts fit planter une grande croix, et l'on se mit tout de suite à défricher la terre.

Port-Royal

Port-Royal était donc l'endroit idéal pour l'établissement d'une colonie, surtout à cause de son climat tempéré, de ses hivers moins rudes qu'ailleurs, de la chasse abondante, des terres fertiles, et des vastes prairies environnées de grandes forêts.

Les jardins produisirent bientôt des pois et des fèves en abondance, des navets, des radis, des choux et de la laitue. La chasse fournissait les mets les plus variés: outardes, perdrix, élans, caribous, lapins, castors...

Même les plus hauts personnages de la colonie prenaient une part active aux travaux de la terre. C'est ainsi que monsieur de Champlain, le futur fondateur de Québec, préparait lui-même un jardin et le cultivait avec beaucoup de soin.



Louis Hébert, notre futur colon québécois, sema du blé et planta des vignes. Marc Lescarbot, qui était en même temps catéchiste et historien de la colonisation française en Amérique du Nord, construisit un moulin à farine, un alambic à goudron, et des fourneaux pour la préparation du charbon de bois. Il inventait chaque jour quelque chose de nouveau, si bien que les Peaux-Rouges en étaient dans l'admiration:

"Que de choses les hommes blancs savent faire!" disaient-ils tout ébahis.

L'Ordre de Bon-Temps

L'ouvrage ne manquait pas à Port-Royal pendant l'été. Mais l'hiver paraissait long à ces Français qui venaient d'un pays au climat beaucoup plus doux.

Pour combattre l'ennui durant la saison morte, ils inventèrent *l'Ordre de Bon-Temps,* où chacun des membres s'engageait à pourvoir aux besoins de la table et à divertir les compagnons pendant quinze jours.

Chacun préparait donc, à tour de rôle, le dîner du groupe entier. A l'heure du repas, il s'avançait solennellement, la serviette sur l'épaule, le bâton à la main, et le collier de cérémonie autour du cou.



Le maître de cérémonie introduisait lui-même, dans la salle tous ses compagnons, dont chacun portait un plat différent.

Quelques Indiens, qui se tenaient respectueusement à l'écart, assis sur leurs jambes repliées, regardaient manger les Visages-Pâles avec de grands yeux qui paraissaient dire: "Nous avons bien faim, nous aussi".

Mais ils savaient bien qu'ils auraient bientôt leur tour, et que les hommes blancs mettraient de côté pour eux des biscuits, de la viande et du pain.

Rapports avec les Indiens

Est-ce à dire que les Visages-Pâles entretenaient d'excellents rapports avec les Indiens?

Parfaitement. C'est ainsi que Monsieur de Champlain admettait à sa table le chef indien, Membertou, qui avait beaucoup d'esprit et qui montrait beaucoup d'attachement aux Français.

Et quand l'Acadie tombera aux mains des Anglais, les Peaux-Rouges refuseront de faire la guerre à leurs anciens amis:

"Nous avons vécu ensemble, disaient-ils; nous avons prié ensemble. Nous avons partagé les mêmes dangers; ce sont nos frères. Nous ne les attaquerons jamais."

Des jaloux

Un jour hélas! des marchands français jaloux réussirent à chasser les fondateurs de Port-Royal, en disant à la cour de France:

"Ces colons veulent faire tort à notre commerce des fourrures. Il faut qu'ils s'en aillent au plus tôt."

Les Indiens pleurèrent en reconduisant les Français au rivage. Ils promirent de ne pas toucher à leurs maisons.

Et quand six ans plus tard, un certain nombre de Français revinrent à Port-Royal, ils furent bien étonnés de retrouver leurs biens en parfait état. Chaque meuble se trouvait encore à la place où on l'avait laissé au départ.

Mort de Membertou

Membertou mourut, à quelque temps de là, mais non sans avoir reçu le baptême avec plusieurs de ses compagnons. Il avait donné sa bénédiction à ceux qui l'entouraient, disant:

Vivez en paix les uns avec les autres.

Aimez et respectez les Français.

Aimez par-dessus tout le bon Dieu.

Demeurez fervents en la foi que vous venez de recevoir.

La famine à Port-Royal

La colonie prospérait, mais pas aussi vite qu'on l'aurait voulu ou souhaité.

Et pourquoi? Pour cette raison toute simple que les chefs s'occupaient plutôt de la traite des fourrures, qui leur rapportait beaucoup d'argent, que de la culture du sol, qui payait beaucoup moins.

Par suite de cette négligence, les vivres faisaient souvent défaut. A l'hiver de 1612, par exemple, il fallut se contenter de glands et de racines sauvages.

Destruction de Port-Royal

Et puis un jour... Oui, un jour, le pirate anglais Argall, qui prétendait avoir des droits sur l'Acadie, vint avec ses soldats promener le fer et le feu à travers la paisible colonie de Port-Royal.

C'était la ruine des établissements français de l'Acadie.

En route vers Québec.

Les Français allaient-ils enfin se décourager et tout abandonner? Mais non. Voyez-les plutôt remonter les eaux du grand fleuve Saint-Laurent.

Et où vont-ils, cette fois? Ils vont à Québec même, au pied du cap Diamant. Et leur chef, comment s'appelle-t-il? Leur chef n'est autre que monsieur Samuel de Champlain, dont nous reparlerons plus longuement au chapitre suivant.

ACTIVITÉS PÉDAGOGIQUES

I. Savez-vous maintenant que ?

1. Les premiers hommes blancs de France. venus chez nous, se proposaient de :

Découvrir de nouvelles terres.

Trouver la route de la Chine et des Indes.

Augmenter le prestige de la France.

Convertir les Indiens.

2. Il y avait de grandes difficultés à surmonter : celles-ci, par exemple :

La longueur et la lenteur des voyages.

Le mal de mer et le mal de terre ou *scorbut*.

Les hivers, très longs et très froids.

Les Indiens ennemis.

3. Les premiers Français qui tentèrent de s'établir chez nous furent :

Jacques Cartier à Québec.

Roberval à Charlebourg-Royal (Cap-Rouge).

De la Roche à l'île de Sable.

Messieurs de Monts et de Champlain en Acadie.

4. Monsieur de Champlain dut un jour s'éloigner de Port-Royal. Alors il tourna ses regards vers le Saint-Laurent.

II. Quelques devinettes :

Devinez-vous qui a prononcé ou aurait pu prononcer les parol suivantes ? Allons, dites !

1. Je suis roi de France, et je veux, moi aussi, avoir ma pa de l'Amérique. Le soleil luit pour moi comme pour les autres.

2. Je suis un marin breton de Saint-Malo, et je veux travers les mers pour étendre le domaine de la France en Amérique.

3. Moi aussi, je veux aller en Amérique pour convertir les Indien car le salut d'une âme vaut mieux que la conquête d'un empire.

4. Pendant le premier hiver que j'ai passé au Canada, le scorbut enleva vingt-cinq de mes hommes.

5. C'est en mon honneur que Jacques Cartier a donné le nom de Charlebourg-Royal au fort qu'il construisit en Nouvelle-France, sur les bords du Saint-Laurent.

6. Nous avons trouvé des pierres brillantes sur la grève : c'est de l'or, bien sûr !

7. Je veux continuer l'œuvre de Cartier. Je change cependant le nom de Charlebourg-Royal en celui de *France-Roi.*

8. En attendant que je trouve un endroit convenable pour y établir une colonie, j'ai débarqué mes cinquante prisonniers sur l'île de Sable.

III. Lectures recommandées :

Deux albums de la collection "Gloires Nationales" :

Samuel de Champlain.

Jacques Cartier.

IV. Dramatiser :

En vous servant de votre livre, au besoin, et à l'aide de quelques compagnons ou de quelques compagnes, pourriez-vous dramatiser (jouer) l'une ou l'autre des scènes suivantes :

1. La visite de Jacques Cartier au roi, François Ier.
2. Le premier hiver de Cartier à Québec.
3. La fondation de Charlebourg-Royal.
4. La rencontre de Cartier et de Roberval à Terre-Neuve.
5. Les prisonniers de l'île de Sable.
6. La fondation de Port-Royal.
7. L'Ordre de Bon-Temps.

V. Phrases à compléter :

Pourriez-vous compléter les phrases suivantes ?

1. Tadoussac est très bien ... , au confluent du grand ... et d'une rivière puissante, le ....

2. C'est à Tadoussac que montaient ou descendaient les ... pour y échanger leurs ..., mais Tadoussac était impropre à la ....

3. Aussi les Français s'établirent-ils à ... d'Acadie. Mais l'île était trop ...; ils se fixèrent finalement à ... .

4. Les jardins produisirent bientôt des ... des ... des .... Champlain fit construire un ... et les Indiens étonnés disaient : "... ... ...".

5. Pour tromper l'ennui l'hiver, on établit l'Ordre de ... .

VI. Questions faciles :

Qui n'aime à répondre à des questions faciles ? Allons, répondez !

1. Etait-ce facile de s'établir chez nous, autrefois ?

2. Qui en fit d'abord la dure expérience ?

3. Quelle maladie terrible lui enleva vingt-cinq de ses hommes ?

4. Pourquoi Cartier se fixa-t-il à Charlebourg-Royal, plutôt qu'à Québec ?

5. Que fit monsieur de Roberval les premiers temps de son arrivée au Canada ?

6. L'hiver qu'il passa chez nous fut-il pénible ?

VII. Avez-vous aimé l'histoire de l'île de Sable ? La connaissez-vous bien ?

1. Pourquoi le marquis de la Roche avait-il laissé ses prisonniers sur l'île de Sable ?

2. Pourquoi lui fut-il impossible de revenir les chercher ?

3. Montrez la triste situation des prisonniers.

4. Comment furent-ils traités à leur retour en France ?

5. C'était donc difficile de s'établir chez nous; était-ce une raison suffisante pour tout abandonner ?

VIII. *Vrai ou faux ?* Avertissez-moi si je me trompe !

1. Au temps de Champlain, l'Acadie passait pour l'une des contrées les plus riches de l'Amérique.

2. La petite île de Sainte-Croix convenait parfaitement à l'établissement d'une colonie.

3. Le scorbut fit, hélas ! trente-six victimes durant l'hiver.

4. La rade de Port-Royal est immense, commode et sûre.

5. Les plus hauts personnages de l'Acadie n'osaient malheureusement pas s'occuper des travaux de la terre.

IX. Choisissez celui des deux termes qui convient le mieux :

1. Marc Lescarbot était médecin ou historien de la colonie de Port-Royal.

2. L'Ordre de Bon-Temps devait pourvoir aux besoins de la table ou de l'église.

3. Chacun des membres préparait à tour de rôle le déjeûner ou le dîner du groupe entier.

4. Le chef indien (de Port-Royal) s'appelait Kondiaronk ou Membertou.

5. Le pirate anglais qui détruisit Port-Royal n'était autre que Louis Kertk ou Argall.

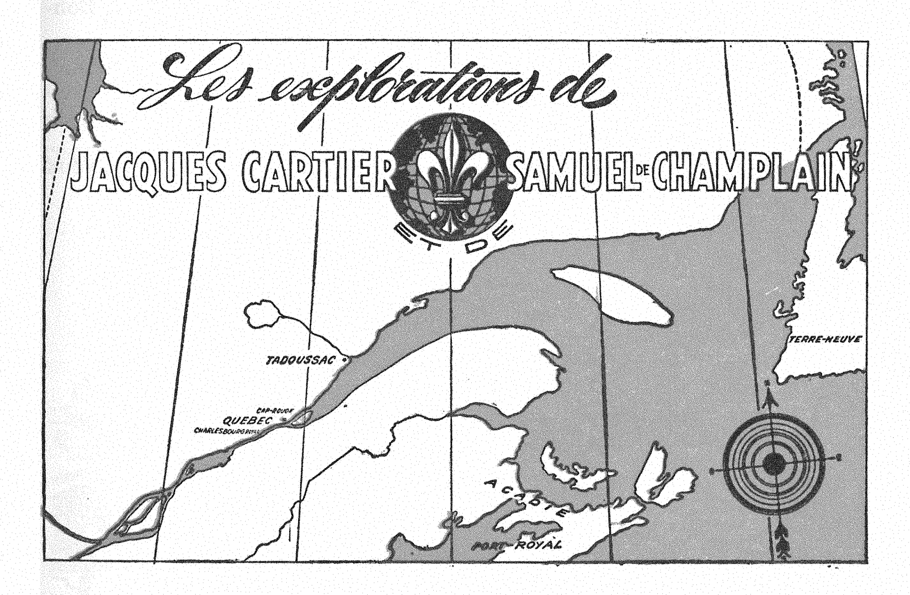
X. Collection d'illustrations :

Commencez aujourd'hui même une collection d'images se rapportant à Jacques Cartier, Roberval, de la Roche, Champlain, l'Acadie, ou encore à la colonisation en général.

Ces images pourront servir un jour à la préparation d'une exposition scolaire; en attendant, vous les collerez précieusement dans votre album d'images.

XI. Cartographie, dessin :

Reproduisez de votre mieux la carte des explorations de Cartier, celles de Roberval et de Champlain en Acadie. Vous ne manquerez pas d'y indiquer Tadoussac, Port-Royal et Québec.



Dessinez l'une ou l'autre des scènes suivantes :

La fondation de Charlebourg-Royal.

Les chercheurs d'or.

Les prisonniers de l'île de Sable.

Le défrichement à Port-Royal.

L'Ordre de Bon-Temps.

XII. Savez-vous comment utiliser votre dictionnaire ? Allons ! cherchez la définition exacte des mots suivants, et transcrivez-la sur votre cahier :

1. scorbut ....
2. flottille ....
3. tanière ....
4. gazouillis ....
5. alambic (à goudron) ....

XIII. L'Ordre de Bon-Temps :

Un élève a résumé l'histoire de l'Ordre de Bon-Temps; mais en transcrivant son travail au propre, il s'aperçoit qu'il lui manque un mot ci et là; aidez-le à trouver les mots qui lui manquent :

1. Les compagnons de Champlain inventèrent l'Ordre de Bon-Temps pour combattre ... pendant l'hiver.

2. A l'heure du repas, le maître de cérémonie s'avançait solennellement, la ... sur l'épaule et le ... à la main.

3. Chacun des convives apportait un ... différent.

4. Les Indiens regardaient manger les ... avec de grands yeux qui voulaient dire : "Nous avons faim, nous ... ."

5. Mais les Indiens savaient bien qu'ils auraient aussi leur ....



L'ARRIVÉE DE Champlain

CHAPITRE 2e

Québec prend vie

1. Sur les bords du Saint-Laurent

Lorsque monsieur de Champlain s'était vu contraint de quitter Port-Royal, ses champs fertiles et sa rade merveilleuse, il en avait été profondément affligé. Mais il s'était consolé en disant:

"Je trouverai un endroit plus favorable sur les bords de ce grand fleuve que j'ai remonté, il y a déjà quelques années, jusqu'à la bourgade d'Hochelaga."

Il commença par laisser ses deux gros navires à Tadoussac, puis il continua son voyage en chaloupe, avec une trentaine de colons, d'ouvriers ou d'artisans. En passant, il reconnut l'île aux Lièvres, la Malbaie,

l'île aux Coudres, et un cap très élevé, qu'il appela *Tourmente,* parce que les flots y sont toujours agités.

A mesure qu'il remontait le Saint-Laurent, il constatait que les terres allaient en s'embellissant:

"Si elles étaient cultivées, disait-il, elles seraient aussi bonnes que celles de France."

Québec : passage rétréci

Il ne s'arrêta qu'au pied d'un cap couronné de vignes et de noyers; c'est aujourd'hui le *cap Diamant.*

Il examina longuement les environs du beau port où il venait d'arriver, et dit à la fin:

"Nous débarquerons ici même, sur cette pointe étroite qui s'avance dans le fleuve."

Les Indiens nommaient l'endroit Kébec (aujourd'hui Québec), c'est-à-dire *passage rétréci,* parce que le Saint-Laurent s'y trouve resserré entre deux rives escarpées. Champlain jugea tout de suite que, de ces hauteurs, il serait facile de se défendre contre n'importe qui.

C'était le 3 juillet 1608, et ce jour-là, le fondateur de la Nouvelle-France prenait solennellement possession de Québec en y arborant le drapeau blanc.

L'Habitation de Québec

Champlain mit tout de suite ses hommes à l'ouvrage. Les uns abattaient les arbres. D'autres les sciaient et les préparaient à devenir du bois de construction. D'autres arrachaient les vignes sauvages, creusaient des fossés ou nettoyaient le terrain.

D'autres enfin retournèrent à Tadoussac en chaloupe afin d'en rapporter les provisions, les meubles, et les instruments qu'on y avait laissés.

Mais ne fallait-il pas un magasin pour abriter ces vivres, ces marchandises, ou ces instruments précieux?

C'était absolument nécessaire. Aussi Champlain décida-t-il de construire immédiatement une maison spacieuse, à deux étages, qui allait servir à la fois de résidence au gouverneur et de magasin général pour la colonie.

Ce fut l'*Habitation de Québec.* Il l'entoura d'une galerie servant de promenoir, d'un fossé de six pieds de profondeur et de quinze pieds de largeur. Entre la rivière et le fossé, il dressa enfin une plate-forme sur laquelle il installa quelques pièces de canon pour la défense de la maison.

Les Indiens regardaient d'un œil d'envie ces hommes blancs qui étaient si habiles, et qui savaient faire une si belle maison en si peu de temps.

Premières semailles

Un jour, les Indiens virent le grand chef des Visages-Pâles qui conduisait quelques hommes sur un terrain voisin de l'Habitation. Ils virent les hommes blancs qui abattaient encore des arbres et qui semaient entre les souches.

Ils semaient des graines de jardin et puis du maïs ou blé d'Inde. La récolte fut excellente. Monsieur de Champlain fit aussi planter des vignes avec l'espoir qu'il récolterait un jour des raisins aussi beaux que ceux de France. Et un soir qu'il mettait par écrit toutes les belles choses qu'il savait maintenant de Québec, il dit à ses amis de France:

Le pays est beau et plaisant. Les grains et les légumes y mûrissent facilement.

Les arbres ou arbustes fruitiers sauvages sont nombreux: noyers, cerisiers, pruniers, framboisiers, fraisiers, groseillers, etc.

Il y a beaucoup de poissons dans les rivières; les prairies sont nombreuses, et le gibier en nombre presque infini.

Un odieux complot

Tout allait pour le mieux à l'Habitation de Québec. Et cependant un odieux complot faillit en un instant anéantir toute la colonie.

Le serrurier Jean Duval se plaignait de la nourriture et du travail. Il avait gagné à sa cause quelques mécontents qui en vinrent à dire:

— Comment pourrions-nous améliorer notre sort?

— En nous débarrassant de M. de Champlain lui-même.

— Et comment nous y prendrons-nous?

— Nous l'étranglerons dans son lit. Nous pillerons les provisions et les marchandises, et nous fuirons en barque jusqu'à Tadoussac, où des marchands de fourrures nous accepteront d'autant plus volontiers à leur bord, qu'ils voient d'un mauvais œil la fondation de Québec.

Complot dévoilé à temps

Les conspirateurs allaient exécuter leur infâme projet lorsque l'un des coupables sentit le remords l'envahir. Il courut se jeter aux pieds de son maître, disant:

"Monsieur de Champlain, on complote contre vous!"

Le fondateur de Québec fit immédiatement saisir les quatre plus coupables. Duval dut expier sa faute sur l'échafaud; les trois autres reprirent le chemin de la France.

Ainsi se termina, grâce à Dieu, le projet qui avait failli ruiner la colonie en la privant du seul homme capable de mener à bonne fin l'entreprise si bien commencée.

Un hiver à Québec

Tandis que monsieur de Pontgravé, l'associé de Champlain, repassait en France avec une riche cargaison de pelleteries, trente hommes restèrent à Québec avec le fondateur

de la colonie. Durant l'hiver, ils coupèrent et transportèrent le bois de chauffage nécessaire à l'Habitation.

La saison se serait bien passée, si le mal de terre n'avait fait son apparition parmi les travailleurs. Presque tous succombèrent, les uns après les autres, et huit seulement survécurent au redoutable fléau.

Même les survivants se trouvaient considérablement affaiblis quand, enfin, parut le printemps. Sous les chauds rayons du soleil d'avril, la maladie s'enfuit, avec la neige. L'arrivée soudaine de vingt nouveaux compagnons ramena finalement la bonne humeur partout.

Nouvelles épreuves

La nouvelle colonie de Champlain se croyait sans doute au bout de ses peines; elle l'espérait du moins. Mais d'autres épreuves, très graves encore, la guettaient dans l'ombre: celle-ci, par exemple, *les Indiens ennemis.*

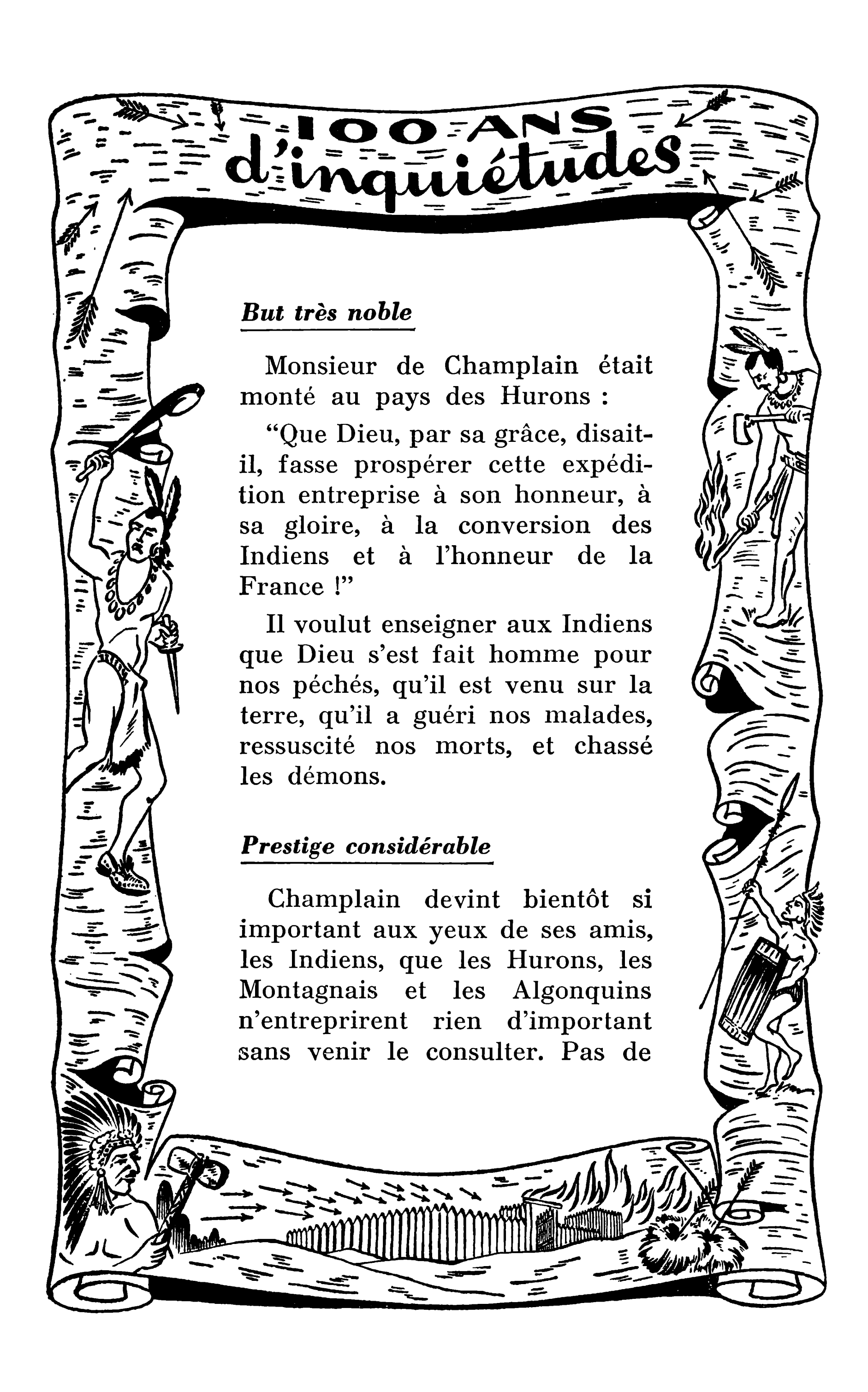
Heureusement que la bonne Providence veillait sur l'établissement de Champlain, qui porta bientôt le beau nom de *Nouvelle-France.*

2. Indiens amis et Indiens ennemis

Les Indiens amis, c'étaient les Hurons, les Montagnais et les Algonquins. Mais pourquoi Champlain s'occupa-t-il plus spécialement d'eux? Parce qu'ils lui paraissaient être les plus nombreux, les plus intelligents et les mieux disposés à prêter l'oreille à la parole de Dieu.

Car le fondateur de Québec songeait déjà sérieusement à la conversion des Indiens. Il le dit et redit dans ses écrits: en colonisant le Canada, il se propose surtout de propager la foi chrétienne parmi les Indiens:

"La conversion d'un infidèle vaut mieux que la conquête d'un empire."



100 ANS d'inquiétudes

But très noble

Monsieur de Champlain était monté au pays des Hurons :

"Que Dieu, par sa grâce, disait-il, fasse prospérer cette expédition entreprise à son honneur, à sa gloire, à la conversion des Indiens et à l'honneur de la France !"

Il voulut enseigner aux Indiens que Dieu s'est fait homme pour nos péchés, qu'il est venu sur la terre, qu'il a guéri nos malades, ressuscité nos morts, et chassé les démons.

Prestige considérable

Champlain devint bientôt si important aux yeux de ses amis, les Indiens, que les Hurons, les Montagnais et les Algonquins n'entreprirent rien d'important sans venir le consulter. Pas de

guerres sans sa permission; pas de commerce des fourrures non plus.

Ils conservèrent encore plus longtemps la mémoire de monsieur de Champlain que celle de leurs missionnaires, qu'ils entouraient cependant d'une bien cordiale affection.

Les ennemis

Nos Indiens amis comptaient malheureusement des ennemis puissants: les *Iroquois.* Or, en s'alliant aux Hurons, aux Montagnais et aux Algonquins, Champlain devenait, du même coup, l'ennemi des Iroquois.

D'un autre côté, le fondateur de Québec ne pouvait pas prévoir que d'autres hommes blancs — les Anglais, déjà en guerre avec la France — s'établiraient bientôt à côté des Iroquois et s'uniraient à eux pour nous faire la guerre pendant cent cinquante ans.

Ces ennemis vont nous causer bien des inquiétudes. Ils vont aussi retarder beaucoup la colonisation du pays.

L'Iroquois !

Avec les années, les Iroquois devinrent si terribles qu'ils semaient partout l'épouvante. A ce seul nom: Les Iroquois! hommes, femmes, enfants, se sauvaient "comme un troupeau timide poursuivi par les loups".

Un jour, par exemple, les Iroquois dérobèrent François Hertel, jeune homme de 19 ans, que maman aimait tendrement. Au milieu de sa captivité, François trouva le moyen d'écrire à sa *très chère et très honorée Maman*:

"Je sais bien que ma prise vous sera dure et vous aura bien affligée; je vous demande pardon de vous avoir désobéi. Ce sont mes péchés qui m'ont mis dans l'état où je suis. Vos prières m'ont redonné la vie, et celles de mes sœurs. J'espère que je vous reverrai avant l'hiver. Je vous prie de dire aux bons confrères de Notre-Dame (pieuse association de jeunes

gens), qu'ils prient Dieu et la sainte Vierge pour moi, ma chère mère, et vous, et toutes mes sœurs."

Lettre d'un captif

François Hertel écrivit aussi au Père Lemoyne, qui devait un jour le délivrer de sa captivité.

"Mon Père, si je pouvais avoir le bonheur de me confesser! Si vous veniez ici, je crois que l'on ne vous ferait aucun mal. Je vous prie d'avoir pitié de ma pauvre mère, bien affligée: vous savez, mon Père, l'amour qu'elle a pour moi. J'ai su par un Français, qui a été pris aux Trois-Rivières, qu'elle se porte bien, et qu'elle se console dans la pensée que je me retrouverai auprès de vous.

"Nous sommes trois Français, qui avons la vie ici. Je me recommande à vos bonnes prières, particulièrement au saint Sacrifice de



la messe. Je vous prie de faire mes baise-mains à ma pauvre mère, et de la consoler.

"Mon Père, je vous prie de bénir la main qui vous écrit, et qui a eu un doigt brûlé dans un calumet, pour amende honorable à la Majesté de Dieu que j'ai offensée; l'autre a un pouce coupé, mais ne le dites pas à ma mère..."

Lueurs de paix

De temps à autre, les Iroquois consentaient à signer la paix. Ils faisaient de longs discours et promettaient que les Visages-Pâles et les Peaux-Rouges seraient frères aussi longtemps que la lune monterait dans le ciel, et que les arbres pousseraient des feuilles chaque printemps.

Les travailleurs reprenant courage, retournaient à leur besogne journalière en toute sécurité. Mais dès le lendemain ou le surlendemain, les hypocrites recommençaient à tuer les Français.

3. Premiers missionnaires

Les Récollets

La Nouvelle-France se développait lentement, mais sûrement. Le sol y était fertile, la pêche abondante, la forêt inépuisable, et le climat, froid mais sain.

Aussi le fondateur de Québec crut-il le moment venu de mettre à exécution le projet qu'il caressait depuis longtemps: celui d'aller chercher des missionnaires qui soutiendraient la foi des Blancs, et qui prêcheraient l'Evangile aux Indiens.

Il y avait alors en France des religieux qui s'étaient toujours distingués comme missionnaires chez les infidèles. C'étaient les *Récollets* ou Franciscains. Quatre d'entre eux, acceptèrent volontiers d'accompagner Champlain au printemps de 1615.

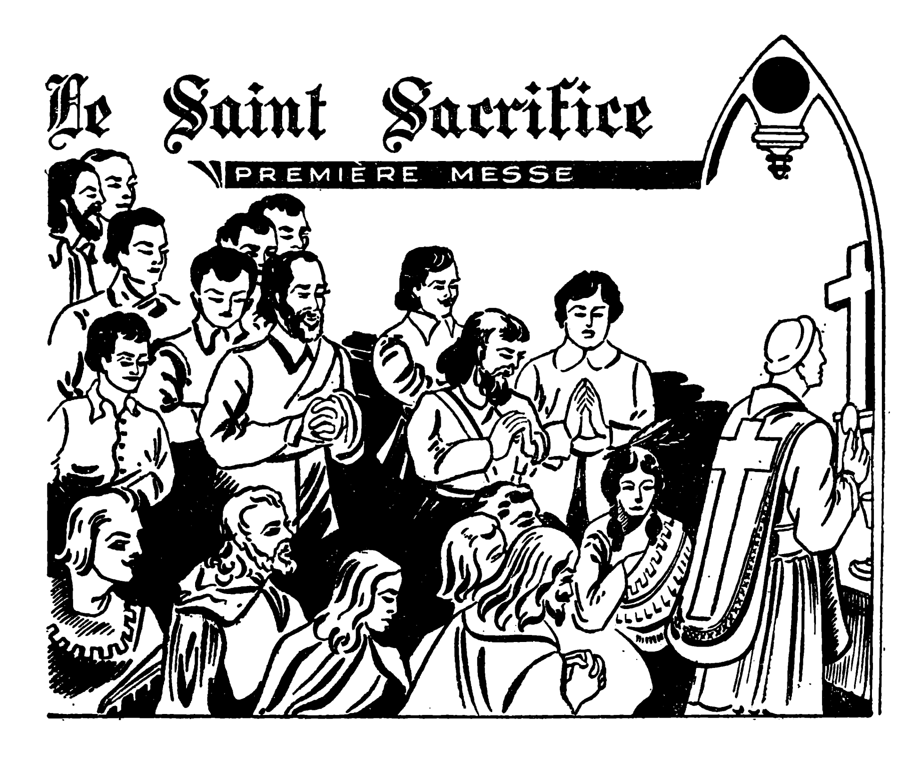
C'étaient les Pères Denis Jamay, Jean Dolbeau, Joseph Le Caron et le Frère Pacifique Duplessis.

Jours de joie

L'arrivée à Québec de nos quatre premiers missionnaires fut un très grand jour de joie pour la colonie naissante. Monsieur le Gouverneur se mit tout de suite en devoir de leur construire une modeste résidence avec chapelle, qui fut terminée en un mois seulement.

Le 25 juin 1615, le Père Dolbeau eut l'honneur et la très grande joie de célébrer sa première messe à Québec. Les habitants s'étaient préparés à l'événement par une fervente confession. Ils communièrent et entonnèrent avec le prêtre le Te Deum des grands jours de fête.

Monsieur de Champlain put croire un instant que son établissement de Québec était devenu en quelque sorte un petit paradis sur terre. Même les quelques canons de la



bourgade tonnèrent de leurs voix de bronze pour s'associer à la joie commune.

Vaste champ d'apostolat

Le jour vint où nos missionnaires durent se disperser sur différents points du pays. Le Père Denis Jamay adopta plus spécialement la région de Québec; le Père Dolbeau, celle de Tadoussac; le Frère Pacifique Duplessis, celle des Trois-Rivières; et le Père Le Caron, le pays des Hurons.

A Tadoussac, le Père Dolbeau bâtit une cabane et y aménagea une sorte de chapelle afin d'y célébrer la sainte messe et d'y instruire les Blancs et les Indiens. Il se fit de tels amis chez les Montagnais de la région, qu'un grand chef l'adopta comme son frère et lui réserva une place dans sa cabane.

Aux Trois-Rivières, le Frère Duplessis tenait la place d'un missionnaire, instruisant les Français et les Indiens, et baptisant les moribonds. Il édifiait tous ceux qui l'entouraient par sa grande douceur, par son zèle et sa charmante simplicité. Il lui arriva même, un jour, de sauver la colonie d'une ruine certaine.

Encore un complot

Des Indiens prétendaient avoir reçu quelques affronts de la part des Français. Ils s'étaient vengés en massacrant deux des nôtres; puis, assemblés aux Trois-Rivières au nombre de huit cents, ils avaient juré de surprendre tous les Visages-Pâles de la colonie et de leur couper la gorge.

Par bonheur, l'un de ces Indiens dévoila le complot au Frère Duplessis, qui en avertit immédiatement ses amis de Québec. Puis à force de douceur et de bonté, il réussit à calmer la fureur des mécontents:

"Descendez plutôt à Québec, leur disait-il, et demandez le pardon de ceux qui ont massacré les Français."

Les mécontents vinrent à Québec, en effet, et en si grand nombre que l'on comptait une quarantaine de canots.

"Nous sommes prêts à pardonner, dirent les Français de Québec, mais à la condition que les coupables viennent demander leur grâce."

Les naturels hésitèrent d'abord à se rendre à cette condition. Puis à la fin, ils dépêchèrent le moins coupable de tous, entouré d'amis et de riches présents.



Les cadeaux

Le meurtrier venait donc solliciter sa grâce et présenter les cadeaux d'usage, qui consistaient en de précieuses fourrures et en de magnifiques colliers de porcelaine.

Le premier de ces cadeaux devait adoucir les Français.

Le second nettoyait la place encore toute sanglante.

Le troisième fortifiait les bras de ceux qui avaient porté les cadavres et les délassait après leur travail.

Le quatrième lavait et nettoyait ceux qui s'étaient souillés par ce meurtre et leur rendait l'esprit qu'ils avaient perdu.

Le cinquième effaçait le ressentiement des Français.

Le sixième demandait la paix.

Le septième perçait les oreilles des Français et les ouvrait à la douceur de la paix.

Besoin de colons

Les missionnaires avaient visité le pays. Ils avaient étudié sur place le caractère des Indiens, ils avaient vu de leurs yeux les très grandes difficultés que l'on rencontrait chaque jour dans l'établissement et le gouvernement de la colonie.

"Notre mère patrie, la France, doit apporter remède à tant de maux, dirent-ils. Que la France nous envoie des colons au plus tôt. Sans quoi nous ne pourrions rien faire pour l'avancement de la colonie, non plus que pour la conversion des Indiens."

Il fut décidé que les Pères Jamay et Le Caron accompagneraient monsieur le Gouverneur en France afin de plaider avec lui la cause de la colonie.

Voyage fructueux

Le voyage du gouverneur et des missionnaires ne fut pas inutile, puisqu'ils nous revinrent avec un contingent d'hommes plus considérable encore que les années précédentes, et qu'ils nous amenaient avec d'autres missionnaires, nos premiers colons canadiens: Louis Hébert, sa femme et ses enfants.

Premier monastère régulier

Les missionnaires étant devenus suffisamment nombreux, songèrent à élever un monastère régulier. Ils choisirent, pour l'emplacement de leur maison, un endroit situé à un mille et demi de l'Habitation de Québec, sur les bords d'une rivière pittoresque qu'ils appelèrent *Saint-Charles,* pour honorer la mémoire d'un bienfaiteur insigne de la mission.

Jusqu'alors, on avait toujours fait venir de France la chaux nécessaire à l'érection des maisonnettes en pierres. Mais on venait de découvrir de la pierre calcaire, et le Père Supérieur des Récollets voulut profiter de cette aubaine pour bâtir un four à chaux.

Il fit aussi préparer du bois de charpente et percer des routes dans la forêt pour faciliter le transport du bois de construction. Il fit enfin défricher l'emplacement du monastère et tracer de grands jardins, où les religieux eux-mêmes donnèrent l'exemple du travail des mains.

Tous ces travaux rendirent d'éminents services, tant aux missionnaires eux-mêmes qu'à la colonie tout entière.

Une belle maison

Le nouveau monastère fut bientôt à même de recevoir, non seulement les religieux, mais aussi un certain nombre de jeunes élèves indiens; et le Frère Sagard put écrire, à son arrivée chez nous:

"Notre jardin est très beau, de même que le verger. La maison est très commode. Il y a des remparts en bois, avec quatre petits bastions aux quatre coins, sur lesquels on a dressé de petits jardins. Il y a enfin la grande porte, avec une tour carrée au-dessus, qui nous sert de chapelle, et un fossé naturel qui entoure la maison et le jardin."

Quant à la petite chapelle, bâtie en 1615, à l'arrivée des missionnaires, elle ne fut pas abandonnée, puisqu'elle servit encore d'église paroissiale, et qu'on y célébra la messe tous les dimanches et fêtes.

Patron du Canada

En 1624, les missionnaires consacrèrent officiellement la Nouvelle-France à saint Joseph, au cours d'une cérémonie religieuse à laquelle assistèrent les Français et plusieurs Indiens.

Depuis cette date, nous avons toujours invoqué saint Joseph comme patron spécial du Canada. Nous l'invoquons surtout dans les grands sanctuaires qui lui sont dédiés, comme l'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal ou celui du Chemin Sainte-Foy, à Québec.

Des collaborateurs

Les Récollets travaillaient chez nous depuis dix ans déjà, et avec tout le zèle que nous leur connaissons. Mais comme ils ne pouvaient pas suffire à la tâche, ils demandèrent du secours aux Pères Jésuites de Paris, qui nous envoyèrent cinq religieux, parmi lesquels se trouvaient les Pères Jean de Brébeuf et Charles Lalemant.

Les Pères Jésuites débarquèrent sur nos rives en 1625 et vécurent d'abord deux ans dans la maison de leurs bons amis, les Récollets. Puis ils acquirent sur les bords de la rivière Saint-Charles, un vaste domaine qu'ils bêchèrent eux-



mêmes et ensemencèrent, afin de donner l'exemple du travail, de se nourrir, et de se passer le plus possible des vivres de France, qui coûtaient cher, et qu'il n'était pas toujours facile de se procurer à temps.

4. Premiers colons : Louis Hébert et Marie Rollet; Guillemette Hébert et Guillaume Couillard

De Paris en Acadie

Louis Hébert exerçait à Paris le métier de pharmacien. Paris est aujourd'hui l'une des plus belles villes du monde et l'une des plus grandes. Au temps de Louis Hébert, elle était déjà magnifique. Et cependant, le pharmacien Louis quitta courageusement sa ville natale.

Le 7 avril 1604, il s'embarquait avec messieurs de Monts, de Champlain et plusieurs autres courageux Français, et prenait avec eux la direction de l'Acadie. Dès l'automne, il revint en France, mais pour repartir au printemps avec sa femme et ses enfants.

Tandis que ses compagnons chassaient ou exploitaient la contrée, Louis Hébert abattait les arbres, arrachait les souches, et plantait des vignes ou semait du blé. Il travaillait avec joie, car il aimait la terre.

Les Indiens, qui le voyaient souvent cueillir des herbes, l'avaient surnommé le *Ramasseur d'Herbes*. Ces herbes lui servaient à soigner les colons malades, et plus spécialement ceux que guettait l'affreuse maladie du scorbut.

Adieux à l'Acadie

Un jour, hélas ! le pirate Argall avait détruit Port-Royal de fond en comble. Hébert avait dû faire ses adieux à la terre acadienne, qu'il aimait tant.

Il était revenu à Paris, où il avait repris ses anciennes fonctions de pharmacien. Mais il avait beaucoup de peine à chasser de sa mémoire le souvenir de ses vignes et de ses champs de Port-Royal.

Un jour même, il avait songé sérieusement à rejoindre à Québec son ami, monsieur de Champlain, qui s'y était installé depuis 1608. Il rêvait d'y cultiver la terre, comme à Port-Royal, mais la compagnie des Marchands ne le voulait pas:

"La hache de Louis Hébert, disait-elle, ferait peur aux bêtes fauves; elle ruinerait à jamais notre commerce des fourrures."

Nouveau départ

Après bien des démarches, Louis Hébert obtint enfin la permission d'aller s'établir à Québec avec sa femme, Marie Rollet, et ses trois enfants: Anne, Guillemette et Guillaume. Ses parents et amis lui conseillaient fortement de ne pas s'éloigner du doux pays de France:

"Rappelez-vous l'Acadie, disaient-ils; en une journée, vous y avez perdu le fruit de neuf longues années de labeur."

Heureusement pour nous, Louis Hébert fit la sourde oreille à toutes ces jérémiades. Pour la seconde fois, il dit courageusement adieu à tous les siens, plus résolu que jamais à se dépenser toute sa vie pour les Indiens et la gloire de la France.

Longue traversée

La traversée ne dura pas moins de treize semaines: trois mois! Sur les côtes de Terre-Neuve, une banquise faillit broyer le navire, et le Père Le Caron, qui accompagnait les voyageurs, mit son monde "en état de paraître devant le bon Dieu".

C'est alors, dit-on, que Madame Hébert éleva courageusement dans ses bras le plus jeune de ses enfants, Guillaume, afin qu'il reçût, lui aussi, la suprême bénédiction du prêtre.

Le 14 juin enfin, le navire en détresse atteignait Tadoussac comme par miracle, et tous, marins ou passagers, descendirent à terre remercier le bon Dieu qui les avait protégés d'un si grave péril.

Aux pieds des rochers géants, couronnés de sapins, ils élevèrent une chapelle de verdure. Madame Hébert et ses fillettes ornèrent l'autel de fleurs sauvages, et le Père Huet, Récollet, dit une messe d'action de grâces.

Deux hommes, armés de longs rameaux, chassaient continuellement les moustiques. Sans cette précaution, il eut été impossible au religieux de remplir convenablement les fonctions sacrées.

Enfin, Québec !

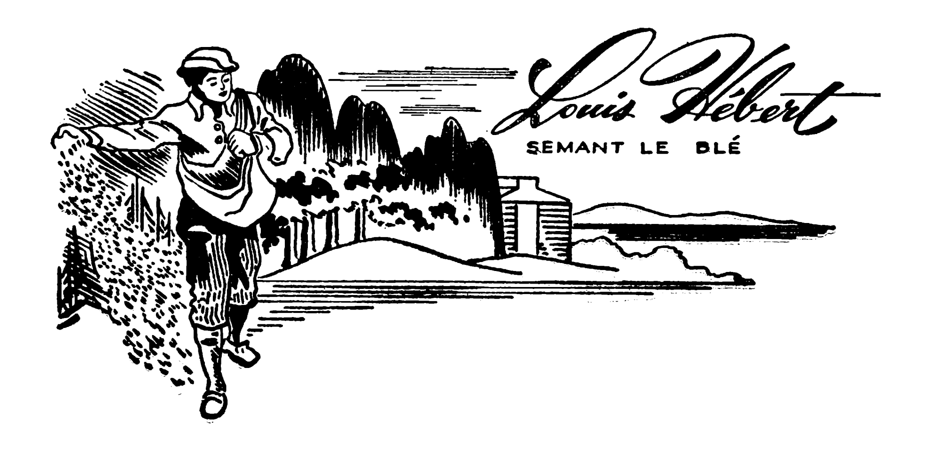
Quelques jours plus tard, Louis Hébert et sa famille descendaient à Québec, à la grande joie de toute la population. Ce fut un beau jour que celui-là, car il marquait l'arrivée du premier colon en terre canadienne.

Les hommes qui nous étaient venus de France jusqu'ici, s'étaient contentés de faire la traite des fourrures, de garder les postes ou les forts, de conduire les vaisseaux ou les barques qui remontaient ou descendaient le Saint-Laurent.

Voici enfin un colon énergique et persévérant, qui promettait d'être très utile à la colonie. Il prit possession des dix arpents de terre que le roi lui donnait au sommet de la falaise de Québec et s'y construisit une maison.

Il se mit à couper des arbres, à essoucher, à semer à l'endroit même où s'élèvent aujourd'hui l'archevêché, la basilique et l'université Laval.

Il n'avait qu'une bêche pour travailler la terre. Pas de charrues, non: la compagnie des Marchands ne le voulait pas.



Hébert travailla quand même. Il planta des pommiers et des vignes. Il sema des pois, du blé d'Inde et du vrai blé de France. Les blés ne tardèrent pas à lever, ni les légumes à mûrir, si bien que monsieur de Champlain en fut bientôt dans l'admiration.

Une visite inattendue

La mort vint malheureusement visiter à plusieurs reprises la famille Hébert.

Elle ravit d'abord la fille aînée, Anne, qui venait d'épouser Etienne Jonquet; puis Etienne Jonquet lui-même, et enfin, Louis Hébert, qui, au mois de janvier 1627, fit une chute mortelle sur la glace.

Touchants adieux

Notre premier colon canadien reçut avec une piété touchante les sacrements de la sainte Eglise des mains du Père Joseph Le Caron, Récollet.

"Je meurs content, dit-il à ceux qui l'entouraient, parce que Notre-Seigneur m'a fait la grâce de voir mourir avant moi des Indiens convertis.

J'ai passé les mers pour venir les secourir, et maintenant, je mourrais volontiers pour leur conversion, si tel était le bon plaisir de Dieu.

Je vous supplie de les aimer comme je les aime, et de les assister en autant que vous le pourrez. Dieu vous en récompensera dans le paradis.

Je vous exhorte aussi à la paix et à l'amour que vous vous devez les uns pour les autres. Cette vie est de courte durée, et celle qui doit suivre durera toute l'éternité.

Je suis prêt à aller devant mon Dieu, auquel je dois rendre compte de toute ma vie passée. Priez-le pour moi afin que je puisse trouver grâce devant sa face et que je sois un jour au nombre de ses élus."

Lourde perte pour la colonie

Levant la main, Louis Hébert bénit toute sa famille en larmes, et rendit pieusement son âme à son Créateur le 25 janvier 1627.

Il fut enterré solennellement dans le cimetière des Récollets, à leur monastère de la rivière Saint-Charles, puis transporté plus tard dans le caveau de ces mêmes religieux, à la Haute-Ville de Québec, et déposé tout près des restes mortels du Frère Pacifique Duplessis.

Ce fut une lourde perte, non seulement pour les Français, mais aussi pour les Indiens, à qui il manquerait désormais un "véritable père nourricier".

Marie Rollet et Guillaume Couillard

Madame Hébert avait été bien affligée de la brusque disparition de son mari. Elle s'en consolait en songeant que son gendre, Guillaume Couillard, marié à la plus jeune de ses filles, Guillemette, s'engageait à demeurer près d'elle et à continuer l'œuvre commencée.

Guillaume Couillard était venu chez nous dès l'année 1613, comme matelot et charpentier, à l'emploi de la compagnie des Marchands. En 1621, il avait épousé Guillemette Hébert, et s'était fait défricheur, lui aussi.

En 1627, il eut le premier l'avantage de remuer le sol avec une charrue. Deux ans plus tard, son petit domaine rapportait plus qu'il n'en fallait pour nourrir toute sa famille.

La famine à Québec

Guillaume Couillard était malheureusement presque seul à cultiver la terre à Québec. Un jour vint donc où la famine s'abattit sur la Nouvelle-France.

Les habitants s'enfonçaient dans les bois, où ils arrachaient des racines pour apaiser leur faim. Les enfants pleuraient en demandant du pain à leurs parents, qui ne pouvaient pas leur en donner.

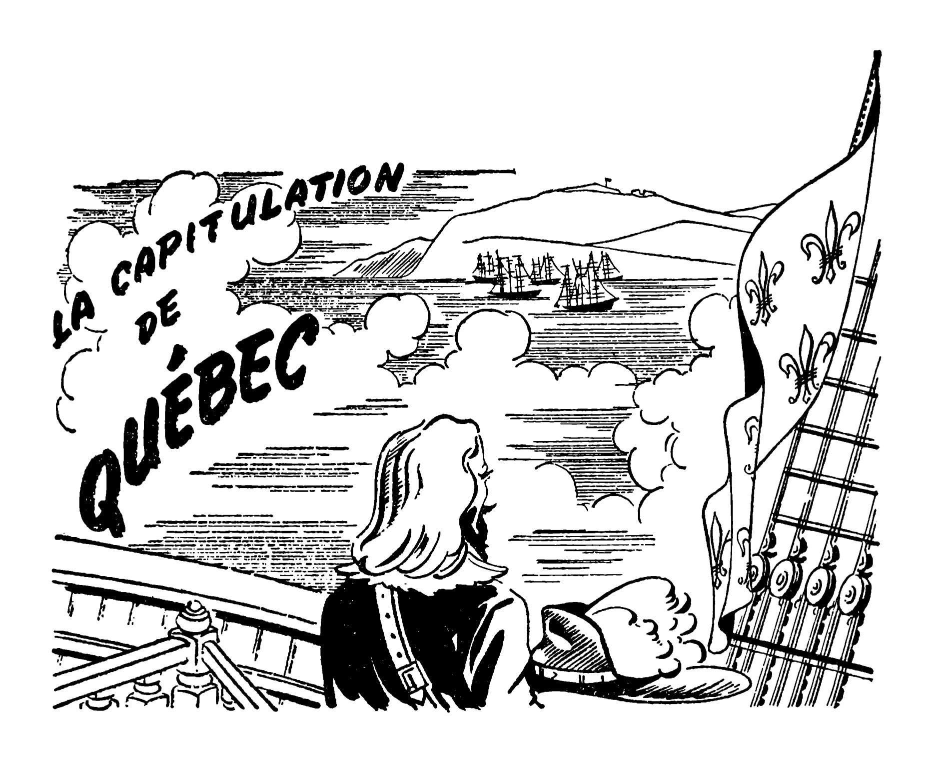
C'était la grande misère.

Capitulation de Québec

Une première fois, en 1628, les Anglais vinrent sommer Champlain de leur livrer Québec, mais le fondateur de la Nouvelle-France leur fit une si fière réponse qu'ils retournèrent à Tadoussac.

Mais quand, en 1629, les ennemis se présentèrent de nouveau devant la petite ville en détresse, Champlain fut bien obligé de capituler. Il dut retourner en France avec tous les religieux du pays.

Madame Hébert et Guillaume Couillard ne pouvaient pas se résoudre à quitter la colonie. Ils tenaient à rester sur les arpents de terre que Louis Hébert, le premier colon canadien, avait si souvent arrosés de ses sueurs. Ils en firent la proposition à monsieur de Champlain, et avec tant d'instance, qu'ils obtinrent de rester au Canada.



Le fondateur de Québec avait adopté deux petites Sauvagesses, qu'il avait appelées *Espérance* et *Charité*. Il voulait les amener en France, mais Louis Kertk s'y opposait. Guillaume s'offrit à veiller sur elles:

"Soyez assuré, dit-il à Champlain, que je les garderai chez moi avec ma femme et mes enfants, et que j'aurai grand soin d'elles, si elles consentent à rester avec moi."

Le retour des Français

Pendant trois ans, madame Hébert et Couillard vécurent courageusement au milieu des Anglais sur le rocher de Québec. Et quand, au printemps de 1632, les Français revinrent enfin prendre possession de la Nouvelle-France, la famille Hébert-Couillard les accueillit avec de grandes démonstrations de joie.

Le 29 juin 1632, les Pères Jésuites célébrèrent la messe et chantèrent le *Te Deum* dans la maison même de la famille Hébert.

"Madame Hébert et son gendre cherchaient les moyens de passer en France, raconte le Père Le Jeune, Jésuite, mais ayant appris que les Français retournaient à Québec, ils commencèrent à revivre.

Quand ils virent arriver ces pavillons blancs sur les mâts de nos vaisseaux, ils ne savaient à qui dire leur contentement.

Et quand ils nous virent dans leur maison pour y dire la sainte messe, qu'ils n'avaient pas entendue depuis trois ans, bon Dieu, quelle joie! Les larmes coulaient de presque tous les yeux."

Trente-deux ans de service

Marie Rollet ouvrit dans sa maison le premier pensionnat pour les petites Sauvagesses.

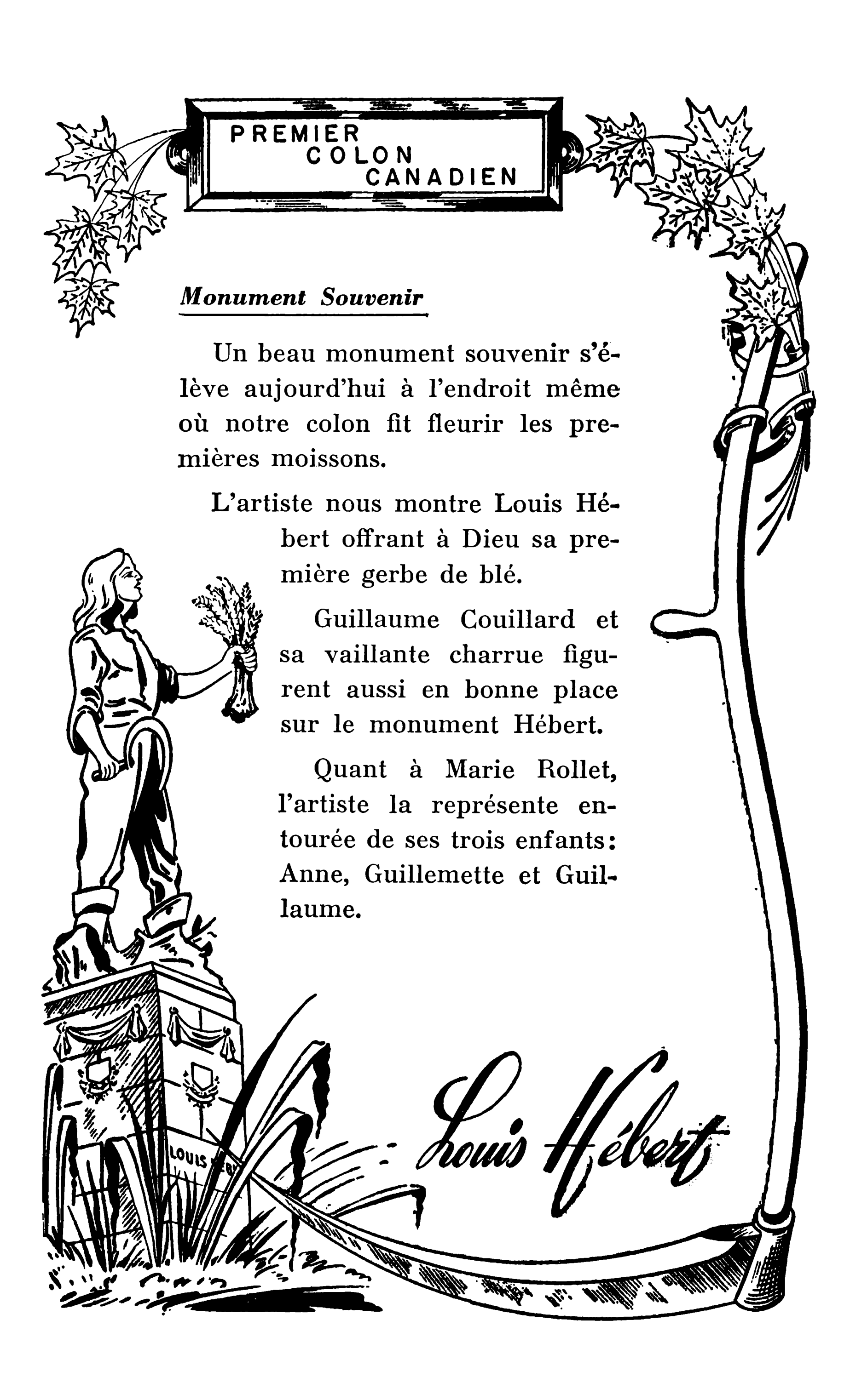
Elle accepta souvent d'être la marraine des Indiens, et mourut en 1649, après avoir servi la patrie canadienne pendant *trente-deux ans.* Son nom brille d'un vif éclat aux toutes premières pages de notre histoire.



Guillaume Couillard
(Monument Hébert)



Marie Rollet
(Monument Hébert)



Monument Souvenir

Un beau monument souvenir s'élève aujourd'hui à l'endroit même où notre colon fit fleurir les premières moissons.

L'artiste nous montre Louis Hébert offrant à Dieu sa première gerbe de blé.

Guillaume Couillard et sa vaillante charrue figurent aussi en bonne place sur le monument Hébert.

Quant à Marie Rollet, l'artiste la représente entourée de ses trois enfants: Anne, Guillemette et Guillaume.

La récompense

Le roi de France voulut récompenser le courage de nos premiers colons canadiens en accordant à Guillaume Couillard le titre et les privilèges du seigneur. L'une de ses filles épousa Jean Nicolet, le découvreur du Michigan.

Couillard fit don d'une étendue de terrain pour y bâtir l'église de Québec, devenue depuis la basilique de l'archidiocèse.

Il mourut en 1663 et fut inhumé dans l'église de l'Hôtel-Dieu. Sa maison servit de berceau au petit Séminaire de Québec.

Les descendants

Les descendants de la famille Couillard furent si nombreux qu'en moins de cent ans, on comptait déjà *deux cent cinquante membres* et plus de *neuf cents* personnes alliées à cette famille.

Ils sont nombreux, chez nous, les noms qui remontent, par quelques-uns de leurs ancêtres, jusqu'à Louis Hébert ou Guillaume Couillard.

5. La traite des fourrures

Les Compagnies

Qui encourageait nos ancêtres à venir s'établir chez nous? Qui payait leur voyage? Qui les aidait à coloniser le pays? Etait-ce le roi de France?

Non pas, car les rois trouvaient alors que la colonisation de la Nouvelle-France coûtait trop cher. Et comme ils étaient presque toujours en guerre avec les pays voisins, il ne leur restait plus d'argent pour s'occuper de leur immense colonie d'Amérique.

C'est pourquoi ils confiaient le soin de coloniser le pays à des *Compagnies,* qui s'engageaient à transporter des colons chez nous et à les faire vivre pendant quelques années.

Et ces Compagnies, où prenaient-elles l'argent nécessaire? Elles le prenaient chez nous, parce que notre pays était riche en poissons de toutes sortes, en bois de construction, et surtout en fourrures, qui se vendaient très bien de l'autre côté de l'Atlantique.

Notre grande richesse

Les fourrures furent longtemps notre principale richesse. Ainsi les peaux de castor servaient de monnaie; c'est-à-dire que pour obtenir une couverture de laine ou un fusil, un Indien devait fournir cinq, dix, ou vingt peaux de castor.

Or le roi de France donnait aux Compagnies le droit d'acheter les fourrures des Indiens et de les revendre en France en se réservant un bénéfice.

Les bénéfices étaient considérables parce que les Compagnies étaient seules à faire ce commerce; c'est-à-dire qu'elles avaient le *monopole des fourrures.*

Notre grande misère

Mais si les fourrures furent longtemps notre grande richesse, elles furent aussi notre grande misère, car les Compagnies de Marchands s'occupaient ordinairement plus de s'enrichir par le commerce des fourrures, que de coloniser le pays.

Les fourrures furent donc un obstacle très sérieux à la colonisation du Canada. La plupart de ceux qui venaient chez nous ne s'intéressaient d'ailleurs qu'au commerce des fourrures.

Un exemple

Les Compagnies s'intéressaient si peu à la colonisation qu'elles voulurent un jour enlever à Champlain le gouvernement de la Nouvelle-France, pour la raison bien simple qu'il attachait trop d'importance à la colonisation.

Elles voulaient le remplacer par monsieur de Pontgravé, qui ne s'était jamais intéressé qu'à la traite des pelleteries. Mais le fondateur de Québec répondit avec fierté:

"J'estime et je respecte mon ami, monsieur de Pontgravé, surtout à cause de son grand âge, mais je ne lui céderai jamais aucun de mes droits."

Et pour tout résumer

Les fourrures furent pour nous, une grande source de richesses, mais elles furent aussi un obstacle très sérieux à la colonisation du Canada.

ACTIVITÉS PÉDAGOGIQUES

I. Savez-vous maintenant que ?

1. Champlain fonda Québec, en 1608, aux pieds du cap Diamant, et sur les bords du grand fleuve.
2. Il y avait alors les Indiens amis : Hurons, Algonquins, Montagnais. Il y avait aussi les Indiens ennemis, et c'étaient les farouches Iroquois.
3. Nos premiers missionnaires furent les Récollets, qui arrivèrent en 1615, et les Jésuites, qui vinrent en 1625.
4. Louis Hébert eut l'honneur d'être notre premier colon. Il vint chez nous avec sa femme, Marie Rollet, et ses trois enfants. Guillaume Couillard épousa une fille de Louis Hébert, et continua chez nous l'œuvre du premier colon canadien.
5. La traite des fourrures fut notre grande richesse; elle fut aussi, hélas ! notre grande misère.

II. Qui a prononcé cette parole ? A quelle occasion ? Allons ! dites !

1. "Si ces terres étaient cultivées, elles seraient aussi bonnes que celles de France."

2. "Le salut d'une âme vaut mieux que la conquête d'un empire."

3. "Je vous prie de faire mes baise-mains à ma pauvre mère et de la consoler."

4. "Il ne faut pas que Louis Hébert se serve d'une charrue; il ruinerait notre précieux commerce des fourrures."

5. "Cette vie est de courte durée; celle qui suivra est pour l'éternité."

III. *Vrai ou faux ?* Avertissez-moi bien vite si je me trompe :

1. A mesure que Champlain remontait le fleuve, il trouvait que les terres allaient en s'embellissant.

2. Le but principal que poursuivait Champlain en s'établissant en Nouvelle-France était de s'enrichir.

3. Champlain s'allia principalement aux Hurons parce qu'ils étaient les plus riches.

4. Les Iroquois s'allièrent aux Anglais; ils allaient nous causer bien du trouble pendant cent ans.

5. Les Jésuites se construisirent une résidence sur les bords de la rivière Saint-Maurice.

IV. Pour les chercheurs :

Les élèves studieux aiment à chercher dans leur dictionnaire la définition exacte des mots nouveaux qu'ils rencontrent. Allons ! vous y êtes ? Que veulent dire les mots suivants ?

1. site (de Québec) ....
2. serrurier ....
3. cargaison ....
4. prestige ....
5. exécuter (projet).....................

V. Aimez-vous les histoires ?

Vous aimez certainement les histoires; vos camarades aussi les aiment. Racontez-leur donc de votre mieux :

1. L'histoire de l'Habitation de Québec.

2. Le complot du serrurier Duval.

3. La captivité de François Hertel.

4. Le Frère Duplessis sauve la colonie d'une ruine certaine.

5. Le premier monastère des Récollets.

VI. Le plus grand fait de notre Histoire :

On demandait un jour à une fillette quel est le plus grand fait de notre Histoire; et voici ce qu'elle répondit : "Le plus grand fait de notre Histoire, c'est Louis Hébert semant le blé en terre canadienne."

N'est-ce pas que ce fut une belle réponse ? Montrez que la fillette avait raison, en racontant de votre mieux la belle histoire de Louis Hébert, et plus spécialement :

Son séjour en Acadie.

La longue traversée.

Les premiers arbres abattus.

L'accident fatal.

Les dernières paroles de Louis Hébert.

VII. Phrases à compléter :

1. En ce temps-là, les rois de ... confiaient le soin de coloniser la Nouvelle-France à des ....

2. Ces compagnies s'engageaient à transporter des ... chez nous et à les faire ... pendant quelques années.

3. D'un autre côté, ces mêmes ... trouvaient chez nous du poisson, du ... et surtout des ..., qui se vendaient très bien de l'autre côté de ....

4. Les fourrures furent longtemps notre principale ....

5. Mais elles furent aussi, hélas ! notre très grande ....

VIII. Questions faciles :

Qui n'aime à répondre à des questions faciles ? Allons ! qui ?

1. Tout en remontant le fleuve, Champlain examinait les terres; que disait-il de ces terres ?
2. Combien de colons l'accompagnaient ?
3. Où débarquèrent-ils ?
4. A quoi peut servir le cap Diamant ?
5. Comment s'appela la première maison construite à Québec ?
6. A quoi servit-elle ?

7. Qu'y avait-il tout autour de la maison ?
8. Quel complot faillit ruiner la colonie ?
9. De quoi Duval se plaignait-il surtout ?
10. Comment fut-il trahi et puni ?

IX. Devinettes :

Qui suis-je ? Qui sommes-nous ? Allons, devinez !

1. Nous sommes les Indiens, amis des Français, et monsieur de Champlain est notre très grand ami.

2. Je rêve de convertir les Peaux-Rouges, car le salut d'une âme vaut mieux que la conquête d'un empire.

3. Nous sommes les Indiens, ennemis des Français; notre nom seul suffit pour épouvanter les hommes, les femmes et les enfants.

4. J'ai dix-neuf ans, et je suis captif des Iroquois. J'écris à ma pauvre mère pour la consoler dans son immense chagrin.

5. Nous avons fait la paix avec les Français; Visages-Pâles et Peaux-Rouges seront frères aussi longtemps que la lune montera dans le ciel et que les arbres pousseront des feuilles chaque printemps.

X. *Quelques dates :*

Aimez-vous les dates ? Allons ! joignez chacune des dates suivantes au fait précis qui lui convient. Pas d'erreurs, n'est-ce pas ?

(1608 - 1615 - 1617 - 1623 - 1623 - 1625)

1. ...... : Arrivée de nos premiers missionnaires Récollets : les Pères Denis Lemay, Jean Dolbeau. Joseph Le Caron, et le Frère Duplessis.

2. ...... : Louis Hébert, le premier colon canadien, débarque sur nos rives avec sa femme, Marie Rollet, et ses trois enfants, Anne, Guillemette et Guillaume.

3. ...... : Le Frère Sagard, Récollet, peut écrire en arrivant chez nous : "Notre monastère est très beau, de même que le verger. . . ."

4. ...... : Fondation de Québec par monsieur de Champlain.

5. ...... : Nos premiers missionnaires consacrent solennellement la Nouvelle-France à saint Joseph.

6. ...... : Cinq Jésuites débarquent sur nos rives; et parmi eux, deux futurs martyrs : les Pères de Brébeuf et Charles Lalemant.

XI. Pouvez-vous finir les phrases suivantes, sans vous servir de votre livre ?

1. Les Indiens de l'Acadie avaient surnommé Louis Hébert le Ramasseur . . . .

2. Louis Hébert voulait rejoindre à Québec son ami, monsieur de . . . .

3. La traversée de l'Atlantique ne dura pas moins de treize . . . .

4. Louis Hébert se mit à défricher à l'endroit même où s'élève aujourd'hui l'université . . . .

5. "Je meurs content, disait Louis Hébert, parce que Notre-Seigneur m'a fait la grâce de voir mourir avant moi des Indiens . . .".

XII. Avez-vous bien compris comment fonctionnait autrefois chez nous la traite des fourrures ?

1. Qui payait autrefois le voyage de nos premiers colons ? Qui les aidait à s'installer en Nouvelle-France ?

2. A quoi s'engageaient les Compagnies ?

3. Quelles étaient alors nos principales sources de revenus ?

4. Montrez que les fourrures furent d'abord notre plus grande richesse, puis notre plus grande misère.

5. Citez un exemple où l'on voit que les Compagnies s'intéressaient beaucoup plus à la traite des fourrures qu'à la colonisation.

XIII. *Chaque chose à sa place !* Mettez les mots suivants à la place qui leur convient :

(L'Habitation - saint Joseph - Québec - Louis Hébert - cap Diamant).

1. Pointe de terre qui s'avance dans le Saint-Laurent : . . . .

2. Les Indiens nommaient cet endroit, *passage rétréci* : . . . .

3. Maison spacieuse, à deux étages construite par Champlain: . . .

4. Depuis 1624, il est le patron officiel du Canada : . . . .

5. Sa mort fut une lourde perte, il fut enterré près des restes mortels du Frère Pacifique Duplessis : . . . .



1. Fondation des Trois-Rivières (1634)

Après le départ des Kertk

Monsieur de Champlain était revenu de France en 1633, avec trois vaisseaux: le *Saint-Pierre,* le *Saint-Jean* et le *Don-de-Dieu,* deux cents personnes, des marchandises, des armes, des provisions, et un grand titre: *"Lieutenant général en toute l'étendue du fleuve Saint-Laurent."*

Fidèle à sa promesse, il avait commencé par ériger une modeste chapelle qu'il avait dédiée avec beaucoup d'amour et de reconnaissance à Marie, Notre-Dame de la Recouvrance, pour la remercier d'avoir rendu le Canada à la France.

Puis il s'était remis avec ardeur à l'achèvement de son œuvre, qui comptait déjà vingt-cinq ans d'existence, et très peu de colons hélas !

La colonie renfermait alors 230 hommes, tout au plus. C'était très peu. C'était même désolant, et un autre que monsieur de Champlain aurait sans doute tout abandonné.

Mais le fondateur de Québec était un tenace. Et bien loin de tout lâcher, il préféra plutôt fonder un second poste à quatre-vingt-dix milles du premier.

C'était un bond magnifique pour l'époque, et voici maintenant en quelles circonstances se fit la fondation.

Visite d'un grand chef indien

Champlain n'était de retour à Québec que depuis quelques semaines, lorsque son ami, *Capitanal,* le grand chef des Algonquins, vint le voir avec de nombreux compagnons pour lui demander la fondation d'un poste aux Trois-Rivières.

Capitanal se faisait vieux. Sa voix était grave, et voici ce qu'il dit en son langage naïf : *Grand Chef des Visage-Pâles !*

"Je ne suis qu'un pauvre petit animal, qui va rampant sur la terre. Vous autres, Français, vous êtes les grands du monde, qui faites tout trembler. Je ne sais comment j'ose parler devant de si grands capitaines.

"Tu dis que les Français sont venus habiter Québec pour nous défendre, et que tu viendras en notre pays pour nous protéger. Tu seras toujours le bienvenu.

"Tu dis que nous voulons aller aux Anglais. Je te promets que ni moi, ni ceux qui ont de l'esprit, n'irons aux Anglais. Leur capitaine a voulu faire alliance avec moi et me tenir pour son frère. Je me suis retiré, en disant qu'il était trop grand capitaine.

"Je me souviens bien d'une parole que tu nous avais dite : "Je reviendrai." Je t'attendais toujours. Tu as été fidèle; tu le seras encore en venant nous voir dans notre pays."



Fondation promise

Champlain fut très content des paroles que venait de lui adresser le chef des Algonquins. Il lui promit, en effet, de construire un fort aux Trois-Rivières.

Capitanal s'en retourna très fier, lui aussi, mais il n'eut cependant pas le bonheur de voir s'élever l'Habitation promise, car il mourut au printemps de 1634, au cours d'une expédition guerrière sur la rive sud du Saint-Laurent.

Sentant venir sa fin, il rassembla ses camarades, les pria de rester fidèles aux Français, et leur demanda de transporter son corps aux Trois-Rivières pour qu'il y fût enterré à la manière des Visages-Pâles.

Poste bien situé

Aux Trois-Rivières, il était facile de surveiller à la fois et le Saint-Laurent et le Saint-Maurice. Or, en 1634, les Iroquois rôdaient continuellement sur le lac Saint-Pierre, en sorte qu'il devenait presque impossible de remonter le Saint-Laurent sans tomber dans leurs pièges.

Champlain résolut d'y installer un fort, et c'est au sieur de Laviolette qu'il en confia l'exécution.

Juillet 1634

Un siècle après la plantation d'une croix par Cartier aux Trois-Rivières, une barque s'éloignait de Québec, sous les ordres de monsieur de Laviolette. C'était le 1er juillet 1634. Trois jours plus tard, elle abordait à la pointe du Platon.

Il y avait aux côtés du chef, quelques soldats et artisans, les deux futurs martyrs — les Pères Brébeuf et Daniel — en route vers le pays des Hurons, et l'explorateur Jean Nicolet, qui s'acheminait, lui aussi, vers les Grands Lacs.

Laviolette et ses hommes abattirent quelques arbres, creusèrent un fossé dans le sable, et dressèrent une palissade au moyen de grosses pièces de bois équarries à la hache et fixées en terre.

L'Habitation des Trois-Rivières

Au sommet du Platon, nos braves pionniers commencèrent à ériger une modeste Habitation, que Champlain vint voir dès les derniers jours de juillet. Il écrivait ensuite en France :

"L'Habitation des Trois-Rivières est placée dans un des plus beaux endroits de ce pays, où la température de l'air est modérée, le territoire plus fertile, la pêche et la chasse plus abondantes qu'à Québec."

De son côté, le Père Le Jeune vante les charmes des Trois-Rivières: "Le séjour y est fort agréable, les Sauvages, se plaisent plutôt aux Trois-Rivières qu'à Québec".

Des missionnaires aux Trois-Rivières

Après la date du 4 juillet, c'est celle du 8 septembre 1634 qui figure avec honneur dans les annales des Trois-Rivières, car elle marque l'arrivée de deux missionnaires : le Père Paul Le Jeune et le Père Jacques Buteux.

Les deux missionnaires logèrent d'abord dans une misérable cabane de douze pieds de côté formée de quelques bûches de bois, jointes avec un peu de terre et couvertes d'herbes folles ou de joncs des ruisseaux.

Ils élevèrent tout à côté, une chapelle rustique qu'ils dédièrent pieusement à l'Immaculée Conception de Marie. Les Jésuites se dépensèrent ici pendant trente-deux ans.

Catalogue des Trépassés

Le Père Le Jeune ouvrit un registre paroissial auquel il donna comme titre : *Catalogue des Trépassés au lieu nommé les Trois-Rivières.* C'est le plus ancien registre qu'on a pu conserver au pays.

Premiers colons

Les premiers Blancs, qui fréquentèrent le poste des Trois-Rivières, furent ces interprètes-coureurs de bois, dont le plus célèbre s'appelle Jean Nicolet.

Ils descendaient aux Trois-Rivières pendant les mois de traite, puis remontaient au pays des Indiens, où ils servaient d'intermédiaires entre les Peaux-Rouges et les Visages-Pâles. Ils aidaient aussi les missionnaires, et les remplaçaient même, à l'occasion.

Après la prise de Québec par les Kertk, ils étaient restés au pays et avaient suivi leurs amis, les Indiens, au fond des forêts. Mais au retour des Français, quelques-uns d'entre eux demandèrent et obtinrent des concessions de terrain aux Trois-Rivières.

Les Trois-Rivières, sentinelle de la colonie

Le modeste fortin des Trois-Rivières remplit vite les fonctions d'avant-poste de la colonie, car c'est lui qui recevait les pires coups, et servait de cible aux Iroquois cachés dans les roseaux du lac Saint-Pierre.

Elle est longue la liste des pauvres Trifluviens qui, malgré des précautions infinies, tombèrent finalement entre les mains des féroces Iroquois :

"Les Iroquois ont fait gémir les Trois-Rivières, écrit un Père Jésuite; ils y ont mêlé les larmes des pauvres mères avec le sang de leurs enfants."

Nouveau bond de quatre-vingt-dix milles

Mais pourquoi le poste des Trois-Rivières était-il si important ? Il l'était à cause de sa situation exceptionnelle, au confluent du grand fleuve et d'une puissante rivière, le *Saint-Maurice,* qui permettait d'atteindre la baie d'Hudson en canot d'écorce.

Le poste tenait bon, malgré tous ceux qui avaient juré sa perte. Puis un jour, des Français voulurent fonder un troisième poste à quatre-vingt-dix milles plus haut que les Trois-Rivières, c'est-à-dire au confluent du grand fleuve et d'une autre rivière très importante, qui menait au pays des Hurons : la rivière des *Outaouais.*

Ce nouveau poste allait s'élever sur l'emplacement de l'ancienne bourgade d'*Hochelaga,* là même où Cartier avait jadis été si bien accueilli.



2. Fondation de Ville-Marie (1642)

Il y avait une fois

C'est comme dans les contes de fées : il y avait une fois, au beau pays de France, un homme généreux et très pieux, qui s'appelait *Jérôme le Royer de la Dauversière.*

Un jour qu'il assistait à la messe comme de coutume — c'était un 2 février, fête de la chandeleur — il crut entendre une voix du ciel qui lui disait au fond du cœur :

"Je veux que tu te consacres, toi, ta femme, et tes enfants à la sainte Famille. Je veux que tu établisses sur l'île de Montréal, encore déserte, un Hôtel-Dieu pour le soulagement des malades. Je veux que tu fondes, pour la conduite de cette œuvre, une nouvelle communauté de religieuses sous le patronage de saint Joseph, afin que la sainte Famille soit honorée dans cette île et saint Joseph plus spécialement."

Monsieur de la Dauversière fut bien surpris d'entendre des paroles aussi extraordinaires. Il se demanda s'il ne rêvait pas. Mais la même voix se fit entendre de nouveau, plusieurs fois. Monsieur de la Dauversière vit même, pendant ses prières, l'île de Montréal et toutes les personnes qui devaient l'aider à y fonder une colonie : monsieur Jean-Jacques Olier, par exemple, le fondateur des Sulpiciens.

Rencontre providentielle

Monsieur de la Dauversière et monsieur Olier ne s'étaient jamais vus. Mais un jour, ils se rencontrèrent à Paris, comme par hasard; ils se saluèrent par leurs noms, et se mirent à parler de Montréal, comme s'ils y avaient passé toute leur vie.

Ils parlèrent déjà d'y transporter cinquante colons pour fortifier l'Ile et la défricher. Ils songèrent à y établir pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des Indiens, une nouvelle Eglise qui s'efforcerait d'imiter la vie pure des premiers chrétiens et leur touchante charité. Ils résolurent d'y fonder un séminaire, une communauté de religieuses, et un hôpital pour le soin des malades.



La Ville de Marie

La même Providence, qui avait permis à messieurs de la Dauversière et Olier de se rencontrer comme par hasard, permit également à monsieur de la Dauversière de rencontrer des personnes riches et généreuses, qui formèrent une société — la *société de Notre-Dame de Montréal* — et versèrent toutes les sommes requises pour la nouvelle fondation, à laquelle ils donnèrent le beau nom de *Ville-Marie* : la ville de Marie.

Il ne manquait plus qu'un chef, et ce chef, monsieur de la Dauversière le trouva dans la personne de Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve, qui lui dit :

"J'emploierais de grand cœur ma bourse et ma vie au service de la Nouvelle-France, sans ambitionner d'autre honneur que d'y servir Dieu et le Roi".

Enchanté de cette proposition, monsieur de la Dauversière nomma Maisonneuve gouverneur de *Ville-Marie.*

Il manquait encore quelqu'un pour s'occuper des malades et des blessés. La bonne Providence envoya Jeanne Mance, qu'on appellera bientôt l'*Ange de la colonie.*

Le grand départ

Ce fut le grand départ : la traversée de l'Atlantique.

Après de longues semaines de pénible navigation, les colons de Ville-Marie jetèrent enfin l'ancre devant Québec, un matin d'août 1641. Ce fut un moment de très grande joie pour les Québécois de voir arriver tout à coup un si fort contingent de pionniers. Mais leur allégresse se tut brusquement quand ils surent que les nouveaux venus s'en allaient fonder un poste à deux cents milles plus haut : presque au pays des Iroquois !

Il fallait absolument démontrer à ces gens qu'ils allaient se jeter d'eux-mêmes dans la gueule du loup.

Belles propositions

Monsieur de Montmagny, qui avait remplacé de Champlain à Québec, conseillait à tous les nouveaux venus de s'établir plutôt à l'île d'Orléans, toute proche, que dans celle de Montréal.

"Nos deux colonies seront voisines l'une de l'autre, et quand les Iroquois viendront nous attaquer, nous nous unirons pour les repousser. Quelle force nous aurons !"

C'était plein de bon sens. La colonie de Québec et des Trois-Rivières ne comptait pas beaucoup plus de deux cents

personnes. Or le groupe de Maisonneuve, à lui seul, une soixantaine d'âmes, hommes ou femmes, dont plusieurs familles entières. Quel renfort providentiel !

Oui, le gouverneur Montmagny avait parfaitement raison, mais le chef Maisonneuve avait reçu des ordres complètement différents :

"Monsieur, répondit-il bien simplement, ce que vous me dites serait bon si j'avais été envoyé pour délibérer; mais je suis venu pour *exécuter.*

"Tous les arbres de Montréal seraient-ils changés en autant d'Iroquois, il est de mon devoir et de mon honneur d'aller y établir une colonie, et j'irai."

Un hiver à Québec

Il fallut tout de même passer l'hiver à Québec, parce que la belle saison était déjà trop avancée pour songer à s'établir à Montréal, où il n'y avait absolument rien de prêt pour garantir les colons du froid.

Les nouveaux venus profitèrent de la saison morte pour se construire des barques et pour fabriquer les meubles et objets les plus indispensables à leurs futures demeures. Le matin du 8 mai 1642, ils montèrent dans ces mêmes barques qui devaient les conduire à *Ville-Marie,* leur ville, à eux. Monsieur de Montmagny les accompagnait, ainsi qu'une dame riche de Québec, Madame de la Peltrie, et le Père Vimont, Jésuite.

La "terre promise"

Les colons débarquèrent enfin à Ville-Marie, cette "terre promise", cette île merveilleuse que monsieur de la Dauversière avait si souvent contemplée dans les visions que le ciel avait bien voulu lui accorder.


En plein air
MESSE ET SERMON DU
Père Vimont

Il n'y avait tout alentour de l'île, disent les vieilles chroniques, que des forêts magnifiques, des rives émaillées de fleurs sauvages, aux formes inconnues, et des gazouillis d'oiseaux.

Il est facile d'imaginer la joie des arrivants.

Messe en plein air

Les hommes élevèrent à la hâte un autel rustique, que Mademoiselle Mance et Madame de la Peltrie décorèrent avec des fleurs sauvages.

Avant de monter à l'autel, le Père Vimont commença par implorer les lumières du Saint-Esprit. Il entonna d'une voix forte l'hymne des grands jours: *Veni, Creator Spiritus.*

Après l'Evangile, il se tourna vers la poignée d'hommes et de femmes groupés là, devant lui, et leur dit ces belles paroles qui ressemblèrent à une prophétie :

"Ce que vous voyez ici, Messieurs, n'est qu'un grain de sénevé; mais il est jeté par des mains si pieuses et si animées de foi et de religion, que le ciel a sans doute de grands desseins puisqu'il se sert de tels instruments pour son œuvre.

"Oui, je ne doute nullement que ce petit grain ne produise un grand arbre, qu'il ne fasse un jour des progrès merveilleux, ne se multiplie et ne s'étende de toutes parts."

Exposition du Saint Sacrement

Le Saint Sacrement demeura exposé toute la journée. Ainsi, Notre-Seigneur Jésus-Christ prenait tout de suite possession de cette terre barbare, dont il devait être bientôt tant aimé!

En guise de lampe du sanctuaire, mademoiselle Mance et Madame de la Peltrie, enfermèrent dans une fiole, des mouches à feu qui donnèrent, pendant la nuit, "une clarté pareille à celle de plusieurs petites bougies assemblées".

Les mouches captives semblaient illuminer la gloire de leur Créateur, "captif, lui aussi, dans l'adorable Eucharistie".

La croix du Mont-Royal

Les colons de Ville-Marie avaient à peine terminé leurs premiers travaux d'installation, qu'ils virent accourir un ennemi redoutable: L'inondation. C'était le soir même du 24 décembre 1642.

La rivière Saint-Pierre menaçait, en effet, d'emporter le fort, ses vivres et ses munitions. Le danger était grave. C'est pourquoi monsieur de Maisonneuve commença par planter une croix sur les bords de la rivière en furie, puis il promit que si le bon Dieu délivrait Ville-Marie du fléau de l'inondation, il irait planter une croix semblable au sommet du Mont-Royal.

Le soir même, la rivière Saint-Pierre, regagna son lit, et le lendemain, jour de Noël, les heureux colons purent célébrer, dans la paix et la joie, leur premier Noël en terre canadienne.

Quinze jours plus tard, en la fête des Rois, Maisonneuve alla planter une croix sur la montagne, tel qu'il l'avait promis.

Une gigantesque croix lumineuse remplace aujourd'hui, sur le Mont-Royal, l'humble croix de monsieur de Maisonneuve, le pieux fondateur de Ville-Marie.

Des ennemis terribles

Les ennemis, c'étaient évidemment les Iroquois, qui guettaient les colons de Ville-Marie, nuit et jour, si bien que les compagnons de Maisonneuve étaient obligés de se rendre au travail en groupes, leurs armes à la main, et suivis, toujours, de leurs chiens fidèles.

Malgré cela, les Iroquois parvenaient souvent à faire des victimes. Un jour, par exemple, ils avaient scalpé cinq Français à deux cents pas du fort. Les autres ne tenaient plus en place et suppliaient leur chef de les mener tout de suite au combat.

"Patience, mes amis! leur disait Maisonneuve. Nous ne sommes qu'une poignée, peu expérimentés aux bois. Nous tomberions dans quelque embuscade, où il y aurait vingt Iroquois contre un Français. Lorsque nous serons plus nombreux, nous risquerons une sortie. Patience!"

Soldats de la Vierge

Afin de protéger ses colons et de hâter la conquête du blé sur la forêt, Maisonneuve établit un corps de milice ou *camp volant,* qui était chargé de veiller sur les travailleurs et de sonner l'alarme en cas de danger.

Le nombre des volontaires s'éleva rapidement à soixante-douze, et Ville-Marie reconnaissante leur donna le beau nom de *Soldats de la Vierge.*

Ces hommes témoignèrent un courage vraiment extraordinaire.



“Si nous mourons dans l’exercice de nos fonctions, disaient-ils, Notre-Dame elle-même viendra chercher notre âme pour la conduire en paradis.”

Réconfort

L’établissement d’un poste aussi avancé que celui de Montréal, et défendu par des hommes aussi courageux qu’habiles dans les combats, devait nécessairement encourager les colons de Québec ou des Trois-Rivières.

Il y avait là, pour tous, une preuve évidente que la France pensait à ses colons d’Amérique et s’imposait même de grands sacrifices pour eux.

3. Expansion de la colonisation

Quatre cents âmes seulement

Aux alentours de 1642, la population de la Nouvelle-France ne s’élevait encore qu’à quatre cents âmes. On était bien loin des *quatre mille* personnes promises pour la seule année 1633.

Par bonheur, la qualité des nouveaux venus suppléait en quelque sorte à leur très petit nombre.

Un seigneur colonisateur : Robert Giffard

L’année même de la fondation des Trois-Rivières, Québec avait salué la venue d’un colon modèle, du nom de *Robert Giffard.*

Giffard avait déjà visité Québec en 1627. Il y avait même exercé la profession de médecin-chirurgien et s’était construit une maisonnette près de la rivière Beauport.

Après la prise de Québec par les Kertk, il était retourné en France, mais il avait si bien décrit aux gens de son pays



les merveilles du Canada, son grand fleuve, ses forêts immenses et la fertilité de son sol, qu'à son retour sur les bords du Saint-Laurent, il était accompagné de sa femme et de ses enfants, des familles Gaspard Boucher, Marin Boucher, Jean Guyon, Zacharie Cloutier, Thomas Giroux, et de plusieurs autres personnes: en tout, *quarante-cinq.*

Des "faiseurs de terre"

Les nouveaux venus étaient surtout des défricheurs, des "faiseurs de terre", des pères de famille; on les appela tout de suite *habitants,* parce qu'ils venaient pour rester, pour se cramponner à la terre.

Ces six familles valaient plus que des centaines de commerçants, de chasseurs ou de pêcheurs. Elles apportaient aussi leurs coutumes, leurs traditions, leur amour du travail et de la persévérance. Et comme elles avaient dit adieu pour toujours à la France, rien ne les empêchait de se donner *entièrement* à leur patrie d'adoption.

La seigneurie de Beauport

Les compagnons de Robert Giffard s'étaient engagés devant notaire à venir défricher et cultiver l'étendue de terrain que le Roi lui avait concédé de chaque côté de la rivière Beauport. Telle fut l'origine de la seigneurie de Beauport, dont Robert Giffard devint le premier seigneur.

En retour des bons services de ses colons ou *censitaires,* Giffard donnait deux mille arpents de terre à chacun, et une partie des récoltes.

Sur la côte de Beaupré

Arrivés à Québec au mois de juin 1634, les colons de Robert Giffard se mirent vigoureusement à l'œuvre. Sur les bords de la rivière de Beauport, ils construisirent un manoir pour le seigneur et quelques maisons pour les censitaires. Ils défrichèrent la terre pour y jeter les premières semences.

Marie Renouard, épouse de Robert Giffard

Marie Renouard, l'énergique compagne de Robert Giffard, avait d'abord encouragé son mari à retourner au Canada. Et quand était venu pour elle le moment de s'embarquer, son état de santé ne lui permettait plus de voyager.

Mais quoi! Les autres femmes, qui devaient faire partie de l'expédition, se seraient peut-être découragées si Marie Renouard était restée en France. C'est pourquoi, bravement, héroïquement, elle prit place sur le même navire que son mari.

Huit jours seulement après son arrivée à Québec, elle mit au monde Marie-Françoise Giffard, qui eut comme parrain Monsieur de Champlain lui-même, et comme marraine, Guillemette Hébert, fille de Louis Hébert.

Au manoir de Beauport

Les dimanches et fêtes d'obligation, un prêtre venait célébrer la messe au manoir de Beauport. En 1660, Monseigneur de Laval y administra la confirmation, et ce fut une grande fête au manoir, ce jour-là.

C'est également au manoir de Beauport que les censitaires venaient rendre hommage à leur seigneur. Robert Giffard mourut très chrétiennement, assisté d'un religieux tout le temps de sa maladie.

4. Expansion missionnaire

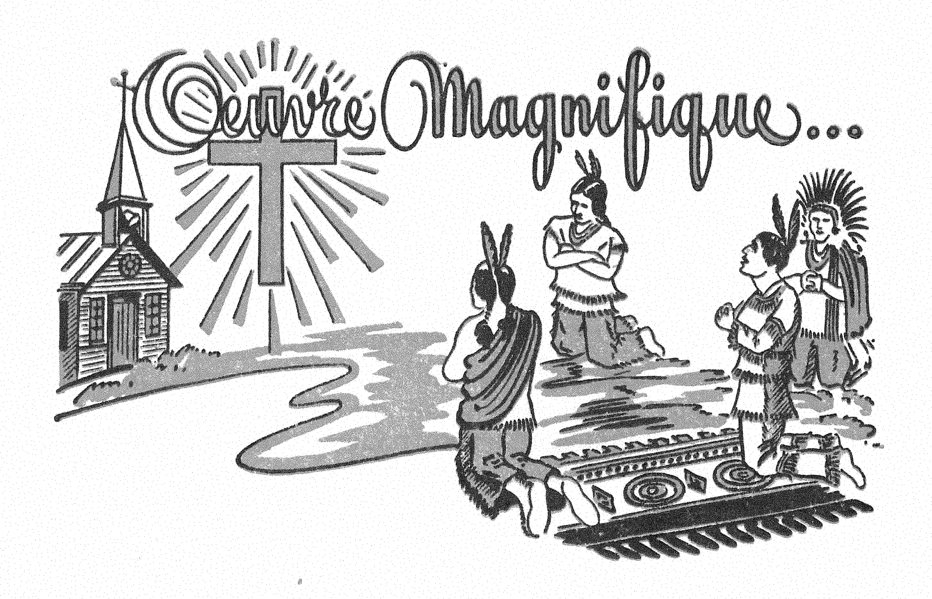
Dans toutes les directions

Au retour des Français, en 1632, les Récollets n'avaient pas été autorisés à traverser de nouveau les mers. Ils en furent très affligés, et l'un d'eux, le Père Le Caron en éprouva un tel chagrin qu'il tomba malade et mourut le 29 mars 1632, quelques jours seulement avant le départ de la flotte pour le Canada.

Les Jésuites revinrent donc seuls sur nos rives. Ils desservirent d'abord l'humble église de Notre-Dame de la Recouvrance, puis ils fondèrent la mission de la Conception aux Trois-Rivières. Mais leur grande entreprise fut la fondation de la Huronie.

Au pays des Hurons

Les Pères de Brébeuf, Daniel, et d'autres encore, étaient montés au pays des Hurons. Avec le secours de leurs amis,



ils bâtirent une maisonnette de trente-six pieds de longueur sur vingt et un de largeur, divisée de telle sorte qu'elle renfermait une chapelle, une salle de communauté, une cuisine, un réfectoire et une boulangerie.

Les Hurons n'avaient encore jamais rien vu de si beau. Ils venaient des villages voisins admirer non seulement la résidence des Pères, mais aussi les précieux objets qu'elle renfermait: le microscope, par exemple, l'aimant qui attirait le fer, les miroirs à facettes, les outils de menuiserie, et surtout l'horloge, ou *capitaine du jour,* qui marquait les heures et les annonçait avec bruit.

Sérieuses difficultés

Les Peaux-Rouges admiraient aussi l'autel de la chapelle, ses peintures et ses images. Mais le bruit courut tout à coup que ces images portaient malheur, et qu'il fallait absolument se défier des Robes-Noires.

Pour comble de malheur, une épidémie terrible — la peste — se répandit avec violence à travers le pays. Les jongleurs et les sorciers se hâtèrent d'accuser les Robes-Noires, disant:

"Les bréviaires des missionnaires, leurs missels et leurs encriers ne sont que des objets de sorcellerie. Leurs prétendus remèdes sont tout simplement des poisons. Chaque fois que leur horloge sonne, cela veut dire qu'un Huron va bientôt mourir. Quant à la girouette hypocrite, perchée sur la cabane des Pères, c'est elle qui indique à la peste le chemin qu'elle doit suivre à travers tout le pays des Hurons. Mort aux Visages-Pâles ! A mort, les Robes-Noires !"

Danger de mort

La vie des missionnaires ne tenait plus qu'à un fil, et le Père de Brébeuf en avertit ses supérieurs de Québec!

"Nous sommes peut-être sur le point de répandre notre sang et d'immoler nos vies pour le service de notre bon Maître. Quelque traitement qu'on nous fasse, nous tâcherons, avec la grâce de Notre-Seigneur, de l'endurer patiemment pour son service.

"C'est maintenant que nous estimons vraiment être de sa Compagnie. Qu'il soit béni à jamais de nous avoir destinés, entre plusieurs autres meilleurs que nous, pour lui aider à porter sa croix! S'il veut que nous mourrions, à la bonne heure pour nous! Si vous entendez dire que Dieu ait couronné nos petits travaux, ou plutôt nos désirs, bénissez-le, car c'est pour lui que nous désirons vivre et mourir."

L'orage s'éloigne

Les Pères de la mission signèrent tous à la suite de leur chef, et commencèrent une neuvaine à saint Joseph. Et l'orage, qui grondait sur leur tête, d'une façon si redoutable, parut s'éloigner, pour un temps du moins.

D'autres missionnaires et d'autres Français laïcs montèrent au pays des Hurons, si bien qu'aux environs de 1648, ils étaient au nombre de 42, dont dix-huit Jésuites, répartis en une dizaine de postes ou missions qui s'appelaient: *Saint-Joseph, Sainte-Marie, Saint-Ignace, Saint-Louis...*

Mission Sainte-Marie

La mission Sainte-Marie, qui était la principale de toutes, pouvait, en cas de besoin, servir de refuge aux Hurons chrétiens, qui y trouvaient également un hôpital pour leurs malades, et une hôtellerie où les missionnaires leur accordaient gratuitement le gîte et la nourriture pendant trois jours.

C'était une nourriture très simple, il est vrai, puisqu'elle se composait uniquement de maïs pilé, bouilli dans l'eau, et assaisonné d'un peu de poisson fumé. Mais c'était la nourriture habituelle des Hurons, et c'est elle que les missionnaires avaient acceptée.

Située au cœur même du pays, la mission Sainte-Marie n'avait pas encore souffert des attaques des Iroquois. Les missionnaires et leurs compagnons français y vivaient en toute sécurité. Deux ou trois fois par an, ils accueillaient avec bonheur leurs confrères des missions voisines qui venaient faire une retraite ou discuter des moyens les plus propres à favoriser la conversion des Indiens.

Œuvre magnifique

L'œuvre des Jésuites au pays des Hurons était magnifique, et les conversions de plus en plus nombreuses. A leur arrivée dans les pays d'en haut, ils n'avaient pas trouvé un seul chrétien; à leur mort, on en comptait *huit mille.*

Pour obtenir des résultats aussi consolants, les missionnaires avaient dû s'imposer des jeûnes, des fatigues, et des privations innombrables. Ils avaient souvent bravé la mort, et le Père de Brébeuf, le géant des *missions huronnes,* avait même fait le vœu de ne jamais manquer à la grâce du martyre.

Luttes contre les Iroquois

La Nouvelle-France comptait alors quatre postes importants: Québec, les Trois-Rivières, Ville-Marie, et Sainte-Marie des Hurons. Ce dernier poste, qui promettait beaucoup, allait bientôt s'effondrer sous les coups répétés des Iroquois.

Car au lieu de se grouper pour résister à leurs ennemis, bien des Hurons faisaient preuve d'une insouciance impardonnable. Assis devant leurs portes, ils fumaient paresseusement leurs pipes; ou bien encore, délaissant leurs femmes et leurs enfants, ils se dispersaient par petites bandes en quête de chevelures.

Pendant ce temps-là, douze cents Iroquois munis d'armes à feu, n'attendaient que le signal de se précipiter au cœur même du pays des Hurons.



Destruction de la Huronie

Les bourgades huronnes Saint-Joseph, Saint-Ignace, Saint-Louis et Saint-Jean tombèrent les unes après les autres, sous les coups de leurs ennemis impitoyables.

Complètement découragés, à la suite de ces désastres répétés, les Hurons se dispersèrent dans toutes les directions. Même ceux du fort Sainte-Marie, que les Iroquois n'avaient pas osé attaquer à cause des Français qui le défendaient, crurent prudent de s'enfuir.

Trois cents d'entre eux vinrent se fixer, avec leurs missionnaires, à l'île d'Orléans, près de Québec, et dans un bel endroit qu'ils nommèrent encore *Sainte-Marie,* en souvenir de Sainte-Marie des Hurons qu'ils avaient tant aimée.

Mais les Iroquois les poursuivirent jusque dans cette dernière retraite, et en massacrèrent encore un grand nombre. Puis ils jurèrent d'exterminer tous les colons français de la Nouvelle-France. Ils y auraient peut-être réussi, si la bonne Providence ne nous avait envoyé un sauveur: *Dollard des Ormeaux.*



5. Dollard des Ormeaux (1660)

Plan effroyable

Douze cents guerriers iroquois avaient résolu de s'assembler, au printemps de 1660, à la Roche-Fendue, près de Montréal, et d'anéantir, l'un après l'autre, les postes français de Ville-Marie, des Trois-Rivières et de Québec.

Les barbares descendirent en effet l'Outaouais. Mais à l'endroit qu'on appelle aujourd'hui *Long-Sault,* ils durent s'arrêter, parce qu'une poignée de Visages-Pâles leur barraient la route.

Des braves

Un jeune homme de vingt-deux ans, qui s'était fixé à Ville-Marie, le poste le plus dangereux de la Nouvelle-France, avait un jour entendu dire que les Iroquois menaçaient d'exterminer la Nouvelle-France.

"Nous pouvons encore sauver la colonie, se dit-il; il se peut que nous mourrions, mais la gloire sera belle."

Et comme il lui fallait des camarades, il alla de porte en porte. Seize braves consentirent à le suivre sur la rivière des Outaouais.

Bien des colons s'émurent à cette nouvelle. Il s'agissait d'une aventure si périlleuse, à un moment où la colonie naissante avait un si pressant besoin de tous ses hommes!

Monsieur de Maisonneuve lui-même hésita longtemps à donner son consentement. A la fin cependant, il permit aux braves de partir et de... sauver la colonie, s'il en était encore temps.



Au Long-Sault

Sur le rivage du Long-Sault s'élevait un misérable fort, entouré de méchants pieux. C'est là que Dollard avait résolu d'arrêter les canots iroquois, à mesure qu'ils se présenteraient.

Un jour, qu'avec ses compagnons il préparait le maigre dîner au bord de la grève, il vit poindre à l'horizon deux canots, puis cinq, puis dix...

C'était l'ennemi... c'étaient les Iroquois.

La guerre était commencée

Avec leur hache de guerre dans la ceinture, leur mousquet ou leur tomahawk dans les mains, les Iroquois se précipitèrent

à l'assaut du fort. Ils avancèrent vingt fois, mais ils reculèrent aussi vingt fois.

Ils étaient bien furieux de voir que Dollard faisait trancher des têtes d'Iroquois, et qu'il exposait ensuite ces têtes sur les pieux de la palissade. Pour se venger, ils s'emparèrent des canots qui avaient été laissés sur la grève. Ils y mirent le feu pour en faire des torches; et avec ces torches, ils essayèrent de mettre aussi le feu au fort. Mais ils manquèrent leur coup une fois de plus.

Les Indiens se découragent facilement. Ils étaient sur le point de tout abandonner, quand, tout à coup, ils reçurent un renfort de cinq cents guerriers.

Oui, cinq cents guerriers! Ils furent si contents qu'ils se mirent à crier, puis à hurler de joie. Les Hurons et les Algonquins eurent peur et tous — excepté le brave Anahotaha, le chef des Hurons — sautèrent par-dessus la palissade et coururent se jeter dans les bras de leurs ennemis en disant:

"Ils ne sont que dix-sept Français dans le fort!"

Ah! les poltrons! Ah! les lâches!

Courage !

Les Iroquois reprirent courage, car ils étaient alors huit cents guerriers contre une vingtaine. Et voici ce qu'ils dirent:

"Nous allons nous serrer les uns contre les autres. Nous allons mettre nos chefs en avant. Et nous allons tous grimper à l'assaut de ce vieux fort. Nous allons certainement réussir à nous en emparer."

Et cependant, les Iroquois manquaient toujours leur coup. Le nombre de leurs morts augmentait tout le temps. Plusieurs guerriers parlaient déjà de se sauver.

"Pourquoi, disaient-ils, rester autour d'un fort qui est défendu par des manitous?"

Et pourtant, ils eurent peur de passer pour des lâches en rentrant dans leurs villages. Ils décidèrent d'essayer une dernière fois.

Le grand coup

Avec des pièces de bois attachées les unes aux autres, les Indiens préparèrent des boucliers qui les préservaient de la tête aux genoux.

Après avoir poussé leurs cris de guerre, ils s'élancèrent, la tête baissée, et les boucliers en avant. C'était impossible pour eux de reculer, et les morts servaient d'escaliers à ceux qui voulaient aller jusqu'au bout.

Le danger était très grand. Dollard le savait bien. Il décida de frapper un grand coup, lui aussi. Il prit un petit baril de poudre, il y mit le feu et le lança par-dessus la palissade.

Par malheur, une branche l'arrêta et le fit tomber dans le fort même, au beau milieu des défenseurs. Ce fut un très grand désastre, pour les Français. Les Iroquois en profitèrent bien vite pour sauter dans le fort. Dollard, le brave Dollard, tomba à son tour. Et ce fut la fin.



Les bourreaux se tournèrent ensuite contre les Hurons déserteurs et les massacrèrent sans pitié, comme des traîtres. Un seul de ces Hurons parvint à s'échapper, descendit à Ville-Marie, et c'est lui qui raconta la très belle histoire du Long-Sault.

Trois cents morts

Trois cents Iroquois gisaient sans vie autour de la palissade du Long-Sault. Leurs compagnons se dirent pendant quelque temps:

"Serait-il prudent d'aller attaquer les autres forts des Français, qui sont beaucoup mieux défendus que celui-ci? Non, ce serait une folie."

Ils poussèrent quelques hurlements plaintifs en l'honneur de leurs morts, puis ils s'éloignèrent bien vite de ce lieu où il y avait certainement des manitous.

Sauveurs de la Nouvelle-France

C'est ainsi que Dollard et ses compagnons défendirent la Nouvelle-France. Ils méritèrent le beau titre de *Sauveurs de la Nouvelle-France.*

Et c'est pourquoi, chaque année, le 24 mai, nous faisons de belles et grandes fêtes en l'honneur de Dollard des Ormeaux.

ACTIVITÉS PÉDAGOGIQUES

I. Savez-vous maintenant que ?

1. **La ville des Trois-Rivières fut fondée en 1634 par le sieur de Laviolette. Il avait été envoyé par Champlain lui-même.**
2. **La ville de Montréal, qui s'appelait autrefois Ville-Marie, fut fut fondée en 1642, par Maisonneuve. Il était accompagné de Jeanne Mance, du Père Vimont, et de plusieurs colons courageux.**
3. **La Compagnie des Cent-Associés avait été fondée en France pour favoriser le développement de la colonie naissante. Parmi les nouveaux colons de cette époque, il faut citer Robert Giffard, le premier seigneur de Beauport, et sa femme, Marie Renouard.**
4. **Les Jésuites fondèrent au pays des Hurons, des missions qui devinrent très florissantes. Les Iroquois dispersèrent malheureusement les Hurons en 1648, et massacrèrent un grand nombre de missionnaires.**
5. **Très fiers de leurs succès, les Iroquois voulaient anéantir la Nouvelle-France. Dollard et ses braves les arrêtèrent au Long-Sault.**

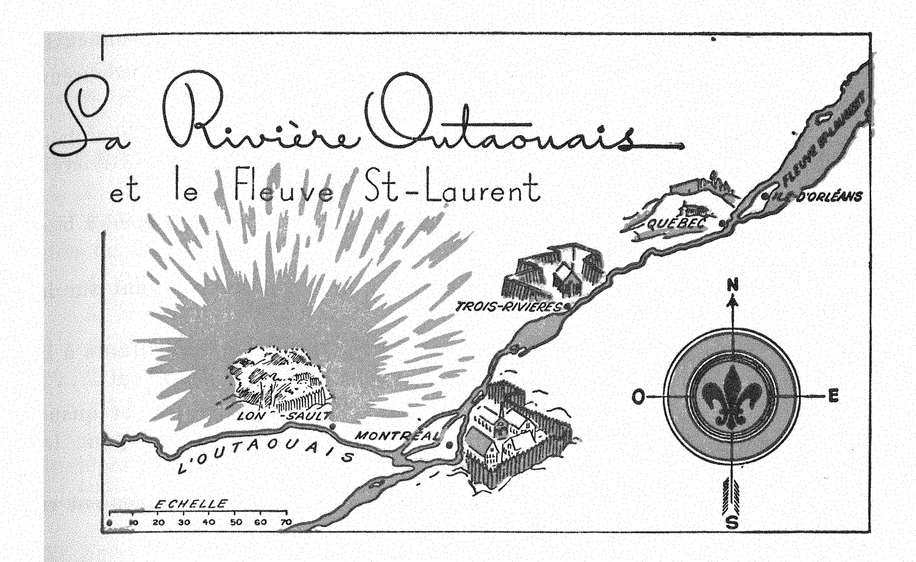
II. Dessin, cartographie; collection d'images :

1. Reproduisez de votre mieux la carte illustrée des missions huronnes et du Long-Sault.

2. Prolongez le fleuve Saint-Laurent, et indiquez-y soigneusement les villes suivantes : Montréal, les Trois-Rivières, Québec.

3. Reproduisez l'une ou l'autre illustration de ce chapitre, et plus spécialement le combat du Long-Sault. Ne soyez pas surpris si vous n'atteignez pas la perfection du premier coup.

4. Apportez en classe des bulletins touristiques se rapportant aux Trois-Rivières, à Montréal ou à l'Ontario-Nord (l'ancien pays des Hurons). Vous les découperez, si c'est possible, et vous les collerez soigneusement dans votre album d'images, en attendant qu'elles servent à l'une ou l'autre de nos expositions scolaires.



III. Livres de lecture conseillés :

***Isaac Jogues, Maisonneuve et Dollard des Ormeaux, de la collection* "Gloires Nationales".**

IV. Des histoires :

Fermez votre livre et racontez à votre façon :

a) La fondation des Trois-Rivières.

b) La fondation de Ville-Marie.

V. Devoir écrit :

Avec vos mots à vous, et sans vous servir de votre Manuel, si possible, racontez le magnifique exploit du Long-Sault.

VI. *Savez-vous vos dates ?* Savez-vous où les trouver dans votre Manuel ?

Allons ! montrez que vous êtes vifs et placez chacune des dates qui suivent en face du fait correspondant :

(1633 - 1634 - 1641 - 1642 - 1648 - 1660)

1\. ...... : Destruction des bourgades huronnes Sainte-Marie, Saint-Ignace, Saint-Joseph, etc.

2\. ...... : L'exploit de Dollard au Long-Sault.

3\. ...... : Fondation des Trois-Rivières par monsieur de Laviolette.

4. ...... : Fondation de Ville-Marie par monsieur de Maisonneuve.

5. ...... : L'arrivée à Québec de Maisonneuve et de ses valeureux colons de Ville-Marie.

6. ...... : Le grand chef indien Capitanal vient voir Champlain à Québec; il lui demande la fondation d'un poste aux Trois-Rivières.

VII. ***Qui suis-je? Qui a prononcé cette parole?*** **Devinez et répondez bien vite !**

1. "Je ne suis qu'un pauvre petit animal qui va rampant sur la terre. . . ."

2. "Je veux que tu te consacres, toi, ta femme et tes enfants à la Sainte Famille. Je veux que tu établisses sur l'île de Montréal . . . ."

3. "Nos deux colonies seront voisines l'une de l'autre, et quand les Iroquois viendront nous attaquer, nous nous unirons pour les défendre."

4. "J'irai à Montréal, même si tous les arbres se changeaient en autant d'Iroquois."

5. "Ce que vous voyez ici, messieurs, n'est qu'un grain de sénevé, mais il fera un jour des progrès merveilleux."

6. "Nous sommes peut-être sur le point de répandre notre sang et d'immoler nos vies pour le service de notre bon Maître."

VIII. ***Savez-vous les pourquoi ?***

Cherchez les vraies causes :

1. Pourquoi Champlain fit-il élever à Québec la chapelle à Notre-Dame de la Recouvrance ?

2. Pourquoi le grand chef indien Capitanal vint-il voir Champlain à Québec ?

3. Pourquoi Robert Giffard donnait-il une grande étendue de terrain à chacun de ses censitaires ?

4. Pourquoi Maisonneuve avait-il établi à Montréal les Soldats de la Vierge ?

5. Pourquoi les Soldats de la Vierge se montraient-ils si braves dans la guerre contre les Iroquois ?

6. Pourquoi les missions huronnes furent-elles toutes anéanties, les unes après les autres ?

7. Pourquoi la Nouvelle-France ne fut-elle pas anéantie à son tour, comme les Iroquois l'avaient cependant prédit ?

8. Pourquoi la mission Sainte-Marie était-elle la plus importante de toutes ?

IX. ***Spécial aux Trifluviens :***

Connaissez-vous la ville des Trois-Rivières, *votre ville ?* Et l'histoire de sa fondation, la connaissez-vous ? Allons ! vite, répondez !

1. Quel grand chef algonquin vint voir Champlain à Québec en 1633 ? Etait-il seul ? Que voulait-il ?

2. Lisez en entier le petit discours de Capitanal à Champlain.

3. Pourquoi Capitanal n'eut-il pas le bonheur d'assister à l'érection du fort des Trois-Rivières ?

4. Que dit-il à ses camarades avant de mourir ?

5. Montrez que le fort des Trois-Rivières était très important.

6. Racontez la fondation des Trois-Rivières.

7. Que dit Champlain de l'Habitation des Trois-Rivières ? Que pensait le Père le Jeune, des Trois-Rivières ?

8. Quels furent les deux premiers Jésuites missionnaires aux Trois-Rivières ? Etaient-ils bien logés ? Connaissez-vous d'autres Jésuites, missionnaires aux Trois-Rivières ?

X. ***Spécial aux Montréalais :***

La fondation de Ville-Marie est toute pleine de merveilles; connaissez-vous cette merveilleuse histoire ?

1. Citez la parole mystérieuse que monsieur de la Dauversière entendit un jour à la fin de son action de grâces.

2. Parlez de la rencontre providentielle que firent messieurs de la Dauversière et Olier à Paris.

3. Ils fondèrent une société : laquelle ? Qui fut nommé gouverneur de la ville ? Quelle demoiselle acceptait de s'occuper des malades ?

4. Pourquoi les Québécois voulaient-ils retenir les nouveaux colons à l'île d'Orléans plutôt qu'à Ville-Marie ?

5. Citez la fière réponse de Maisonneuve.

6. Que firent les nouveaux venus pendant l'hiver ? Quand s'éloignèrent-ils de Québec ?

7. Parlez de la messe en plein air, et citez la belle parole du Père Vimont qui ressemblait à une prophétie.

XI. ***Vrai ou faux ?***

S'il m'arrive de me tromper, avertissez-moi bien vite !

1. Au retour des Français, en 1632, les Récollets avaient été autorisés à traverser de nouveau l'Atlantique.

2. Les Hurons aimaient surtout l'horloge des Pères, ou *capitaine du jour,* qui marquait les heures et les annonçait avec bruit.

3. Comme la peste s'était répandue à travers le pays, les jongleurs et les sorciers se hâtèrent d'accuser le diable lui-même, et de le rendre responsable de tout ce mal.

4. Les missionnaires Jésuites étaient répartis en une dizaine de postes ou missions, qui s'appelaient : Sainte-Marie, Saint-Ignace, Saint-Joseph . . . .

5. A leur arrivée dans le pays des Hurons, les missionnaires y avaient trouvé huit mille chrétiens.

6. Les Iroquois auraient peut-être réussi à exterminer la Nouvelle-France si le bon Dieu ne nous avait envoyé un sauveur dans la personne de Dollard des Ormeaux.





1. Arrivée de Monseigneur de Laval

C'était en 1659

C'était un an seulement avant le dévouement de Dollard des Ormeaux au Long-Sault. Les Iroquois n'avaient plus rien à craindre des Hurons, car ils avaient traîtreusement exterminé leurs frères dans la forêt, pour mieux se débarrasser des hommes blancs de France.

Les Français ne pouvaient donc plus compter sur leurs alliés, les Hurons, autrefois si puissants. Aussi plusieurs colons découragés parlaient ouvertement de quitter le pays et de repasser les mers.

Or voici que le lundi, 16 juin 1659, les Québécois oublièrent un instant leur triste situation pour aller saluer au port l'arrivée d'un grand personnage qui allait leur rendre les services les plus signalés.

C'était Monseigneur François de Montmorency-Laval, le premier évêque de Québec.

Un ange du paradis

Le Père Lalemant, Jésuite, raconte que lorsque Mgr de Laval était revêtu de ses ornements pontificaux, il ressemblait à un ange du paradis, plutôt qu'à un homme:

"Il était si beau à contempler, dit-il, que les Indiens ne pouvaient détacher leurs yeux de sa personne."

L'évêque des humbles

Québec ne renfermait alors que soixante-quinze à quatre-vingts familles. Mgr de Laval voulut les visiter toutes, les unes après les autres.

Il avait à peine terminé ce premier acte de charité, qu'un navire débarquait sur nos rives deux cents personnes atteintes d'une maladie contagieuse très grave.

Qui les moribonds virent-ils accourir à leur chevet de pestiférés? Monseigneur l'Evêque de Québec, qui voulut bien faire leurs lits et les assister jour et nuit.

"On fait tout ce qu'on peut pour l'en empêcher, écrit Mère Marie de l'Incarnation, mais personne ne peut l'arrêter."

Un homme du bon Dieu

Le bon Dieu ne tarda pas à montrer la vertu de son serviteur. Un jour, le feu prit à la basse-ville, menaçant de faire les pires ravages. Monseigneur qui était rempli de confiance en Dieu, descendit tranquillement vers le lieu du sinistre, avec le Saint Sacrement dans les mains.

Dès qu'il eut atteint la maison en feu, les flammes s'abaissèrent devant l'homme de Dieu. La basse-ville était sauvée.

Encore les Iroquois !

Dans la seule année 1661, plus de cent colons tombèrent entre les mains des Iroquois, et parmi eux, deux vénérables prêtres Sulpiciens de Montréal.


Arrivée de Mgr de Laval
1659

Qu'allait faire Mgr l'Evêque de Québec en face d'un pareil danger? Allait-il au moins rester bien en sûreté dans son petit presbytère de la haute-ville?

Mais non. Mgr de Laval était venu à Québec pour encourager les fidèles et les soutenir dans leur lutte contre tous leurs ennemis: de la terre ou de l'enfer.

C'est pourquoi Monseigneur continua de visiter son immense diocèse. Partout il annonçait la parole de Dieu et administrait le sacrement de confirmation. Les Français et les Indiens étaient bien édifiés de le voir parcourir la côte de Beaupré en raquettes, l'hiver, ou remonter le fleuve Saint-Laurent jusqu'à Montréal en simple canot d'écorce, l'été.

Danger imminent

Monseigneur était au pays depuis trois ans déjà. Il avait vu de ses yeux les périls très graves qui nous menaçaient. Et comme il ne réussissait pas à y porter remède, il résolut d'aller lui-même porter ses plaintes au grand roi de France, et lui proposer en même temps les mesures les plus avantageuses au progrès de la colonie.

C'était un voyage très pénible que celui de traverser l'Atlantique, à cette époque, mais Monseigneur l'entreprit sans hésiter, pour le bien de la colonie.

Un précurseur : Pierre Boucher

Un peu avant l'arrivée de Mgr de Laval à Paris, un autre personnage de la Nouvelle-France était venu plaider auprès du roi la cause de la colonie.

C'était *Pierre Boucher,* qui s'était jadis montré si brave dans la lutte contre les Iroquois, qu'au retour de l'une de ses expéditions, il avait été nommé capitaine aux Trois-Rivières, puis gouverneur de la ville.

En 1659, il avait demandé *à se retirer sur ses biens.* Monsieur le gouverneur d'Avaugour avait hésité à lui accorder


Pierre Boucher
PLAIDE LA CAUSE
DE LA COLONIE
AUPRES DU GRAND
ROI

cette faveur, mais deux ans plus tard, la colonie entière le suppliait de traverser les mers en sa faveur:

"Allez, disait-on, et suppliez Sa Majesté de prendre sous sa protection une colonie qui se trouve réduite aux abois."

Importante requête

Très bien accueilli à la cour de France, Pierre Boucher exposa clairement les misères de la colonie:

"Les Iroquois nous serrent de si près, dit-il, qu'ils nous empêchent de jouir des commodités du pays.

"Si les colons vont à la chasse ou à la pêche, pour ne pas mourir de faim, ils risquent à tout instant de se faire massacrer par les barbares.

"S'ils labourent leurs champs ou s'ils coupent leur foin, le même danger existe, car les Iroquois dressent des embuscades de tous les côtés à la fois. Il suffit d'un buisson pour permettre à six ou sept d'entre eux de se cacher à l'affût et de se jeter sur vous à l'improviste."

Voyage fructueux

Le roi de France voulut bien écouter Pierre Boucher avec beaucoup d'attention. Il fut surpris d'apprendre qu'*un si bon pays avait été négligé.*

"Je vous promets, dit-il au gouverneur des Trois-Rivières, d'expédier dès que je le pourrai, un régiment de soldats qui s'en iront attaquer les Iroquois jusque dans leur pays. Comme preuve de ma bonne volonté, vous aurez dès cette année, deux vaisseaux et cent soldats."

De son côté, Pierre Boucher lui-même engagea cent hommes de travail, et la cour de France en ajouta cent autres. Par malheur, la traversée fut affreuse et ne dura pas moins de quatre mois. Comme les capitaines avaient emporté des vivres pour deux mois seulement, quarante personnes moururent de fatigue ou de misère avant la fin du voyage.



Au tour de Monseigneur de Laval

En arrivant en France, Mgr de Laval répéta au roi ce que lui avait dit le gouverneur des Trois-Rivières, mais il le fit avec tant de conviction et de désintéressement, que le grand Roi promit de nouveau, et *le plus tôt possible,* deux cents hommes du régiment de Carignan :

"Ces soldats auront à leur tête, le courageux marquis de-Tracy, qui étudiera en même temps les moyens propres à faire de la Nouvelle-France une colonie forte et prospère."

Nouvelles faveurs

Monseigneur de Laval avait aussi demandé que les futurs colons soient plutôt choisis en Normandie, parce qu'ils étaient meilleurs que partout ailleurs. Ici encore, le Roi lui accorda l'objet de ses désirs : *trois cents hommes* pris en Normandie ou aux environs.

Notre premier évêque obtint aussi une nouvelle forme de gouvernement pour le pays — le Conseil Souverain — et un gouverneur qu'il nomma lui-même : monsieur de Mésy.

Le Canada devenait une province de France, et Québec était honorée du nom de *ville*.

Sauveur de la patrie

Bref, Monseigneur de Laval fit tant et si bien en cette circonstance très grave de notre histoire, que plusieurs n'hésitèrent pas à l'appeler le *Sauveur de la patrie*.



MONSEIGNEUR DE LAVAL A LA COUR DE FRANCE

Cadeaux de la mère patrie

Comme preuve de sa bonne volonté, le roi de France nous envoya trois cents hommes ou femmes en 1663, et trois cents l'année suivante. Mais la grande année, celle qui devait faire époque dans notre histoire et l'emporter sur toutes les autres par le nombre et l'importance des secours expédiés, ce devait être l'*année 1665.*

Tout l'hiver et tout le printemps, les Québécois s'étaient demandés avec anxiété si la France n'allait pas tromper leur attente une fois de plus. Des hauteurs de Québec, ils scrutaient l'horizon du côté de la mer. Or, un jour de juin de l'année 1665, ils virent un vaisseau à la pointe de l'île d'Orléans.

C'était un navire lourdement chargé. Les costumes militaires et les armes brillaient à son bord, à mesure qu'il approchait. Il n'y avait plus aucun doute possible : c'étaient enfin les troupes promises. La colonie était sauvée !

2. La mission du régiment de Carignan

Année d'abondance

L'année 1665 devait être une réelle année d'abondance pour nous, puisque le Roi nous envoya d'abord un nouveau gouverneur, l'habile monsieur de *Courcelles,* l'intendant Jean Talon, qui mérita bientôt le titre de *Grand Intendant,* quatre à cinq cents colons, douze chevaux, des vivres et des munitions en quantité.

Les chevaux excitèrent naturellement la curiosité des indigènes, qui trouvaient les "orignaux de France" beaucoup plus calmes et dociles que ceux d'Amérique.

Nous reçumes enfin quatre-vingt-deux jeunes filles à marier et douze cents soldats du régiment de Carignan; de braves soldats qui venaient de se distinguer en Europe. C'était un

spectacle merveilleux de les voir défiler, vêtus de leur uniforme et précédés de la musique guerrière.

Leur chef était un homme sage, déjà avancé en âge, pieux et intrépide, et qui portait un grand nom : le marquis de Tracy.

Paroles de bienvenue

Les Hurons qui vivaient à l'ombre et sous la protection du fort Saint-Louis vinrent offrir leurs compliments de bienvenue à monsieur le marquis de Tracy et à ses valeureux soldats :

"A tes pieds, lui dit l'orateur, tu vois les débris d'une grande terre et les restes pitoyables d'un monde entier, autrefois peuplé d'une infinité d'habitants. Ce ne sont maintenant que des squelettes qui te parlent; l'Iroquois a dévoré leurs chairs, les a brûlés sur les échafauds, et ne leur a laissé que les os.

"Il ne nous restait plus qu'un filet de vie. Nos membres, qui ont passé par les chaudières bouillantes, n'avaient plus de vigueur, quand avec peine ayant levé les yeux, nous avons aperçu sur la rivière les navires qui te portaient, et avec toi, tant de braves soldats.

"Ce fut pour lors que le soleil parut éclater avec de plus beaux rayons, et éclairer notre ancienne terre, qui depuis tant d'années était devenue couverte de nuages et de ténèbres. Pour lors nos lacs et nos rivières parurent calmes, sans tempêtes et sans brisants, et il me sembla entendre une voix sortir de ton vaisseau, qui nous disait :

"Courage, peuple désolé ! Tes os vont être liés avec des nerfs et des tendons; ta chair va renaître; tes forces te seront rendues, et tu vas revivre comme tu as vécu autrefois. Je prenais d'abord cette voix comme un doux songe qui flattait nos misères, quand le bruit de tant de tambours et l'arrivée de tant de soldats m'ont détrompé."



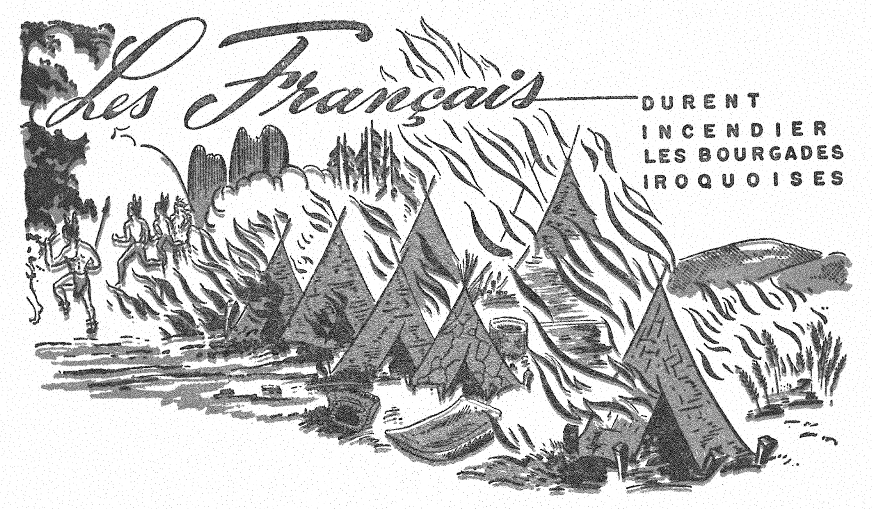
LA MISSION DU RÉGIMENT DE CARIGNAN

Mission spéciale

La mission spéciale du régiment de Carignan était de châtier les Iroquois. Malgré son âge avancé, monsieur de Tracy voulut lui-même diriger l'expédition. Son armée se composait de six cents soldats du régiment de Carignan, de six cents habitants, et d'une centaine d'Indiens, hurons ou algonquins.

Le voyage fut pénible à cause de la longeur de la route, des rapides à franchir, des marécages et des forêts à traverser. Il fallut souvent transporter à dos d'hommes les bagages, les vivres et les munitions. Monsieur le Marquis faillit un jour être emporté dans une rivière très rapide, et il ne dut son salut qu'à un Huron fort et courageux, qui le ramena sain et sauf sur la rive.

Enfin, les troupes parvinrent au pays des Agniers. Elles s'emparèrent facilement des différentes bourgades qui, à la vue des uniformes et au bruit des tambours battant la marche, prenaient la fuite en s'écriant : *"Sauvons-nous ! Tout le monde s'est levé contre nous !"*



Sévère leçon

Monsieur le Marquis fit chanter le Te Deum et célébrer des messes d'action de grâces par les aumôniers de l'expédition. Il trouva du maïs en quantité telle qu'il y en aurait eu suffisamment pour nourrir toute la colonie pendant deux ans.

Mais comme il était impossible de transporter à Québec le maïs, les fèves, les fruits, les ustensiles et les commodités de toutes sortes que les Indiens n'avaient pas eu le temps d'emporter au fond de la forêt, les Français résolurent de tout incendier : bourgades, campagnes et vivres, afin de faire sentir aux Iroquois les misères de la guerre et de les contraindre à demander la paix.

Cette simple destruction des bourgades iroquoises leur causa en effet autant de mal que les combats les plus sanglants. Quatre cents d'entre eux moururent de faim: c'était une rude leçon.

La paix

Nos troupes revinrent à Québec, où elles furent accueillies avec les plus grandes démonstrations de joie.

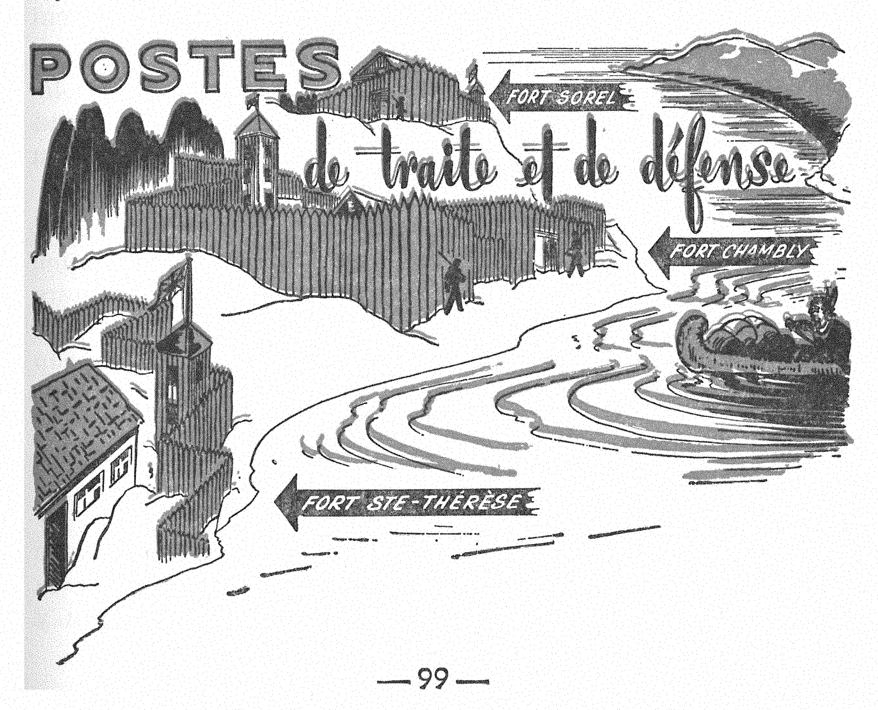
Comme il fallait s'y attendre, les Iroquois demandèrent à signer la paix; une paix qui dura dix-huit ans. L'intendant Talon profita de cette longue période de tranquillité pour coloniser le pays et le fortifier.

3. Postes de traite et de défense

Le long du Richelieu

Le Marquis de Tracy ne se contenta pas de châtier les Iroquois, mais il fit élever sur la rivière Richelieu plusieurs forts qui allaient servir à la fois de postes de traite, de magasins pour les provisions de l'armée et de barrière contre les Iroquois.

Il érigea le premier de ces forts à l'entrée même de la rivière Richelieu, et lui donna le nom de *Sorel*. C'est aujourd'hui la ville de Sorel.



Le second s'appela *Chambly,* et le troisième, *Sainte-Thérèse.*

Sur le lac Champlain

Tracy fit aussi construire un bateau plat qui allait permettre à une vingtaine d'hommes d'élever un quatrième fort sur le lac Champlain.

Les Français revinrent de leur expédition charmés de la beauté du lac et des environs. Il y avait là tellement d'ours, de castors et d'orignaux, qu'ils rapportèrent une grande quantité de vivres, huit cents peaux de castors, et beaucoup de peaux d'orignaux, qu'ils allèrent vendre à Montréal.

Jours meilleurs

La colonie semblait renaître à une vie nouvelle. L'argent circulait maintenant, surtout à cause des soldats de Carignan, qui payaient en espèces sonnantes ce qu'ils achetaient pour leur nourriture ou leurs différents besoins.

Mère Marie de l'Incarnation écrivait que les blés, les légumes et les grains de toutes sortes croissaient en abondance. A l'adresse du régiment de Carignan, elle ajoute ce beau témoignage:

"Ce que l'on recherche le plus est la gloire de Dieu et le salut des âmes. C'est à cela que l'on travaille, comme aussi à faire régner la dévotion dans l'armée, faisant entendre qu'il s'agit ici d'une guerre sainte. Il y en a bien cinq cents qui ont pris le scapulaire de la sainte Vierge, et beaucoup d'autres qui récitent le chapelet de la Sainte-Famille tous les jours."

Dix-huit ans de paix

Les colons pouvaient cultiver leurs terres depuis que le marquis de Tracy avait contraint les Iroquois à signer la paix, et qu'il leur avait barré la route du Richelieu, en y élevant des forts.



Les Compagnies, que le Roi avait placées en garnison dans ces forts, s'attachaient de plus en plus au pays. Bien des officiers et bien des soldats paraissaient vouloir s'y fixer. Plusieurs avaient épousé des filles du pays. Ils avaient obtenu des terres, et ils avaient commencé à les défricher.

Des chemins reliaient déjà les forts de Sorel, de Chambly et de Sainte-Thérèse, et tout le long de ces chemins, le Roi distribuait aux soldats qui voulaient rester chez nous, une habitation et des vivres pour huit mois, afin qu'ils puissent se livrer entièrement au défrichement de leurs terres.

4. L'intendant Talon peuple la colonie

Nouvelles habitations

A l'arrivée de Jean Talon, Québec comptait seulement 550 âmes et 70 maisons. Rien de plus humble et de moins

imposant que cette poignée de défricheurs, de colons et de trafiquants, de soldats, d'officiers, de prêtres, de missionnaires, et de religieux.

Mais c'était là le cœur même de la Nouvelle-France, et le grand roi, Louis XIV, avait donné comme mot d'ordre à Pierre Boucher, à Mgr de Laval, et à tous ceux qui étaient venus lui demander du secours:

"Faites de la Nouvelle-France, une colonie forte et prospère."



Ce mot d'ordre, l'intendant Talon l'avait pris à la lettre. Son roi lui avait demandé de faire préparer chaque année trente à quarante habitations pour y recevoir autant de nouvelles familles, d'abattre les arbres nécessaires, et d'ensemencer les terres.

Or dès la première année de son séjour au Canada, Talon jeta les yeux sur un emplacement de la banlieue de Québec et y fonda trois villages qu'il nomma: *Bourg-Royal, Bourg-la-Reine et Bourg-Talon.*

Dans la banlieue de Québec

L'intendant tenait à fixer ses villages dans la banlieue d'une ville pour plusieurs raisons: "En cas d'attaques de la part des Iroquois, la ville et les villages se prêteront un mutuel secours, disait-il.

"D'un autre côté, il sera facile à la campagne de fournir à la ville toute proche, du bois, du blé, des légumes, des herbages, des bestiaux, des volailles, des œufs, du beurre et du fromage.

"A son tour, la ville donnera aux colons les étoffes, la toile, les souliers et autres produits venus de France pour la commodité des habitants."

Terres en éventail

Et voici maintenant le plan des nouveaux villages; les terres partent en pointe, d'un petit carré intérieur qui forme le centre et vont aboutir, en s'élargissant, aux quatre coins du grand carré.

Elles rayonnent comme les feuilles d'un éventail.

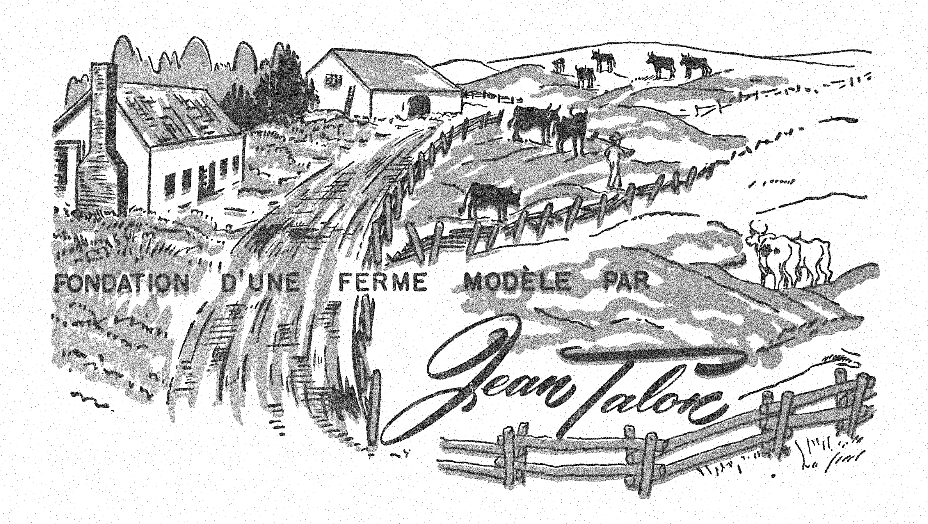
Ainsi, l'église et l'école, placées au centre, se trouvent plus près de chaque ferme. Il devient plus facile d'instruire la jeunesse ou de réunir les gens de la paroisse. En cas d'alerte, la cloche sert aussi de signal d'alarme.

C'est ainsi que fut établi le village de Charlebourg. Il y a déjà deux cents ans de cela, mais la campagne de Charlebourg, vue des airs, conserve toujours son aspect d'éventail.

L'exemple entraîne

Talon voulut aussi donner l'exemple en fondant une ferme modèle sur les bords de la rivière Saint-Charles. Il y entretint des chevaux, des volailles, et un beau troupeau de bêtes à cornes.

Il fit aussi ouvrir un chemin dans la direction des nouveaux villages; chemin qui s'appelle précisément l'*avenue Bourg-Talon.*



Défrichement à Ville-Marie

Talon fit le recensement de Ville-Marie, dès l'année 1667. Il y trouva sept cent soixante âmes seulement, et pas même d'église paroissiale, puisque les offices religieux se célébraient encore dans l'humble chapelle de l'Hôtel-Dieu, qui ne mesurait pas plus de trente pieds sur cinquante.

Y avait-il alors des chemins à Ville-Marie? Très peu, puisque l'intendant n'y trouva que six ou sept sentiers de huit à douze pieds de largeur, mais il profita de son séjour à Montréal pour hâter le défrichement des terres et promulguer des règlements à ce sujet.

C'est alors que furent mises en culture les terres de la Longue-Pointe, de la Pointe-aux-Trembles, de La Prairie, et de Lachine.

Le long du Richelieu

L'intendant se rendit aussi visiter les forts du Richelieu et plus spécialement ceux de Sorel et de Chambly, où la hache de nos défricheurs accomplissait de l'excellente besogne.

Il se rendit compte par lui-même de la situation des forts, des besoins de leur garnison, et aussi de la richesse de nos forêts.

C'est ainsi qu'il mérita ce bel éloge des Pères Jésuites:

"Monsieur Talon s'applique avec une activité infatigable à la recherche des moyens par lesquels il pourrait rendre le pays florissant."

Encouragements aux familles nombreuses

Pour répondre aux désirs du roi, Talon voulut aussi favoriser les mariages en accordant un cadeau de la part du souverain à tous les nouveaux époux, et ce fut le *présent du Roi.* Il y eut des cadeaux spéciaux pour les familles de dix enfants et plus.

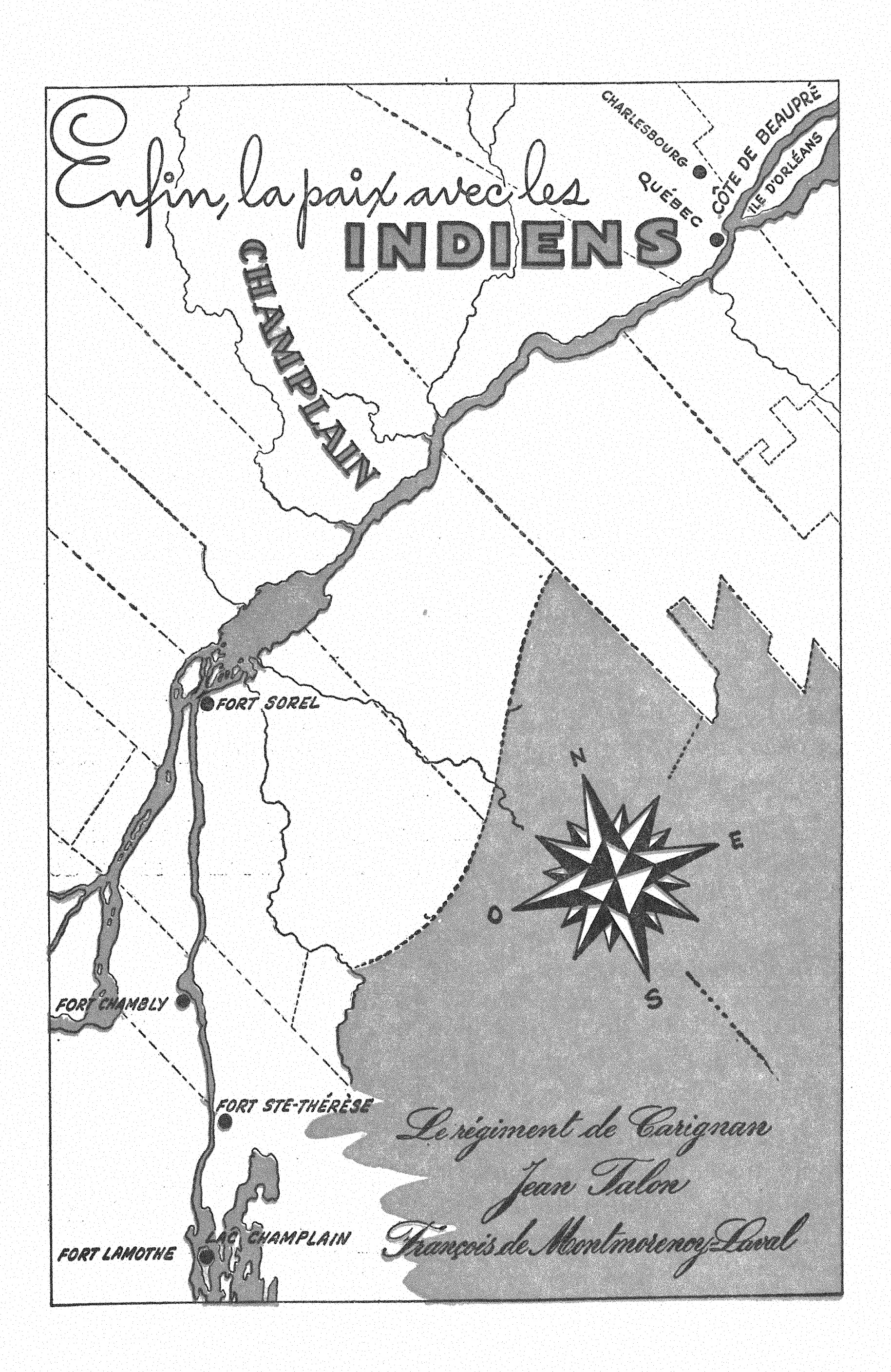
Les jeunes gens qui refusaient de se marier, se voyaient également refuser le droit de trafiquer les fourrures ou de faire la chasse. Et l'un d'eux qui voulait absolument faire la traite quand même, dut s'engager par écrit à se marier l'année suivante, après l'arrivée des vaisseaux, ou à verser une amende aux pauvres de l'Hôtel-Dieu.

Ainsi le nombre des baptêmes augmenta d'année en année. En sept ans, la population de la Nouvelle-France sauta de 3 215 à 6 705.

Nouvelles seigneuries

Pendant la dernière année de son séjour au Canada, Talon s'occupa surtout de donner des seigneuries afin de favoriser davantage la colonisation du pays.

Du 10 octobre au 8 novembre 1672, par exemple, il ne donna pas moins de soixante concessions à des officiers ou à d'autres personnes désireuses de se fixer chez nous. Dans la seule journée du 3 novembre, il en accorda trente et une.


Enfin, la paix avec les
INDIENS
CHAMPLAIN
CHARLESBOURG
QUÉBEC
CÔTE DE BEAUPRÉ
ILE D'ORLÉANS
FORT SOREL
N
E
O
S
FORT CHAMBLY
FORT STE-THÉRÈSE
FORT LAMOTHE
LAC CHAMPLAIN
Le régiment de Carignan
Jean Talon
François de Montmorency-Laval

Prospérité de la colonie

La France nous envoyait non seulement des colons, mais aussi des brebis, des moutons, des chèvres, des ânes et des chevaux.

"Nous avons vu cette année (1667), écrit le Père Le Mercier, Jésuite, onze vaisseaux mouillés à la rade de Québec, et chargés de toutes sortes de biens. Si cela continue, nous verrons bientôt nos forêts se changer en villes et en provinces, qui pourront un jour ressembler à celles de France."

Les villages s'étendaient aussi le long du Saint-Laurent, où les colons n'avaient plus rien à craindre de la part des Iroquois. Les terres, mieux cultivées, produisaient de belles récoltes. Les chasseurs poursuivaient sans crainte les orignaux, les castors, dont la viande et les peaux leur procuraient une honnête aisance.

Même les Hurons des Grands Lacs avaient repris courage et redescendaient à Québec en toute confiance pour y faire la traite des pelleteries. Quant aux Iroquois, ils commençaient, eux aussi, à fréquenter les postes français de Montréal, des Trois-Rivières et de Québec.

5. Exploitation des ressources naturelles

La pêche dans le Saint-Laurent

Talon voulut encourager la pêche à la morue, à l'anguille et au saumon. Le loup marin fournit bientôt de l'huile à tout le pays. Il fut même possible d'en exporter en France et aux Antilles.

Première brasserie à Québec

L'intendant résolut d'utiliser sur place notre surplus d'orge et de blé. Il fit donc construire à Québec même une

grande et belle brasserie qui devait nous fournir chaque année quatre à cinq mille barriques de bière.

La brasserie Talon absorbait douze mille minots de grain par an et permettait à notre pays de garder les sommes considérables que recueillaient auparavant les marchands de vins français.

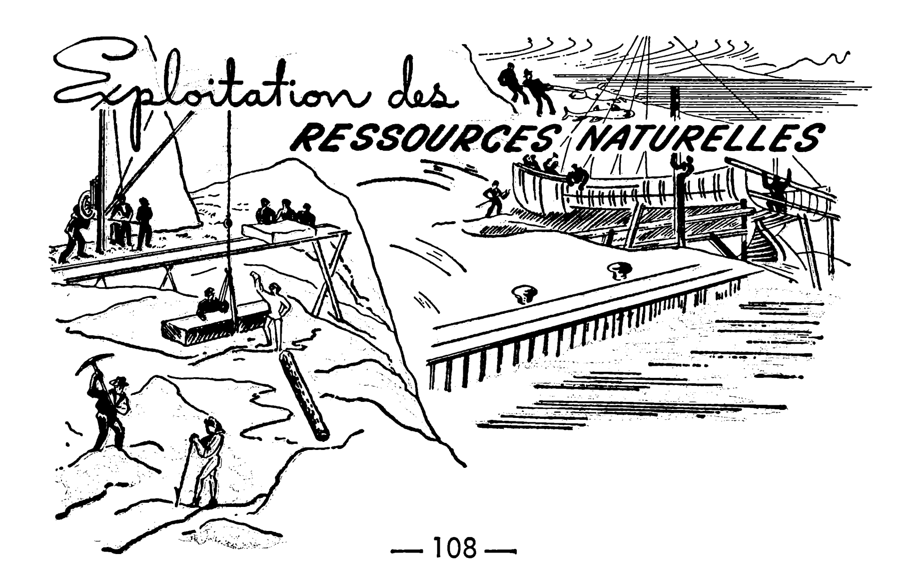
Afin d'alimenter sa brasserie de Québec, l'intendant cultiva du houblon sur sa ferme de la rivière Saint-Charles.

Potasse et goudron

Il était facile d'obtenir, au moyen de la cendre de bois franc, de la potasse servant à fabriquer du savon mou, si utile au lavage et au blanchissage du linge.

Or chaque arpent d'abatis fournissait de vingt à vingt-cinq barriques de cendre. En face des bénéfices que cette nouvelle industrie leur rapportait, les colons furent encouragés à couper leur bois et à le brûler.

La France avait aussi besoin de goudron. Elle voulait s'en procurer chez nous, et l'intendant de la Nouvelle-France put écrire un jour à la mère patrie:



"Le goudron du Canada vaut celui de n'importe quel pays d'Europe."

Bois de construction

Chaque fois que notre intendant faisait cadeau d'une seigneurie, il avait bien soin de dire:

"N'abattez pas les chênes, les ormes, les hêtres ou les merisiers propres à la construction des navires."

Il cherchait aussi à semer des chênes sur les deux rives du grand fleuve, parce qu'il voulait à tout prix promouvoir le commerce avec la France et les Antilles. Mais comment expédier nos produits à l'étranger, si nous n'avions pas les navires voulus?

Nombreux navires

L'intendant fit construire six ou sept navires qui portèrent aux Antilles de la morue sèche, du saumon salé, de l'anguille, des pois, des huiles de loup marin ou de marsouin, de la farine, du goudron, du bois de construction, des pelleteries, de la bière, de l'orge, et du houblon.

Ces mêmes navires prenaient aux Antilles une cargaison de sucre à destination de la France, et nous revenaient, l'année suivante, avec quantité d'articles nécessaires à la prospérité de la colonie.

Les chantiers maritimes s'élevèrent sur les bords de la rivière Saint-Charles, en un endroit qui paraissait idéal pour la construction des navires. On en vint à faire des bateaux de quatre à cinq cents tonneaux. C'était un fait extraordinaire pour le pays.

"Il y a tout lieu d'espérer, disait Talon, que ce pays deviendra une pépinière de navigateurs habiles, de pêcheurs, de matelots et d'ouvriers.

6. Industries domestiques

Culture du chanvre

On n'avait pas osé cultiver le chanvre dans les premiers temps de la colonie, faute de bras. Mais cette raison n'était plus valable depuis "l'année d'abondance". Et comme le chanvre venait à merveille sur le sol de la Nouvelle-France, l'intendant distribua gratuitement la graine aux colons, disant: "Vous me remettrez après la récolte, la même quantité de graine que vous recevez en ce moment, et vous garderez le reste pour vos propres besoins."

Et comme l'industrie du chanvre n'allait pas aussi vite qu'on le souhaitait l'habile intendant recourut à un moyen plus énergique. Il fit saisir le fil qui se trouvait dans les magasins de la colonie, et fit annoncer publiquement:

"Impossible de vous procurer du fil à moins que vous ne remettiez une égale quantité de chanvre."

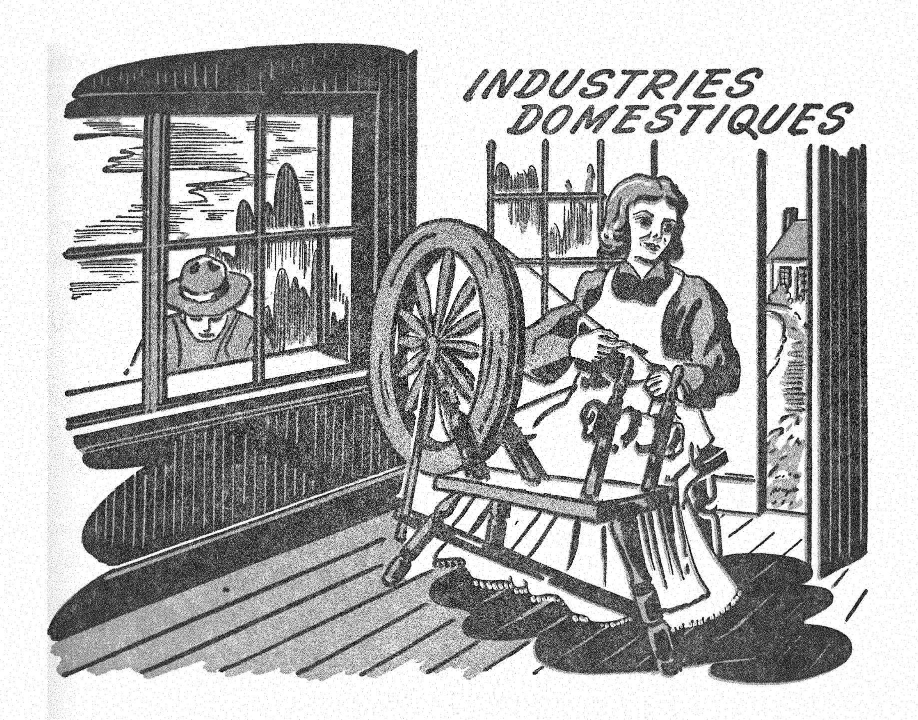
La nouvelle ordonnance fut tellement efficace que le représentant du roi eut le plaisir d'écrire à son souverain:

"Dans trois ans, les habitants produiront les soixante mille livres de toile dont ils ont besoin chaque année. Ils pourront même en exporter autant que pourrait en fournir la plus fertile province de France."

La laine et les étoffes

La multiplication des moutons allait aussi favoriser la production de la laine.

"Les dames et demoiselles devront apprendre à filer la laine et à tisser au métier", dit un jour l'intendant.



Il distribua des métiers aux colons, qui lui rendirent en retour de la serge et des draps de fabrication domestique.

A Mère Marie de l'Incarnation, fondatrice des Ursulines de Québec, l'intendant disait encore:

"Apprenez à vos fillettes sauvages ou françaises l'art de filer la laine et de tisser les étoffes."

Et il donnait aux religieuses tout ce qui leur était nécessaire pour l'enseignement de cet art.

Le cuir

Comme la quantité de cuir augmentait avec le nombre de bestiaux, l'intendant put établir une tannerie qui permettait d'utiliser nos peaux pour la fabrication des chaussures. Il ouvrit aussi une fabrique de chapeaux, puis il écrivit encore à son souverain:

"J'ai ici de quoi m'habiller des pieds à la tête. J'espère que bientôt le pays pourra se suffire à peu près complètement."

En résumé

"La paix est également profonde au dedans et au dehors de cette colonie, continuait l'intendant de la Nouvelle-France. Tout le monde travaille, même les femmes et les filles. Personne n'ose plus tendre la main, excepté les vieillards ou les infirmes.

J'ai formé des ateliers qui ont donné de l'ouvrage à près de trois cent cinquante hommes tout l'été. Je puis même dire que j'ai fait une espèce de guerre à la paresse, qui n'a fait murmurer que les paresseux."

Une Nouvelle-France prospère

A la veille de nous quitter, le grand intendant contemplait les habitations de Beauport, de la côte de Beaupré, et de l'île d'Orléans.

Les grands arbres propres à la construction des navires alternaient avec les champs de blé. Une longue trouée à travers la forêt indiquait l'avenue du Bourg-Talon.

Dans la rade de Québec, de nombreux vaisseaux déchargeaient leur cargaison de France ou prenaient la direction des Antilles, que le commerce rendait maintenant toutes proches de nous.

Des chantiers maritimes de la rivière Saint-Charles s'élevait le bruit de la hache et du marteau, qui disaient à leur façon:

"Nous construisons ici les navires destinés à relier les deux mondes."

Au bas du cap s'entassaient les magasins, les entrepôts, les maisons de la basse-ville, industrieuse et commerçante.

En haut, s'élevaient le château Saint-Louis, le séminaire-évêché, la cathédrale, le collège des Jésuites, le monastère

des Ursulines, L'Hôtel-Dieu, qui résumaient à eux seuls la vie civile, religieuse ou intellectuelle de la Nouvelle-France.

Quelque chose de grand

"Cette partie de la monarchie française, disait enfin le grand intendant, deviendra quelque chose de grand."

ACTIVITÉS PÉDAGOGIQUES

I. Savez-vous maintenant que . . .

1. Monsieur de Laval fonda le Petit et le Grand Séminaire de Québec. Il traversa plusieurs fois l'Océan pour plaider auprès du Roi la cause de la Nouvelle-France.
2. Pierre Boucher, le gouverneur des Trois-Rivières, alla, lui aussi, supplier le grand Roi de nous accorder du secours.
3. Louis XIV nous envoya le régiment de Carignan, qui avait pour mission spéciale de châtier les Iroquois.
4. Plusieurs postes de traite et de défense s'élevèrent sur les bords du Richelieu; ce furent les forts de *Sorel,* de *Chambly* et de *Sainte-Thérèse.*
5. L'intendant Talon favorisa de tout son pouvoir le peuplement de la colonie. l'exploitation de nos ressources naturelles. Il favorisa aussi le commerce avec les Antilles et développa nos industries domestiques.

II. *Vrai ou faux ?* Si je me trompe, ne manquez pas de m'en avertir au plus tôt !

1. A son arrivée chez nous, Mgr de Laval fut accueilli avec de grandes démonstrations de joie.

2. Québec renfermait alors six à sept cents familles.

3. Monseigneur voulait fournir des prêtres aux différentes paroisses de la Nouvelle-Angleterre.

4. Monseigneur parcourait son immense diocèse en raquettes, l'hiver, et en simple canot d'écorce, l'été.

5. Monseigneur de Laval obtint une nouvelle forme de gouvernement pour notre pays; et ce fut la Confédération.

III. Un élève négligent n'a pas pris la peine de finir ses phrases; vous l'aidez à les terminer.

1. Mgr de Laval vint sur nos rives un an seulement avant le dév....

2. Les Indiens trouvaient que les orignaux de France étaient plus dociles que ceux ....

3. Le chef des soldats de Carignan portait un grand nom : c'était monsieur ....

4. Les Hurons de Québec vinrent offrir au marquis de Tracy leurs souhaits ....

5. La mission spéciale du régiment de Carignan était de châtier les ....

6. Au pays des Iroquois, les soldats français trouvèrent assez de maïs pour nourrir la colonie pendant ....

7. L'intendant Talon profita de la paix pour col... et le for....

IV. Etes-vous malin ? Il s'est glissé quelques erreurs dans les lignes suivantes; pouvez-vous les relever et les corriger ?

1. Le marquis de Tracy fit élever trois forts sur la rivière Saguenay.

2. L'argent ne circulait plus dans la colonie, depuis l'arrivée du régiment de Carignan.

3. Les colons pouvaient cultiver leurs terres en paix, depuis que l'intendant avait contraint les Iroquois à signer la paix.

4. Le Roi distribuait de l'eau-de-vie aux soldats de Carignan qui voulaient rester chez nous.

5. L'intendant Talon fonda une brasserie à Montréal.

6. L'intendant favorisa tellement l'industrie domestique qu'il put un jour écrire en France : "J'ai ici de quoi m'habiller des pieds à la tête."

V. *Identification :*

Voici cinq mots ou groupes de mots; il faudra placer chacun à la place qui lui convient; pas d'erreurs, n'est-ce pas ?

(Les Jésuites - Jean Talon - Louis XIV - le présent du Roi - Charlebourg).

1. ...... : Il dit un jour à Mgr de Laval et à Pierre Boucher : "Faites de la Nouvelle-France une colonie forte et prospère."

2. ...... : Il fonda les trois villages de Bourg-Royal, Bourg-la-Reine, et Bourg-Talon.

3. ...... : Les terres de ce village partent toutes en pointes; et vu des airs, le village conserve toujours son aspect d'éventail.

4\. ...... : Ils disaient : "Monsieur Talon s'applique avec une activité infatigable à la recherche des moyens par lesquels il pourrait rendre ce pays florissant."

5\. ...... : c'est un cadeau spécial de la part du souverain à tous les nouveaux époux.

VI. *L'exploitation de nos ressources naturelles :*

Savez-vous ce que fit l'intendant Talon pour l'exploitation de nos ressources naturelles ? Consultez votre Manuel et mettez à la place des points suspensifs les termes qui conviennent :

1. Talon voulut encourager la pêche à la ..., à l'... et au ....
2. Il voulut utiliser sur place notre surplus d'... et de .... Il fit donc construire à Québec une ... qui devait nous fournir chaque année quatre à cinq mille ... de ....
3. Il encouragea la production de la ... servant à la fabrication du savon mou.
4. Il dit un jour : "Le goudron du Canada vaut celui de n'importe quel pays d' ....
5. En faisant le cadeau d'une seigneurie, il disait : "N'abattez pas les ..., les ..., les ... ou les ... propres à la construction des ...".
6. Il fit construire six ou sept navires qui portèrent aux ... de la ..., du ..., de l' ..., des .... des ... ou de ..., de la ..., du ..., etc.
7. "Il y a tout lieu d'espérer, disait Talon, que ce pays deviendra une pépinière de nav... habiles, de pêc..., de mat... et d'ouv...".

VII. *Nos industries domestiques.*

Savez-vous l'importance que Jean Talon attachait au développement de nos industries domestiques ? Voici cinq titres ou sous-titres :

Les chantiers maritimes de la rivière Saint-Charles.
Pas de chômage en Nouvelle-France !
Le cuir et les chapeaux.
La culture du chanvre.
La laine et les étoffes.
Quelque chose de grand.

Chacun des sous-titres se rapporte à l'une ou l'autre des paroles ci-dessous; pouvez-vous placer chaque sous-titre à la place qui lui convient ?

1\. ...... : "Vous me remettrez après la récolte la même quantité de graine que vous recevez en ce moment, et vous garderez le reste pour vos propres besoins."

2. . . . . . . : "Les dames et demoiselles devront apprendre à filer et à tisser . . . . Apprenez à vos fillettes sauvages ou françaises l'art de filer et de tisser."

3. . . . . . . : "J'ai ici de quoi m'habiller des pieds à la tête. J'espère que bientôt le pays pourra se suffire à peu près complètement."

4. . . . . . . : "Tout le monde travaille, même les femmes et les filles. Personne n'ose plus tendre la main, excepté les vieillards ou les infirmes."

5. . . . . . . : "Nous construisons ici les navires destinés à relier les deux mondes."

6. . . . . . . : "Cette partie de la monarchie française deviendra quelque chose de grand."

VIII. Dramatiser, raconter . . .

A l'aide de quelques compagnons ou de quelques compagnes, vous pourrez peut-être dramatiser ou raconter d'une façon vivante l'une ou l'autre des scènes suivantes :

1. L'arrivée de Mgr de Laval à Québec.
2. La requête de Pierre Boucher au grand roi, Louis XIV.
3. Discours de bienvenue des Hurons au marquis de Tracy.
4. L'intendant Talon favorisant de tout son pouvoir l'exploitation de nos ressources naturelles.
5. Talon et nos industries domestiques.

IX. Dessiner :

Comment vous représentez-vous :

1. L'arrivée de Mgr de Laval ?
2. Sa visite au grand roi de France ?
3. Pierre Boucher à la cour de France ?
4. L'arrivée des soldats de Carignan ?
5. La destruction des bourgades iroquoises ?
6. L'érection des forts le long du Richelieu ?
7. L'exploitation de nos ressources naturelles ?

X. Lecture conseillée :

***"François de Montmorency-Laval"*, de la collection "Gloires Nationales".** (Granger Frères, Montréal).


La vie des pionniers du Québec
SEIGNEURS ET CENSITAIRES
Chapitre 5e

1. Seigneurs et censitaires

Fin du régime français

A la fin du régime français, notre pays comptait *quatre-vingt-onze* seigneuries, à peu près toutes semblables à celles que possédaient jadis Robert Giffard, à Beauport, ou Pierre Boucher, le seigneur de Boucherville.

Elles étaient échelonnées sur les rives du grand fleuve ou de ses affluents, depuis le haut du lac Saint-Louis, non loin de Montréal, jusqu'aux limites de la Gaspésie.

Belles traditions

Le système seigneurial subsista chez nous pendant deux cents ans. Il nous valut ces belles traditions qui donnèrent à notre petit peuple l'aspect d'une *grande famille.*

Si le seigneur pouvait se bâtir un four, un moulin à farine, ou un pressoir, c'était avec l'aide de ses colons, qu'on appelait aussi les *censitaires.* Et s'il réussissait à défricher une partie de son immense domaine, c'était encore avec le concours de ses censitaires.

Les devoirs du seigneur

Le nouveau paysan qui débarquait sur nos rives, trouvait d'abord l'hospitalité au manoir du seigneur. Il commençait par travailler chez son maître avant d'avoir son lot bien à lui, et c'est encore de son seigneur qu'il recevait les conseils et les encouragements voulus. Bref, le seigneur était un père pour lui.

A son tour, le seigneur devait prêter le serment de fidélité à son Roi. Il s'engageait à protéger ses censitaires et à les

défendre en cas de besoin. Son manoir servait de refuge aux heures de graves périls.

Droits et devoirs du censitaire.

Le censitaire devait accorder chaque année quelques jours de son temps à son seigneur; c'est ce qu'on appelait le devoir de *la corvée.* Il devait aussi utiliser le moulin du seigneur pour y faire moudre son grain, et le four pour y faire cuire son pain.

Enfin, les simples *habitants* pouvaient à leur tour devenir seigneurs. Et c'est ainsi qu'en l'année 1713, le *tiers* des seigneuries de la Nouvelle-France était devenu la propriété des habitants.

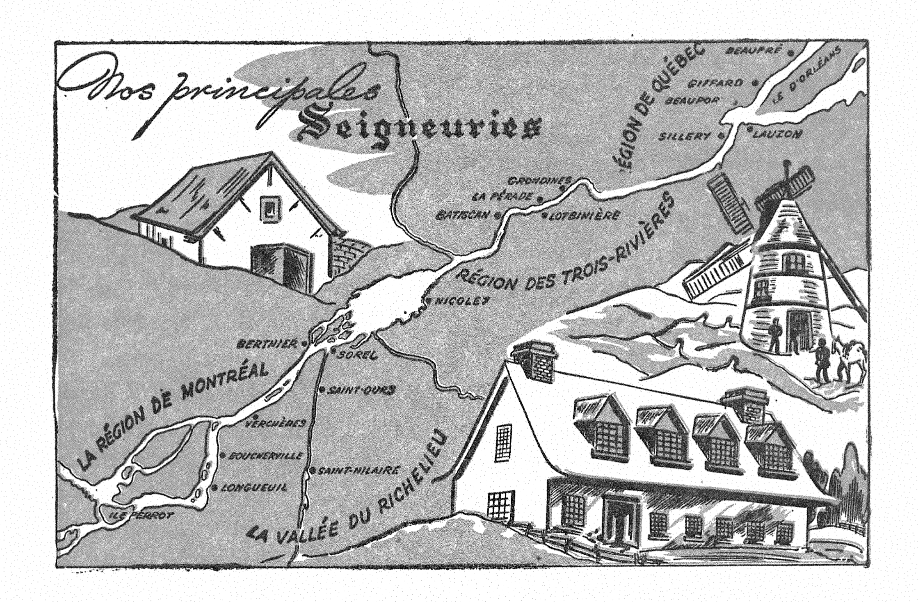
Immenses territoires

Nos seigneuries comprenaient chacune un village entier, ou même plusieurs villages réunis. Elles appartenaient aux officiers du régiment de Carignan ou à de simples soldats qui nous avaient défendus contre nos ennemis. D'autres étaient entre les mains de colons ou de citoyens éminents, de prêtres ou de communautés religieuses.

Le seigneur de la paroisse

Le seigneur était l'un des personnages les plus importants de la paroisse. Sa maison était souvent fort modeste, mais elle était ordinairement entourée d'arbres. Elle seule avait le droit de posséder un pigeonnier et une girouette qui tournait au vent, et qui criait: Par ici!

Monsieur le seigneur avait ordinairement de belles et grandes manières. Il avait un passé glorieux, mais il n'était pas riche. Et c'est peut-être pour cela qu'il restait simple, bon, et tout proche de ses paysans; c'est à cause de cela qu'il partageait leurs travaux, leurs fatigues et leurs peines.



Moulin seigneurial

Voici le moulin seigneurial, formé d'une haute tour en pierres, avec un toit pointu, un meunier tout blanc, et de grandes ailes noires, que le vent s'amuse à faire tourner.

Souvent aussi, le moulin n'a pas d'ailes, parce qu'il n'en a pas besoin. Il est alors placé près d'une rivière ou d'un torrent, et c'est l'eau qui fait tourner le moulin.

C'est ici que les censitaires font moudre leur grain. En partant, ils laissent au seigneur le *quatorzième minot* comme droit de mouture.

De braves cœurs

Les enfants poussent dru chez nos gens. Monsieur le seigneur et madame la seigneuresse acceptent volontiers d'être parrain et marraine, malgré les dépenses assez fortes que ces jours de réjouissances occasionnent à la longue.

C'est ainsi que Pierre Boucher fut parrain *quarante* fois dans sa seigneurie de Boucherville, et que l'un de ses amis, seigneur comme lui, le fut une centaine de fois.

Une coutume du temps passé

Parmi les coutumes propres à favoriser la bonne entente entre les seigneurs et les censitaires, il faut citer celle de la plantation du mai. Et qu'est-ce que le mai? C'est tout simplement un sapin de soixante pieds de hauteur, que les censitaires sont allés choisir entre mille dans la forêt de leur seigneur.

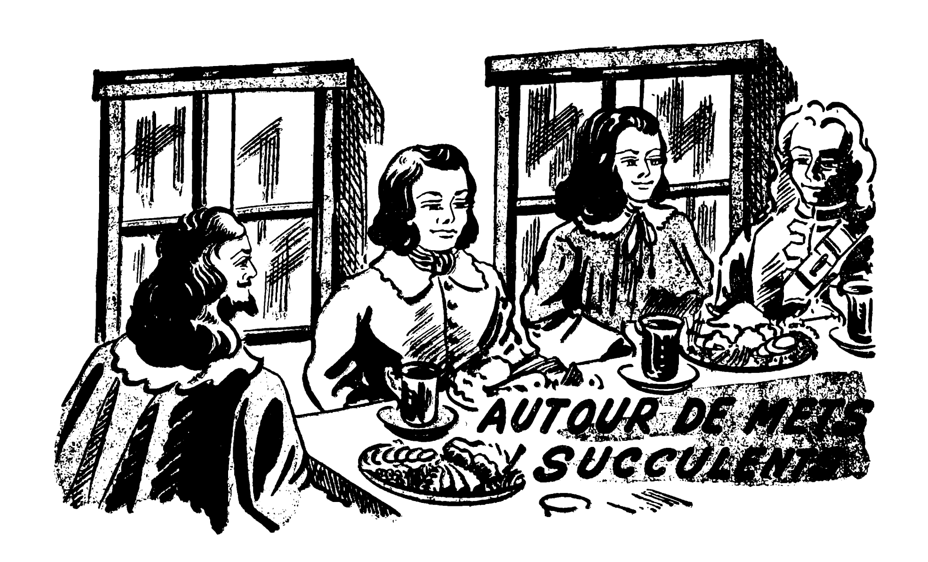


Ils ont enlevé soigneusement l'écorce et les branches, sauf au sommet de l'arbre, qu'ils ont orné d'une girouette. Au matin du 1er mai, les hommes et les jeunes gens de la paroisse accompagnent tous le mai, traîné sur un quatre-roues. Tous portent le costume militaire; fusil à la main, corne de poudre en bandoulière, et hache glissée dans la ceinture.

La plantation du mai

Les censitaires creusent d'abord une fosse et viennent demander à leur seigneur la permission d'y planter le mai. Ils récitent une prière pour demander au ciel d'être préservés de tout accident, puis glissent le mai dans la fosse, le dressent dans les airs, et invitent le seigneur à l'arroser d'un verre d'eau-de-vie avant qu'il ne soit complètement noirci par la poudre.

Ce matin-là, tout le monde tire du fusil, même le seigneur, et même les femmes, comme au temps de Madeleine de Verchères. Il faut, en effet, que le mai passe du blanc le plus



pur au noir le plus sombre. Et plus on brûle de poudre. plus on a voulu rendre hommage au seigneur du lieu.

Festin de réjouissance

La fête se termine évidemment par un festin où tous, seigneurs ou censitaires, s'attablent autour de mets succulents.

2. Vie de famille

Chaque village se composait ordinairement de quelques maisons groupées autour du manoir seigneurial, du presbytère et de l'église, souvent construite avec l'argent recueilli en France, et avec l'aide des colons.

Ordinairement en bois ou en pierres blanchies à la chaux, les maisons étaient entourées d'un verger ou d'un potager. Couvertes en bardeaux, elles étaient surmontées d'un toit pointu, comme en Normandie, le délicieux pays de nos ancêtres, dont nous chantons encore aujourd'hui les charmes:

"J'aime à revoir ma Normandie,
C'est le pays qui m'a donné le jour !"

Voulez-vous que nous rendions visite à l'une de ces maisons de chez nous?

La maison du colon

Elle est là, la maison du colon: à l'entrée du bois, près d'un gentil ruisseau, et pas trop loin du grand chemin.

C'est une maison proprette, percée de fenêtres, et qui jette une note de gaieté claire sur le fond sombre de la forêt. Deux cheminées la défendent contre le cruel hiver canadien.

Voyez derrière, la remise, le hangar, le fournil, la grange et les écuries qu'on appelle aussi bâtiments, et qui sont couverts de chaume.



Intérieur de la maison

Voulez-vous que nous jetions un coup d'œil à l'intérieur de la maison? Les murs sont recouverts de planches de sapin. Au centre règne un poêle à deux ponts, où fument les marmites, la bouilloire et les chaudrons.

Ne remarquez-vous pas, tout autour de la cuisine, la table à manger, la huche à pain, le banc des sceaux, le fusil, la corne à poudre, les chaises empaillées, le métier à tisser, le rouet avec son dévidoir.

Voyez enfin, dans la grand-chambre des étrangers, le lit, la commode, et le chiffonnier.

Tout est simple dans la maison, mais quelle vie de famille on y mène!

Vie simple et gaie

— Bonjour, monsieur le colon! Comment aimez-vous votre maison?

— Mais je la trouve magnifique. Ses couleurs sont peut-être un peu pâles, mais elle est si gaie, le soir surtout, quand la chandelle de suif, l'œil rouge du poêle ou la flambée de la cheminée éclairent les jeux des enfants.

Car les enfants ne font pas défaut dans ma maison, Dieu merci. Et si je suis pauvre des biens de la terre, je possède au moins une belle et grande famille qui me récompense bien des peines que je me suis imposées pour elle.

— On est donc heureux sous votre toit, monsieur ?

— Oui, on y est gai, d'une gaieté franche, ouverte et sincère. Je chante aux champs tandis que mon cheval et mes bœufs tracent leurs sillons. Le soir, au retour du travail, je chante avec plus de cœur encore :

Par derrière chez ma tante,
Il y a-t-un bois joli,
Le rossignol y chante,
Et le jour et la nuit !

Honnêtes distractions

Ma femme et mes enfants chantent aussi à la maison :

A la claire fontaine,
M'en allant promener,
J'ai trouvé l'eau si belle,
Que je m'y suis baigné.

Ne trouvez-vous pas l'hiver un peu long, monsieur ?

— Pas du tout. Pour nous distraire et nous égayer, nous avons les longues soirées chez nos parents, des voisins, des amis, ou encore les noces. Alors nos gens s'assoient autour de tables tellement chargées, qu'il devient impossible d'y remuer les plats.

Les chansons peuvent atteindre cent et même cent cinquante couplets.

—Et les violonneux ? Y a-t-il des violonneux dans votre village, monsieur ?

— Mais certainement. J'en connais qui tiennent l'archet depuis la veille au soir jusqu'au petit jour du lendemain.

Il y a aussi la gentille fête de la grosse gerbe, qui annonce la fin des récoltes, et enfin les corvées de plaisir, qui s'appellent le brayage du lin et l'épluchette du blé d'Inde.



La terre de chez nous

— Je vois que vous aimez votre terre, monsieur le colon ?

— Ma terre ! Comment ne pas l'aimer ? Je l'ai faite moi-même, pouce par pouce, pied par pied. Et n'est-ce pas elle qui me permet de mettre un peu de pain chaque jour sur ma table ?

J'aime cette terre qui procure du travail à tout le monde: à moi-même, à ma femme et à mes enfants, même pendant la rude saison de l'hiver, car alors c'est le rouet qui ronronne dans la maison; c'est le métier qui tisse, c'est grand-mère qui

tricote, c'est moi qui bûche le bois dans la forêt, c'est mon grand garçon qui bat le blé dans la batterie.

— Et vos bêtes, vous les aimez aussi, bien sûr ?

— Oui, je les aime toutes, mais plus spécialement mon cheval, qui est le meilleur de la paroisse, vous le savez.

Vous savez aussi que si le cheval est une bonne bête de travail, il est également le bon coureur qui vous emporte comme une poudrerie vers les bonnes veillées, chez des parents lointains, et n'aime pas qu'un autre cheval passe devant lui..."

En manière de conclusion

Quand le paysan de chez nous s'en est allé chercher au magasin du village son baril de lard et son baril de farine, et qu'il a fait entrer sa jeune compagne dans sa hutte de colon, il peut écrire au-dessus de sa porte :

"Ici, on n'est pas riche en or et en argent, mais de l'honneur et de la gaieté, il y en a plein la maison."

A mesure qu'arriveront les enfants sous l'humble toit du colon, la maman saura bien fredonner, pour endormir leurs chagrins :

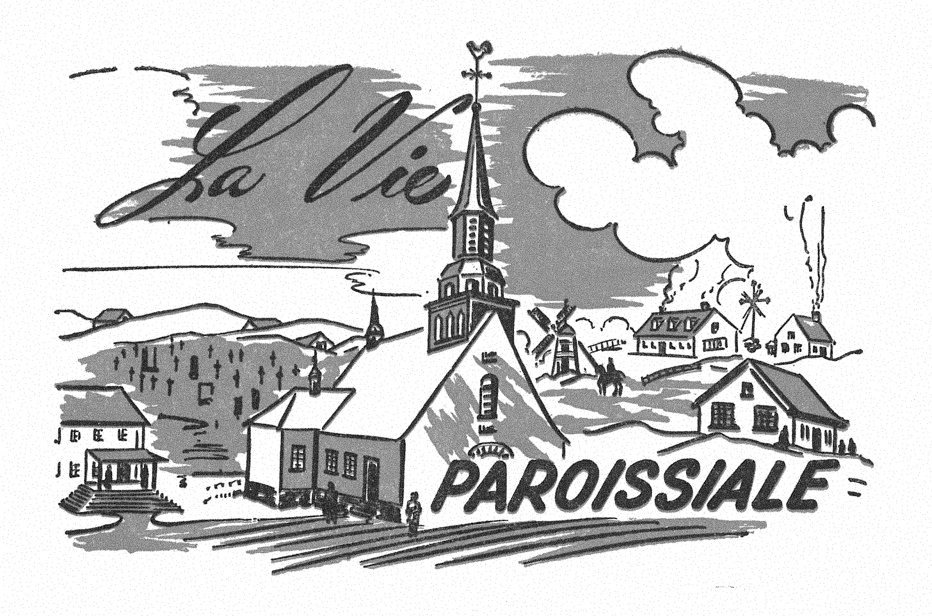
"La sainte Vierge part en chantant,
Avec ses beaux cheveux pendants...."

Si le sommeil tarde à venir, maman chantera la poulette noire qui vient pondre dans l'armoire; la poulette blanche qui pond tout près, sur la planche; la poulette grise qui pond dans l'église, aussi souvent que dans la remise; et enfin la poulette bleue qui pond dans les cieux....

3. Vie paroissiale

Qu'est-ce que la paroisse ?

La paroisse, mais c'est une grande famille, une famille *agrandie.*



Monsieur le marquis de Montcalm fut un jour agréablement surpris de rencontrer un vieux soldat de Carignan entouré de ses descendants, qui étaient au nombre de *deux cent vingt,* et qui formaient à eux seuls *quatre* paroisses.

De village en village

Les gens de chez nous virent un jour un homme à barbe et à lunettes, qui passait le long de nos routes. Il s'arrêtait, jetait un regard fouilleur dans l'intérieur de nos maisons. Il examinait surtout nos jardins, comptait les légumes et les fleurs.

Il furetait dans tous les coins, prenait son calepin et prononçait des mots savants, car il faisait un voyage scientifique à travers la Nouvelle-France. Il massacrait bien un peu notre belle langue française, mais c'était un si brave monsieur !

Son nom? Pierre Kalm, du pays des Bostonnais. Or monsieur Kalm fut bien étonné de voir nos maisons s'échelonner d'une façon si pittoresque sur les bords du Saint-Laurent. Il crut découvrir sur une distance de cent quatre-vingt milles, un *seul village continu,* de Québec à Montréal.

Le long des routes

Les bonnes routes étaient rares, c'est vrai, mais il y avait le fleuve, ce chemin qui marche, et c'est pourquoi nos gens plaçaient leurs maisons à la portée du Saint-Laurent.

Ci et là, le long de nos routes, se dressait une croix du chemin. Ah ! ces bonnes croix du chemin ! Elles étaient encore plus nombreuses que nos moulins à vent. Et si elles n'étaient pas toujours élégantes, elles étaient du moins hautes, comme pour marquer la grande foi de notre peuple.

Elles étaient ornées des instruments du calvaire et d'une petite niche vitrée, cachant une statuette de la Vierge, et enfin d'un tronc pour les âmes. C'est au pied de ces croix que nos gens s'assemblaient pour y dire la prière, suivant une de ces coutumes qui donnait tant de charme à la campagne de chez nous.

Eglise et cimetière

Une seule chose, dans la campagne, s'élevait plus haut que les croix du chemin: c'était l'église et son clocher. L'église était là, au centre de la paroisse, et sur une hauteur, pour qu'on l'aperçût de loin.

Son clocher montait, clair et luisant, tout droit vers le ciel.

Entre l'église et le presbytère, mais le plus près possible de l'église, se trouvait le cimetière où dormaient les aïeux, fondateurs de la paroisse.

Premiers temps de la colonie

Dans les premiers temps de la colonie, alors que la chapelle n'était pas encore bâtie, et que le prêtre ne pouvait visiter la paroisse que tous les trois ou quatre mois, chaque maison devenait une sorte d'église, où l'on célébrait la *messe blanche.*

Chaque dimanche, le papa réunissait la maman, les domestiques et les enfants; il leur faisait une lecture pieuse et priait avec eux.

Au temps des guerres iroquoises, surtout, presque toutes les maisons s'étaient transformées en oratoires. Des lampes y brûlaient jour et nuit, avec autant d'ardeur que les prières de ces braves gens.

Chaque soir, on y faisait la grand-prière, c'est-à-dire la prière même du livre de messe, suivie de la récitation du chapelet. On faisait la même chose dans les forts de défense: à *Saint-Frédéric,* par exemple, où les soldats disaient la prière, soir et matin.



L'âme de la paroisse

L'âme de la paroisse, c'est le curé de chez nous, si paternel et si dévoué pour ses chers protégés. De leur côté, peu importe la distance qui les sépare de leur église, les paroissiens se font un devoir d'assister à la messe, au moins les dimanches et fêtes. Quand la saison mauvaise rend les chemins impraticables, ils viennent à l'église quand même, à cheval, leur femme en croupe derrière eux.

Les prônes sont quelquefois longs, car monsieur le Curé a tant de choses à communiquer: les ordonnances de monsieur le Gouverneur ou de l'Intendant, les nouvelles de la paroisse, et même celles du lointain pays de France.

Dans ses sermons, monsieur le Curé s'efforce, non seulement d'instruire ses paroissiens, mais de les persuader, et de les amener à devenir des chrétiens modèles. Il y réussit à merveille. On pourra bientôt dire, en parlant de ses ouailles:

"L'une des grandes merveilles de l'Eglise catholique en ces derniers siècles, c'est *la famille canadienne-française.*"

Visiteurs de marque

A certains jours, la paroisse entière s'anime, pour souligner un anniversaire, par exemple, ou encore pour accueillir un visiteur de marque.

Un après-midi d'hiver, on vit tout à coup paraître une longue file de carrioles et de traîneaux à deux chevaux. Les voitures étaient bien trente, quarante, et peut-être même cinquante.

Dans la côte de l'église, c'était un branle-bas général. Chacun se hâtait, attelait, se mettait en route. Tous voulaient être là pour tracer le chemin ou faire une suite, car c'est ainsi que se mesure la chaleur du respect.

Mais quels étaient donc ces hauts personnages que l'on voulait honorer? C'était l'intendant de la colonie et le général Montcalm, qui s'en allaient à Montréal afin d'y régler les affaires des pays d'en-haut.

Grand émoi dans les familles

D'autres fois, l'animation se fait encore plus considérable. Toutes les routes ont été balisées. Des fougères et des rameaux jonchent les chemins. Les cloches sonnent à toutes volées, car au détour de la route, Monseigneur l'évêque de Québec s'en vient en bénissant. Il est précédé des voitures de la paroisse où il arrive, et suivi des voitures de la paroisse qu'il quitte.

L'entrée de Monseigneur n'est pas toujours aussi solennelle, puisqu'il chemine parfois dans des sentiers. On le voit alors chercher un gîte contre la mauvaise température, dans les maisons au bord de la route, et partager à la table de famille, le repas du modeste habitant de chez nous.

Deux témoignages

Monseigneur de Saint-Vallier, qui parcourut nos campagnes lentement, et souvent de porte en porte, écrivit un jour le beau témoignage suivant:

"Chaque maison est une petite communauté bien réglée, où l'on fait la prière en commun le soir et le matin; où l'on récite le chapelet, et où l'on dit les prières avant les repas..."

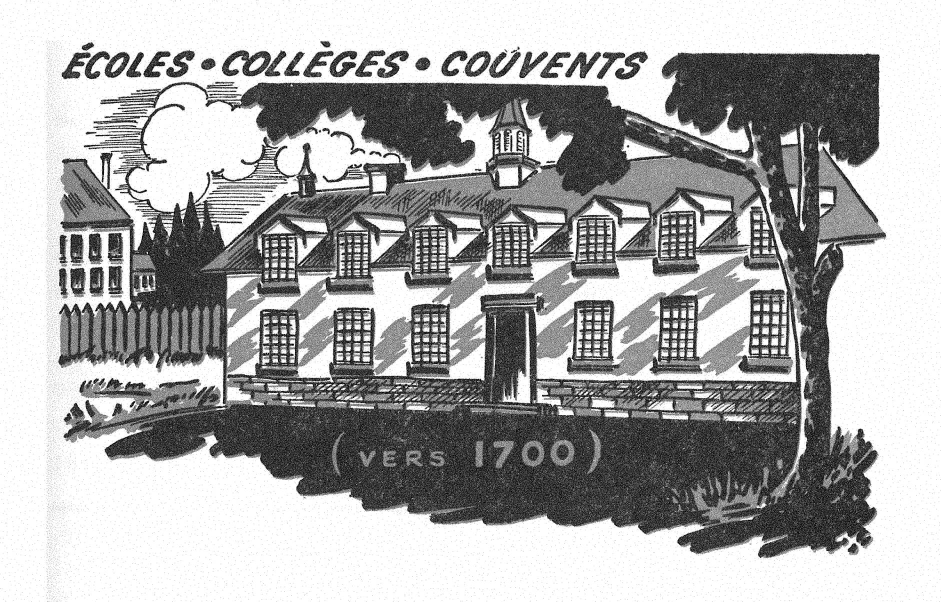
Un autre écrivain de chez nous dira, de son côté:

"Quand vient le jour de l'an, dans toutes nos familles, les enfants s'agenouillent pour la bénédiction traditionnelle, et le papa trouve des paroles de prêtre pour bénir.

"Quand vient le temps de mettre le blé en terre, le semeur fait au bout de la planche, un grand signe de croix avec sa première poignée de grain.

"Quand vient un nouvel enfant, au bord de tous les berceaux, c'est la fête joyeuse. Et chaque fois, le père et la mère, élevant dans leurs bras le nouveau baptisé, disent à leurs voisins: *"Nous nous sommes enrichis..."* (1)

(1) M. le chanoine Lionel Groulx: *Chez nos Ancêtres.*



5. Ecoles, collèges et couvents

Tout près de l'église

L'église est là, au centre de la paroisse, et sur une hauteur, pour qu'on l'aperçoive de loin. Tout près de l'église, il y a l'école: collège ou couvent.

Ce n'était pas alors facile d'établir des écoles, à cause des hivers rigoureux, du manque de routes, et de la neige qui empêchait souvent les jeunes d'aller en classe.

Et cependant, malgré des difficultés de toutes sortes, les Jésuites ouvrirent une école à Québec dès les premiers temps de la colonie, et ce fut le célèbre *collège des Jésuites.*

L'humble capitale de la Nouvelle-France ne comptait alors que deux cents personnes, et les révérends Pères furent bien surpris de voir accourir un aussi grand nombre d'élèves pour une aussi petite population.

Ecoles de filles

Y eut-il aussi des écoles pour les filles? Mais oui, puisque vers le même temps, Mère Marie de l'Incarnation et quelques Ursulines de France débarquèrent sur nos rives, à la grande surprise des Indiens. Les débuts furent pénibles.

"Les personnes qui nous visitaient, écrit la fondatrice du couvent, ne comprenaient pas comment nous pouvions nous accoutumer à un genre de vie si pénible... Comment nous pouvions embrasser de petites orphelines sauvages, toutes pleines de graisse et répandant une très mauvaise odeur."

Il y avait aussi la fameuse question des langues indiennes:

"Les noms et les verbes que j'apprenais par cœur me semblaient autant de cailloux qui me roulaient dans la tête. Que d'épines pour retenir un langage si contraire au nôtre! Mais, croyez-moi, le désir de parler fait beaucoup. Je voudrais faire sortir mon cœur par ma langue pour dire à mes chers Indiens ce qu'il sent de l'amour de Dieu."

"Ah! Mères, comme nous vous donnerions volontiers nos langues!" disaient les petites Sauvagesses à la vue de la peine que se donnaient les religieuses pour apprendre l'algonquin.

Programme sérieux

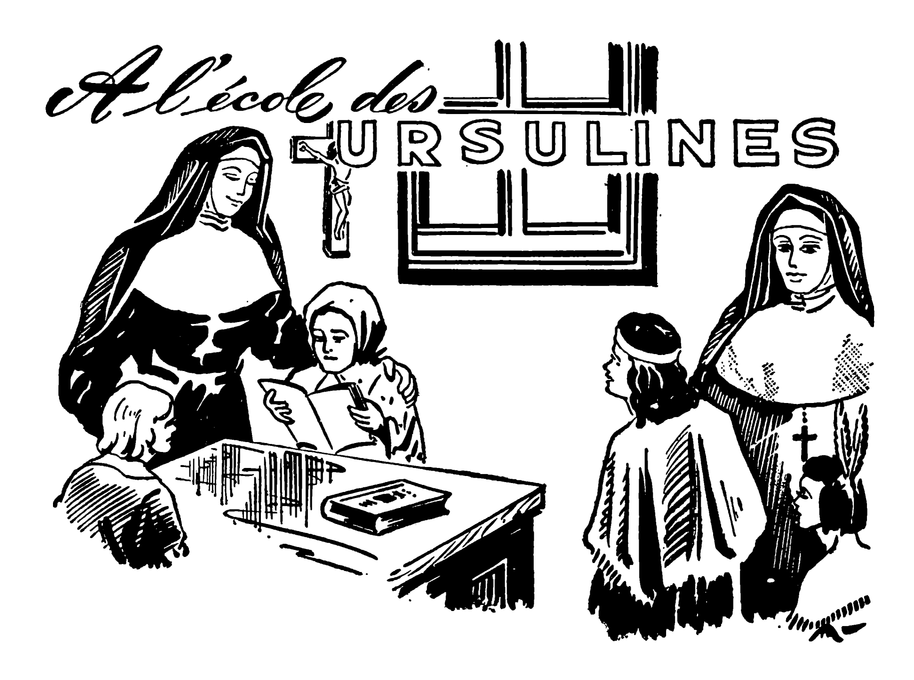
Qu'apprenait-on chez les Ursulines de Québec? Les religieuses de Mère Marie de l'Incarnation enseignaient aux fillettes à lire, à écrire, à compter, et à filer. Elles leur montraient aussi leurs prières et *tout ce que doit savoir une fille,* c'est-à-dire:

Parler correctement et avec facilité.

Se présenter avec grâce.

Se former aux habitudes des chrétiennes vertueuses qui vivent dans le monde.

Tout ce que doit savoir une fille, cela voulait dire aussi, en Nouvelle-France:



Faire des ouvrages d'art et d'agrément, par exemple, la broderie sur la soie, sur l'or, ou sur l'écorce, et peut-être aussi la peinture et le dessin.

Œuvre admirable

Nos premières religieuses accomplirent une œuvre admirable, car ce sont elles qui nous ont valu ces générations de femmes fortes et de mères chrétiennes qui font aujourd'hui encore notre bien légitime fierté.

L'œuvre de Marguerite Bourgeoys

A Ville-Marie, c'est la bienheureuse Marguerite Bourgeoys qui eut l'honneur d'ouvrir la première école, dans une étable qui ressemblait un peu à celle de Bethléem.

Et comme le nombre des élèves augmentait continuellement, Marguerite alla chercher en France les collaboratrices

qui lui permirent de fonder cette magnifique communauté si bien connue aujourd'hui sous le nom de: *Congrégation de Notre-Dame.*

"Vous ne sauriez croire, disait un intendant de la Nouvelle-France, combien les filles de la Congrégation de Notre-Dame font de bien au Canada. Elles instruisent toutes les jeunes filles, de tout côté, dans la dernière perfection."

Voyagères de Notre-Dame

Mère Bourgeoys réalisa petit à petit son rêve de fonder d'autres écoles un peu partout à travers la Nouvelle-France. Ses religieuses partirent deux à deux sur des routes boueuses ou enneigées, à pied ou sur une humble monture.

Elles firent bientôt la classe à Champlain, à Neuville, à l'île d'Orléans, à Château-Richer, à l'Ange-Gardien, et même à Port-Royal, en Acadie. Notre peuple reconnaissant les appela les *Voyagères de Notre-Dame.*

Autres instituteurs à la campagne

Dans nos campagnes, on rencontrait encore des instituteurs nomades ou ambulants, qui allaient de paroisse en paroisse pour y faire la classe. On remarquait parmi eux quatre Pères Récollets, qui récompensaient de cette façon la cordiale hospitalité de nos gens.

Le soir, dans chaque famille, ceux qui savaient lire, écrire ou compter, l'apprenaient à ceux qui ne le savaient pas. Les papas et les mamans montraient aussi à fuir le vice, à aimer le devoir, et à pratiquer la vertu.

Prêtres ou Frères Enseignants

Parmi nos premiers instituteurs, on remarquait enfin une vingtaine de Frères Hospitaliers, qu'on appelait aussi les Frères *Charon,* en l'honneur de leur fondateur, puis des prê-

tres séculiers, et souvent aussi le curé de la paroisse, car les prêtres tenaient à l'instruction de leurs fidèles.

Certains curés faisaient de grands sacrifices pour loger chez eux quelques Frères Hospitaliers. Celui de la Sainte-Famille de l'île d'Orléans achetait deux terres, dont il faisait cadeau aux Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame pour leur permettre de faire vivre leur école.

Monsieur le Curé de Champlain vendait tous ses biens, tous ses livres, et même sa pendule pour soutenir un couvent de religieuses dans sa paroisse. Celui de Neuville leur faisait don d'un couvent tout meublé, d'une terre, et ajoutait:

"Demandez tout ce qu'il vous plaira; je tâcherai de vous le donner."

Premier instituteur

A Montréal, Monsieur l'abbé Souart était heureux d'ajouter à ses titres de supérieur des Sulpiciens et de premier curé de Ville-Marie, celui de *Premier instituteur de Ville-Marie.*

Il était convaincu que *rien n'est plus nécessaire au bien de la société que l'éducation chrétienne des enfants.*

L'œuvre de Monseigneur de Laval

Mgr de Laval avait acheté la maison de madame Couillard afin d'y établir un séminaire à Québec. Il y eut d'abord huit élèves français et six Indiens. Monseigneur les formait lui-même aux bonnes manières et à la piété, mais à l'heure des classes, il les envoyait suivre les cours du collège des Jésuites.

Il établit encore vers le même temps, son école d'arts et métiers de Saint-Joachim, au cap Tourmente. On y enseignait, non seulement la lecture, l'écriture, l'arithmétique, comme partout ailleurs, mais encore les métiers de menuisier, de charpentier, de couvreur, de cordonnier, de couturier, de maçon, et de serrurier.

Parmi les arts, on enseignait ceux de sculpteur, de peintre et de doreur.

L'école de Mgr de Laval fut aussi une école d'agriculture. Elle fut même la première en Amérique, et elle forma un grand nombre d'excellents sujets.

Les Frères Hospitaliers fondèrent, eux aussi, une école d'arts et métiers à Montréal.

Ces deux écoles formèrent de réels artistes, qui sculptèrent l'intérieur de nos églises avec autant de science que de bon goût.

Au collège des Jésuites

Le nombre des élèves atteignit bientôt la centaine au collège des Jésuites. On y forma des notaires, des juges, des marins, des capitaines de vaisseaux, des fonctionnaires de toutes sortes qui aidèrent beaucoup au développement du pays. Quant au séminaire de Mgr de Laval, il fournit un grand nombre de prêtres nés au pays.

"Jugez par là, disait un Père du Collège, que Québec est quelque chose de considérable."



Résultats très satisfaisants

On pouvait être très satisfait du nombre d'élèves dans un pays encore pauvre, où les parents payaient la pension des élèves avec des cordes de bois de chauffage, des pots de beurre, des porcs gras, ou de l'anguille salée.

On pouvait être satisfait des résultats obtenus dans un pays où les jeunes devaient souvent remplacer dans les champs le papa ou le grand frère partis à la guerre; dans un pays où les jeunes eux-mêmes devaient tirer du fusil: en 1690, par exemple, ou en 1759, comme nous le verrons bientôt.

ACTIVITÉS PÉDAGOGIQUES

I. Savez-vous maintenant que . . .

1. Autrefois, la Nouvelle-France était divisée en seigneuries. Il y avait des seigneurs et des censitaires, ou paysans.
2. On remarquait, chez nos ancêtres, un très bel esprit de famille. La maison n'était jamais si joyeuse que lorsqu'elle était pleine d'enfants.
3. Le prêtre et le seigneur étaient les deux chefs de la paroisse. On les écoutait et on les entourait de respect.
4. Nos ancêtres s'imposèrent de grands sacrifices pour l'instruction de leurs enfants. En 1759, nous avions 44 écoles pour 112 paroisses.

II. Devinettes :

Trouvez un mot qui remplacera chacune des phrases ci-jointes; pour faciliter votre travail de recherche, on vous donne les premières lettres.

1. Immense étendue de terrain comprenant un village entier ou même plusieurs villages réunis : *seig*. . . .

2. Maison qui servait autrefois de résidence au seigneur et de refuge aux censitaires en cas de besoin : *man*. . . .

3. Obligation pour le censitaire d'accorder chaque année quelques jours de son temps à son seigneur : *cor*. . . .

4. Tour en pierres avec un toit pointu, un meunier tout blanc et de grandes ailes noires, que le vent s'amuse à faire tourner : *mou... sei....*

5. Sapin de soixante pieds de hauteur, que les censitaires sont allés choisir entre mille dans la forêt du seigneur : *m....*

III. *Coin réservé aux amis du dictionnaire :*

Cherchez dans votre dictionnaire le sens exact des mots suivants :

1. village : ....
2. cheminée : ....
3. corne (à poudre) : ....
4. métier (à tisser) : ....
5. gerbe (de blé) : ....
6. ronronner : ....

IV. *Apprenez à être précis :*

A la place des pointillés, mettez le mot ou le groupe de mots qui conviennent :

(messe blanche - le clocher de l'église - la paroisse - la famille canadienne-française - la croix du chemin - le curé.)

1. ...... : une grande famille, une famille *agrandie.*

2. ...... : chacune avait sa petite niche vitrée contenant une statuette de la Vierge; elle avait aussi son tronc pour les âmes.

3. ...... : lui seul dans la campagne de chez nous s'élève plus haut que nos croix du chemin.

4. ...... : chaque dimanche, le papa groupait tous les membres de sa famille, leur faisait une lecture pieuse et priait avec eux.

5. ...... : c'est l'âme de la paroisse; il est si paternel et si dévoué pour ses protégés !

6. ...... : l'une des grandes merveilles de l'Eglise catholique en ces derniers siècles.

V. Questions faciles :

Il paraît qu'autrefois, il était impossible d'établir des écoles chez nous; que pensez-vous de cela ? Consultez votre manuel et répondez !

1. Quelle fut notre première école pour garçons ?

2. Qui ouvrit notre première école de filles à Québec ?

3. Savez-vous ce que les religieuses de Mère Marie de l'Incarnation apprenaient aux fillettes, indiennes ou françaises ?

4. Qui fonda la première école à Ville-Marie ?

5. Savez-vous ce que signifie l'expression *"Voyagères de Notre-Dame"* ?

6. Certains curés faisaient de grands sacrifices pour l'éducation des enfants; pouvez-vous citer certains exemples à ce sujet ?

7. Qu'enseignait-on à l'école des arts et métiers de Saint-Joachim, fondée par Mgr de Laval ?

VI. Vrai ou faux ?

1. Le système seigneurial nous valut ces belles traditions qui donnèrent à notre peuple l'aspect d'une grande famille.

2. Le seigneur n'avait pas besoin du secours de ses censitaires pour se bâtir un four, un moulin à farine ou un pressoir.

3. Le seigneur devait prêter le serment de fidélité à son Roi.

4. Les simples habitants ne pouvaient pas devenir seigneurs à leur tour.

5. Les seigneurs étaient tous très riches.

6. Les seigneurs avaient ordinairement de belles et grandes manières.

7. Lors de la plantation du mai, tout le monde tirait du fusil, même les femmes, comme au temps de Madeleine de Verchères.

VII. Soulignez la bonne question ou la bonne réponse :

1. Est-ce vrai que la paroisse est une petite ou une grande famille ?

2. Le bon monsieur Kalm faisait-il un voyage scientifique à travers la France ou la Nouvelle-France ?

3. Nos croix du chemin étaient-elles plus nombreuses ou moins nombreuses que nos moulins à vent ?

4. Le cimetière était-il le plus près ou le plus loin possible de l'église ?

5. Est ce vrai qu'au temps des guerres iroquoises chaque maison s'était transformée en oratoire ou en magasin de la colonie ?

6. Mgr de Saint-Vallier parcourait-il nos campagnes lentement, de porte en porte, ou en automobile ?

VIII. *Le coin des chercheurs :* Pouvez-vous compléter les lignes suivantes ?

1. *La maison du colon* : elle est en ... ou en ...; elle est entourée d'un ... ou d'un ...; elle est couverte en ...; elle est surmontée d'un ...; elle est percée de ....

2. *Derrière la maison, il y a* : la rem..., le hang..., le four ..., la gr..., les éc..., ou bât.... Ils sont tous couverts de ch... .

3. *Dans la cuisine, il y a* : la table à ..., la huche à ..., les bancs des ..., le f..., la corne à ..., les chaises em..., le métier à ..., le rouet avec son .... .

4. *Dans la grand-chambre des étrangers, il y a*: le l..., la com..., le ch.... .

5. *Tout le monde travaille, il y a* : le rouet qui ..., le métier qui ..., la grand-mère qui ..., le colon qui ... dans la forêt, le grand garçon qui ... le blé dans la batterie.

IX. *Savez-vous les vraies causes ?* Allons ! cherchez et vous trouverez :

1. Pourquoi dit-on que nos morts reposaient autrefois à l'ombre du clocher paroissial ?

2. Pourquoi nos seigneurs restèrent-ils si bons, si simples, et si près de nos paysans ?

3. Pourquoi nos ancêtres furent-ils "les plus polis des hommes" ?

4. Pourquoi fallait-il noircir le mai en tirant le plus possible de poudre sur lui ?

5. Pourquoi M. le curé parlait-il longtemps en chaire ?

6. Pourquoi nos prêtres faisaient-ils tant de sacrifices en faveur de l'instruction ?

X. Devoir écrit :

Composer un petit questionnaire — genre forum — pour la radio, et qui serait intitulé :

1° *Vie de famille chez nos gens, autrefois.*

2° *Vie paroissiale, chez nos gens, autrefois.*

3° *Des sacrifices qu'on s'imposait autrefois pour l'instruction de l'enfance et de la jeunesse.*

XI. Cartographie :

Dessinez à grands traits la Province de Québec, et à l'aide de votre géographie, au besoin, inscrivez-y le plus possible de noms de villes ou de villages mentionnés dans ce chapitre.

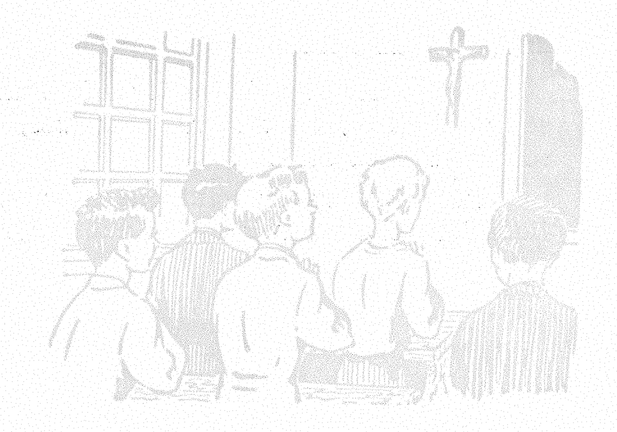
XII. Déclamez !

Déclamez la belle citation d'un écrivain de chez nous (monsieur le chanoine Lionel Groulx) :

> *"Quand vient le jour de l'an ...*
>
> *"Quand vient le temps de mettre le blé en terre ...*
>
> *"Quand vient un nouvel enfant ..."*

XIII. Dramatisez, jouez :

1. La plantation du mai.
2. Le voyage scientifique de monsieur Kalm.
3. La visite de Monseigneur de Saint-Vallier.
4. (pour les filles) : Les Voyagères de Notre-Dame.
5. (pour les garçons) : L'école de Saint-Joachim (arts et métiers).





1. Coup d'œil sur les colonies américaines

Nos voisins du sud

Nous avons parlé de la Nouvelle-France, de ses fondateurs, de ses missionnaires, de ses seigneurs et de ses colons.

Voulez-vous maintenant que nous emprun-tions les ailes de l'oiseau et que nous filions

loin, très loin vers le sud ? C'est cela. Et voici que nous ne sommes plus en Nouvelle-France, mais bien en Nouvelle-Angleterre.

Et ces gens, qui sont-ils? Ce sont des Anglais, venus de l'Angleterre. Parlent-ils la même langue que nous? Mais non. Ils ne pratiquent pas la même religion que nous, et sont beaucoup plus nombreux que les colons de la Nouvelle-France. Ils sont aussi très bien organisés. Leurs principales villes sont New-York et Boston.

Par malheur, la France et l'Angleterre se font souvent la guerre, et presque chaque fois, la guerre éclate aussi entre la Nouvelle-Angleterre et la Nouvelle-France.

Au temps de l'amiral Phipps

En 1690, par exemple, au cours d'une grande assemblée tenue à New-York, les colons de la Nouvelle-Angleterre avaient résolu d'attaquer la Nouvelle-France par terre et par mer.

A la tête de deux mille cinq cents hommes, le général Winthrop descendit donc le Richelieu avec le dessein bien arrêté de s'emparer de Montréal mais la petite vérole s'étant abattue sur sa troupe, il dut bientôt rebrousser chemin.

Pendant ce temps, monté sur une flotte de trente-quatre vaisseaux, l'amiral Phipps s'emparait facilement de Port-Royal, en Acadie, remontait lentement le Saint-Laurent, et venait sommer le gouverneur Frontenac de lui livrer Québec.

Fière réponse

La petite ville de Québec ne disposait que d'une vingtaine de canons et ne possédait que peu de munitions, mais l'entente la plus complète régnait entre ses citoyens. Les plus riches avaient généreusement souscrit la somme de quatre mille livres (huit cents dollars) pour la défense des remparts.

Les étudiants du Séminaire s'étaient enrôlés dans la milice de Beauport, sous les ordres du seigneur Juchereau de Saint-Denis, courageux encore malgré ses soixante ans. Mgr de Laval avait ordonner de fixer un tableau de la Sainte-Famille au clocher de l'église, et Mgr de Saint-Vallier avait lancé une circulaire pour stimuler le zèle des défenseurs.

Mais l'amiral Phipps, qui se croyait en face d'une ville sans défense, avait adressé au vieux comte de Frontenac un ultimatum sévère qui se terminait ainsi:

"Vous regretterez amèrement de ne pas avoir accepté la faveur qui est offerte de devenir sujets de la couronne d'Angleterre. J'attends votre réponse positive dans une heure."

Frontenac, très en colère, voulut d'abord faire pendre le parlementaire, mais l'évêque et l'intendant s'y opposèrent. Puis il dit à l'émissaire anglais qu'il allait répondre à l'amiral Phipps... à coups de fusils et par la bouche de ses canons!



Victoire

Frontenac tint parole. Les canons de la citadelle causèrent tellement de dommages à la flotte qu'elle dut se retirer.

Les troupes ennemies voulurent tenter plusieurs débarquements sur la côte de Beauport, mais elles furent, chaque fois, repoussées si promptement, qu'elles n'eurent même pas le temps de sauver leurs canons.

C'est alors que l'amiral Phipps se radoucit. Il traita modestement avec le gouverneur français d'un échange de prisonniers, et crut prudent de s'en retourner au plus tôt à Boston.

Québec était sauvée. Le peuple en fut si content qu'il donna le nom de Notre-Dame-de-la-Victoire à l'église de la basse-ville, à peine terminée. Frontenac fut nommé chevalier de Saint-Louis, et le Grand-Roi fit frapper une médaille commémorative portant cette inscription:

"La France victorieuse dans le Nouveau-Monde, Québec délivrée, 1690."

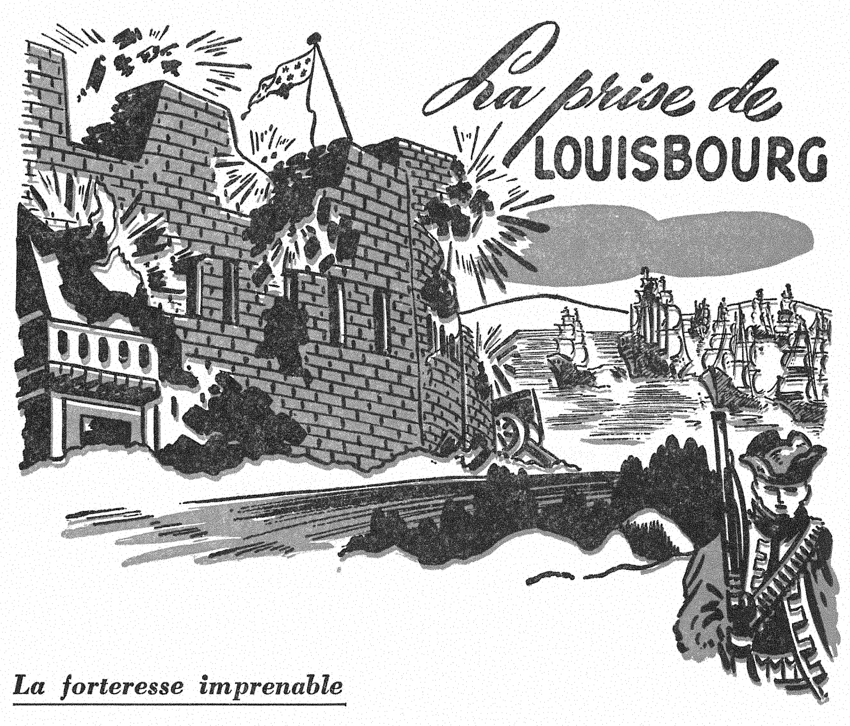
L'Acadie perdue

Les colons de la Nouvelle-Angleterre étaient tenaces. Bien loin de se décourager pour une bataille perdue, ils revinrent souvent à la charge. Un jour, ils apprirent avec joie que l'Acadie venait de passer à l'Angleterre: c'était en 1713.

La France venait de perdre Terre-Neuve, l'Acadie et la Baie d'Hudson.

Elle avait tout de même conservé deux îles: Saint-Jean (du Prince-Edouard) et Royale (du Cap-Breton).

L'île Royale, rocheuse et dénudée, ne se prêtait pas à la colonisation, mais elle était tout à fait propre à l'érection d'une forteresse. A coup de millions, la France y construisit *Louisbourg*, une forteresse *imprenable*.



La forteresse imprenable

Louisbourg devint rapidement une belle ville, avec ses remparts imposants, ses longues casernes et sa vaste rade qui donnait asile aux barques de pêche et aux navires de commerce français.

Elle renfermait un hôpital, un couvent de religieuses, une église confiée aux Récollets; par-dessus tout, elle s'enorgueillissait de son titre flamboyant de *place la plus forte du continent.*

Mais nos voisins du sud avaient vu de mauvais œil l'érection de Louisbourg qu'ils appelaient "une épine dans le flanc de la Nouvelle-Angleterre". Ils jurèrent de s'en emparer.

Calamité publique

A la tête de troupes considérables, Warren et Pepperell assiégèrent Louisbourg pendant cinquante jours; et au bout

de cinquante jours, Louisbourg tomba: ses habitants furent déportés en France ou à Boston.

La prise de Louisbourg eut un retentissement formidable en Nouvelle-Angleterre. A Boston, les cloches de toutes les églises célébrèrent de leurs voix de bronze ce "coup fatal porté à la puissance française en Amérique".

Cette perte était, en effet, une calamité publique et l'annonce de dangers encore plus grands. Le prochain objectif serait Québec, Montréal, les Trois-Rivières... Mais auparavant — c'était en 1754 — il fallait châtier un petit peuple fidèle : le peuple d'Acadie.

2. Epreuves des Acadiens (1755)

Pays anglais

L'Acadie comprenait la Nouvelle-Ecosse et une partie du Nouveau-Brunswick. Les terres étaient riches et fertiles.

Peu de procès chez les Acadiens, parce que le prêtre ou curé de la paroisse réglait lui-même les petites contestations qui pouvaient surgir ci et là.

Pas de vrais pauvres, non plus, parce que les plus riches aidaient les pauvres. Les familles étaient nombreuses, de sorte qu'aux environs de 1755, le nombre des Acadiens atteignait les *dix-huit mille.*

Mais l'Acadie était un pays anglais depuis 1713. Or un odieux projet mijotait dans la tête des nouveaux maîtres : *déporter les Acadiens.*

Et le cruel major Lawrence, qui venait d'être nommé gouverneur de la Nouvelle-Ecosse, paraissait l'homme tout désigné pour l'exécution d'un tel complot.

Sauf un très petit nombre, les Acadiens ne s'étaient pas mêlés à la guerre qui continuait de sévir entre la France et l'Angleterre. Et cependant, Lawrence leur enlevait leurs armes

et les jetait en prison sous le plus léger prétexte. C'était sa manière à lui de préparer les esprits au grand drame dont il allait bientôt ordonner l'exécution.

Pendant ce temps-là, les Acadiens ne soupçonnaient rien du complot qui se tramait dans l'ombre, et terminaient paisiblement leurs récoltes.

Dans l'église de Grand-Pré

Le 19 août, un officier de Lawrence quittait Beauséjour avec trois cents soldats et venait occuper l'église de Grand-Pré, transformée en caserne. Quinze jours plus tard, une proclamation officielle ordonnait à tous les hommes et à tous les



garçons âgés de dix ans et plus, de se réunir dans l'église de Grand-Pré pour y être mis au courant des intentions de sa Majesté, le Roi d'Angleterre.

Les Acadiens de Grand-Pré vinrent au nombre de quatre cent quatre-vingt-dix-huit. Debout sur les degrés de l'autel, le chef anglais commença par leur rappeler les bienfaits dont ils étaient redevables à Sa Majesté.

Dépliant ensuite une grande feuille, il les accusa de trahison et leur avoua brutalement qu'il avait un désagréable devoir à remplir :

"Messieurs, dit-il, l'ordre de Sa Majesté est que vos terres, vos maisons, votre bétail et vos troupeaux de toutes sortes soient confisqués au profit de la Couronne, avec vos autres effets, excepté votre argent et vos objets de ménage. Vous allez être vous-mêmes transportés hors de cette province. J'espère que, dans quelque partie du monde, où vous tombiez, vous serez des sujets fidèles, un peuple paisible et heureux... Dès à présent, je vous déclare prisonniers."

On devine les cris de rage qui retentirent alors dans le lieu saint, les pleurs et les gémissements. Heureusement, que monsieur le curé se trouvait là pour rappeler à ses paroissiens la célèbre parole de Jésus en croix : "Mon Père, pardonnez-leur ..."

Sur la grève de Grand-Pré

Les femmes durent entasser leurs biens dans des charrettes et s'acheminer vers le port, avec les enfants qui pleuraient et se lamentaient. Les hommes sortirent à leur tour de l'église, entourés de soldats en armes.

Ce soir-là, et les soirs suivants, la cloche de l'angélus resta muette, et c'est en vain que les animaux guettèrent l'arrivée de leurs maîtres.

Qu'attendaient donc les Acadiens sur la grève ? Ils attendaient les bateaux de Sa Majesté. Or, un soir, le ciel de Grand-Pré s'embrasa tout entier : mais pourquoi les maisons flam-



baient-elles ? Pour enlever aux malheureux Acadiens toute idée de revenir au pays natal.

Sept à huit mille exilés

Des scènes semblables se répétèrent dans vingt autres villages, si bien qu'à la fin le nombre des déportés atteignit sept à huit mille.

Ceux-là seuls échappèrent à l'exil qui se réfugièrent dans les bois ou parvinrent à gagner la province de Québec.

"Vous devez faire tous les efforts possibles pour réduire à la famine ceux qui seront tentés de s'enfuir dans les bois," disait Lawrence à son principal lieutenant.

Sous d'autres cieux

Les envoyés de Lawrence avaient promis de ne pas désunir les familles. Et cependant, les exilés furent embarqués pêle-mêle sur les navires. Où furent-ils conduits ? Sur les côtes de la Nouvelle-Angleterre, en Louisiane, aux Antilles, et même en France ou en Angleterre, de l'autre côté de l'Atlantique.

Un grand nombre d'exilés — plus de la moitié, dit-on — moururent pendant le voyage ou sur une terre étrangère, mais plusieurs réussirent à se fixer dans la province de Québec, et ce sont leur descendants que nous saluons quand nous rencontrons les Le Blanc, les Mélançon, les Vincent, les Hébert, les Cormier, les Doucet, les Roy, les Comeau, les Charest, etc.

D'autres enfin s'établirent aux environs de l'Acadie, ou en Acadie même, grâce aux successeurs de Lawrence qui se montrèrent plus humains que leur prédécesseur.

L'Acadie, terre de fidélité

Les Acadiens gardent-ils rancune ? Songent-ils à se venger ? Mais non. Les descendants des martyrs ont pardonné aux bourreaux. Et s'ils se souviennent encore de la douloureuse histoire de 1755, c'est pour la raconter à leurs enfants, et pour leur prêcher la belle vertu de *fidélité.*

Car le petit peuple acadien vit toujours, aussi catholique et aussi français que par le passé. Il grandit sous la protection de la Vierge Marie, Notre-Dame de l'Assomption, qu'il a prise comme patronne et toute-puissante protectrice.

3. Luttes glorieuses, mais inégales : Victoire à Carillon (1759) Perte de Québec (1759)

Au printemps de 1758

Une fois l'Acadie vaincue et dispersée, l'Angleterre pouvait marcher en toute sécurité sur Québec ou Montréal.

La Nouvelle-France, de son côté, ne devait plus compter sur les secours de la mère patrie. Ses défenseurs ne perdaient cependant pas courage.

"S'il le faut, disait le grand Montcalm, nous nous ensevelirons sous les ruines de la colonie."

Or voici qu'au printemps de 1758, seize mille hommes tentaient d'envahir le Canada par la route du lac Champlain, et sous la conduite du général Abercromby.



Un contre quatre

Dans les premiers jours de juillet, mille petits bateaux anglais s'avançaient fièrement sur les flots argentés du lac Saint-Sacrement. Mille petits drapeaux flottaient à la brise.

Aux seize mille soldats d'Abercromby, Montcalm et Lévis ne pouvaient pas opposer plus de quatre mille hommes : Français, Indiens ou Canadiens. Mais plutôt que de s'arrêter à gémir sur la faiblesse de leurs troupes, ils avaient pris place sur les hauteurs de Carillon.

Ils avaient garni les abords de troncs d'arbres renversés, avec les branches taillées en pointes, de manière à briser l'élan de l'ennemi.

A quarante pas du fort

Par une chaleur accablante, l'armée anglaise débouche soudain sur Carillon, dans un ordre parfait. Sûrs de la victoire, les soldats costumés en rouge s'avancent au pas de charge, tambours battant.

Ils sont à quarante pas du fort, et pas une balle n'a encore sifflé à leurs oreilles. Mais soudain, la voix du général français retentit : *Feu* ! et trois mille fusils français éclatent à la fois.

Les adversaires hésitent quelques secondes, puis reprennent courageusement leur marche.

Combat acharné

Pendant sept heures, les Anglais cherchent à briser nos lignes et pendant sept heures, ils tombent, se relèvent, foulant aux pieds des cadavres, s'avancent et reculent.

Quand arrive le moment le plus critique de la bataille, Montcalm court à droite avec ses grenadiers, tandis que Lévis crie d'une voix forte à ses Canadiens : "En avant, Canadiens !"

Les Anglais fléchissent; deux de leurs régiments vont même jusqu'à se fusiller dans la fumée. A huit heures du soir,

la bataille cesse; la déroute est complète. Deux mille des leurs gisent aux pieds des fragiles retranchements de Carillon.

Mauvaises nouvelles

La victoire de Carillon avait provoqué de grandes manifestations d'allégresse à travers toute la Nouvelle-France. De nouveaux malheurs vinrent brusquement imposer le silence.

Bientôt, on sut que le principal effort de l'ennemi se porterait, cette fois, sur Québec, capitale de la colonie. Le peuple entier courut aux armes. On vit même, dans les rangs des défenseurs, des enfants de douze ans et des vieillards de quatre-vingts.

Le 26 juin, la flotte anglaise mouillait à l'île d'Orléans. Elle ne comprenait pas moins de trois cents navires, deux mille bouches à feu, vingt-sept mille soldats ou marins. Les rives du Saint-Laurent n'avaient encore jamais vu de troupes aussi considérables.

Terribles bombardements

Il n'y avait plus aucun doute: les Anglais se trouvaient devant Québec. Ils allaient y rester deux mois et demi: 74 jours.

Les bombardements furent terribles. Le 12 juillet, par exemple, trois cents boulets s'abattirent sur la ville en moins de vingt-quatre heures. Ce fut bientôt dans les rues, une confusion indescriptible, un sauve-qui-peut général.

Mais les Québécois ne parlaient pas de se rendre.

"Nous ne doutons pas, disaient-ils, que vous ne détruisiez la ville, mais nous avons résolu que votre armée ne mette jamais les pieds dans nos murs.

— Je serai maître de Québec, reprenait le général Wolfe, si je reste ici jusqu'à la fin de novembre."



Combat de la rivière Montmorency

Un jour, Wolfe essaya de franchir la rivière Montmorency avec un bon groupe de ses soldats. Mais le chevalier de Lévis l'y attendait de pied ferme avec une poignée de Canadiens. Il les contraignit de reculer.

Colonie ravagée

Comme le siège de la ville traînait en longueur, l'armée anglaise occupait ses loisirs à dévaster le pays :

"Nous avons détruit au delà de mille quatre-cents belles fermes, disait un officier de Wolfe, car durant le siège, nous

étions maîtres d'une grande partie du pays le long du fleuve, et nous tenions des détachements continuellement occupés à ravager les campagnes, de sorte qu'il faudra un demi-siècle pour réparer le dommage."

La méthode de l'envahisseur n'était pas compliquée : affamer le pays. Mais c'était tout de même une méthode cruelle, et qui inspirait à James Wolfe lui-même cette triste réflexion :

"Nous avons fait beaucoup de mal et répandu la terreur des armes de Sa Majesté, *mais nous n'avons rien ajouté à sa gloire.*"

A l'assaut de la falaise

Québec n'était plus qu'un amoncellement de ruines, mais ces ruines elles-mêmes paraissaient vouloir défier le jeune



et bouillant général anglais qui, déjà, songeait à rebrousser chemin. Mais avant de retraverser les mers, il voulut tenter un dernier débarquement, dans la nuit du 12 au 13 septembre, à l'endroit qu'on appelle l'*Anse-au-Foulon.*

Par une nuit sans lune, trente bateaux, chargés d'hommes silencieux, parvinrent à descendre sur la grève. S'accrochant aux arbustes qui croissent dans les fentes des rochers, ces soldats d'élite s'élancèrent à l'assaut de la falaise abrupte : la tentative de Wolfe avait réussi.

Danger imminent

Quelle ne fut pas la stupeur des Français, ce matin-là, d'entendre dire, au réveil, que les Anglais avaient réussi leur débarquement, et que des milliers d'uniformes rouges occupaient déjà les hauteurs des Plaines d'Abraham.

Montcalm, qui était accouru en toute hâte, jugea la situation très grave, perdue même. Mais plutôt que de laisser à l'ennemi le temps de se retrancher il préféra l'attaquer immédiatement, sans même attendre les deux mille soldats français, chargés de défendre la côte au-delà de Québec.

Mais la petite armée de Montcalm venait de franchir cinq milles au pas de course; elle était exténuée.

Courage

Montcalm cachait cependant son émotion. Monté sur son cheval noir, et l'épée bien haute, dans un geste entraînant, il passait en revue sa petite troupe de quatre mille cinq cents hommes, mal armés et tout essoufflés, qu'il encourageait cependant à la vaillance, jusqu'au bout.

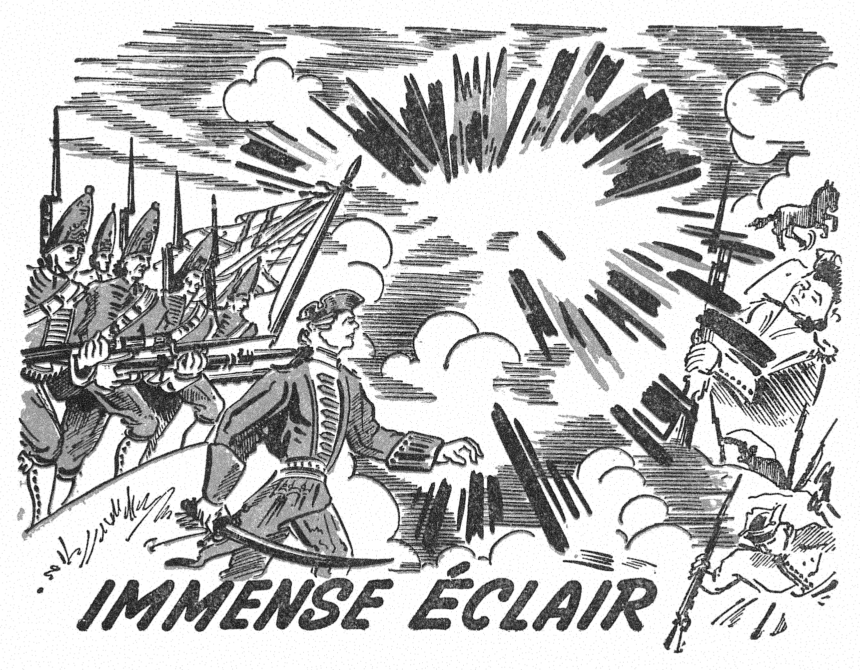
De son côté, le général anglais répétait à ses grenadiers qu'il s'agissait de vaincre ou de mourir, puisque toute retraite devenait impossible pour eux.

En avant !

L'armée française paraissait attendre avec impatience le signal du combat. "En avant !" s'écria le général.

Les soldats français au centre, les Canadiens et les Indiens sur les ailes, tous s'élancèrent en poussant le cri de guerre, à la façon des Sauvages.

Les Canadiens tirèrent malheureusement avant d'en avoir reçu l'ordre, puis selon leur coutume, mirent ventre à terre pour recharger leurs armes. Ils occasionnèrent ainsi de la confusion dans les rangs.



Immense éclair

Les soldats de Wolfe s'avançaient, eux aussi, mais en ordre parfait, et sans tirer un seul coup. Quand ils se trouvèrent à cent pieds de leur adversaire, un immense éclair jaillit soudain de leur ligne, et un nuage de fumée l'enveloppa.

"Cette décharge à si courte distance, dit l'historien Thomas Chapais, produisit un effet meurtrier. Presque chaque balle avait porté. Les régiments du centre, surtout, avaient tiré avec tant de précision et d'ensemble, qu'on eût dit un coup de canon.

"Lorsque la fumée se dissipa, les officiers anglais purent voir d'un seul coup d'œil, qu'ils avaient gagné la bataille. Nos lignes étaient rompues, et nos bataillons en désordre; le sol était jonché de cadavres. Bientôt ce fut une déroute complète."

La bataille des Plaines avait duré quinze minutes seulement. Québec était perdue; la Nouvelle-France était perdue.

4. Abandonnés par la France, nos gens restent fidèles au Canada

Dernière victoire française

Blessé mortellement à la bataille des Plaines d'Abraham, Montcalm mourut le 14 septembre, à cinq heures de l'après-midi. Il fut enterré le soir même dans la chapelle des Ursulines, au milieu des pleurs et des sanglots, et l'une des religieuses écrivit: "On dirait que la Nouvelle-France est descendue dans la tombe avec la dépouille du général."

Mais non. Sous la direction du duc de Lévis, qui venait de succéder au grand Montcalm, nos troupes remportèrent encore une brillante victoire à Sainte-Foy, sous les murs mêmes de Québec. Victoire glorieuse, qui vengea l'échec des Plaines d'Abraham, mais victoire inutile, puisque l'arrivée d'une flotte anglaise contraignit le duc de Lévis à se replier vers Montréal.

Capitulation de 1760

Au début de septembre 1760, vingt mille soldats anglais campaient aux abords de Montréal, dont ils cherchaient à

s'emparer. Monsieur de Lévis n'avait à leur opposer que trois mille cinq cents hommes, mal nourris et si mal armés qu'ils n'avaient guère de munitions que pour un seul combat.

D'autre part, la ville n'était protégée que par une méchante muraille et douze petits canons. Toute résistance devenait donc inutile, et c'est pourquoi la ville capitula le 8 septembre 1760.

Nos soldats, qui s'étaient conduits en braves, réclamèrent l'honneur de sortir de la ville, sous les armes, et au son du tambour, mais le nouveau général anglais, Amherst, le leur refusa. Il s'engagea cependant à transporter en France le gouverneur, l'intendant, le général des troupes, ses officiers, et les principaux fonctionnaires de la colonie.

A tous ceux qui préféraient rester au pays, il promit le libre exercice de leur religion et la possession de leurs biens.



Fidèle au Canada

Si un bon nombre des nôtres repassèrent l'Océan sur les navires du général Amherst, la plupart restèrent cependant fidèles au Canada. Cette fidélité était d'autant plus méritoire que la guerre les avait ruinés, et que la France ne pouvait absolument plus rien faire pour eux.

Québec surtout n'était plus qu'un amas de décombres. Ses monastères étaient détruits, et ses maisons inhabitables.

Les habitants des campagnes avaient perdu leurs maisons, leurs meubles, et presque tous leurs bestiaux. En retournant sur leurs terres avec leurs femmes et leurs enfants, ils durent s'y construire des cabanes à la façon des Indiens. Dépourvus de moulins à farine, ils se nourrirent quelque temps de blé non moulu, cuit dans l'eau.

La plupart ne possédaient plus d'outils, ni de charrues, ni même de fusils, puisque le vainqueur les leur avait enlevés. Mais ils ne songeaient pas à partir. Ils se résignaient tant bien que mal à leur malheureux sort, tout en cherchant à l'améliorer.

A quelque temps de là

A quelque temps de là, les colons de la Nouvelle-Angleterre se révoltèrent contre leur mère patrie. Ils invitèrent les vaincus de 1760 à prendre part au soulèvement, disant:

"Saisissez l'occasion que la Providence vous donne! Osez être libres!"

Mais notre peuple préféra suivre plutôt les conseils de son évêque, qui disait:

"Fermez l'oreille, chers Canadiens. N'écoutez pas les séditieux qui cherchent à vous rendre malheureux en étouffant dans vos cœurs les sentiments de soumission à l'égard de vos supérieurs."

Nouvelle invasion de l'ennemi

Comme les Canadiens ne voulaient pas s'unir aux révoltés, les Bostonnais s'emparèrent de Montréal, de Sorel, et des Trois-Rivières. A la fin de décembre 1775, ils étaient tellement sûrs de prendre aussi la vieille capitale, que leur général jura de dîner à Québec, le midi du premier de l'an.

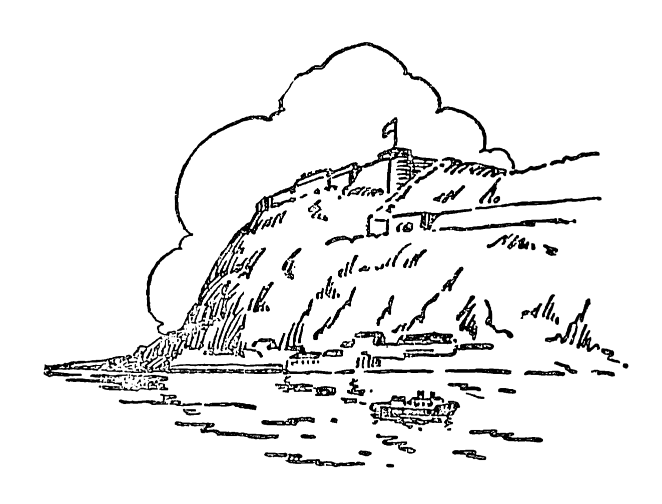
Or, le général américain périt dans la nuit du 31 décembre en s'élançant à l'assaut des fortifications de Québec, et son armée fut défaite, grâce au courage de la garnison et à la fidélité des Canadiens français.

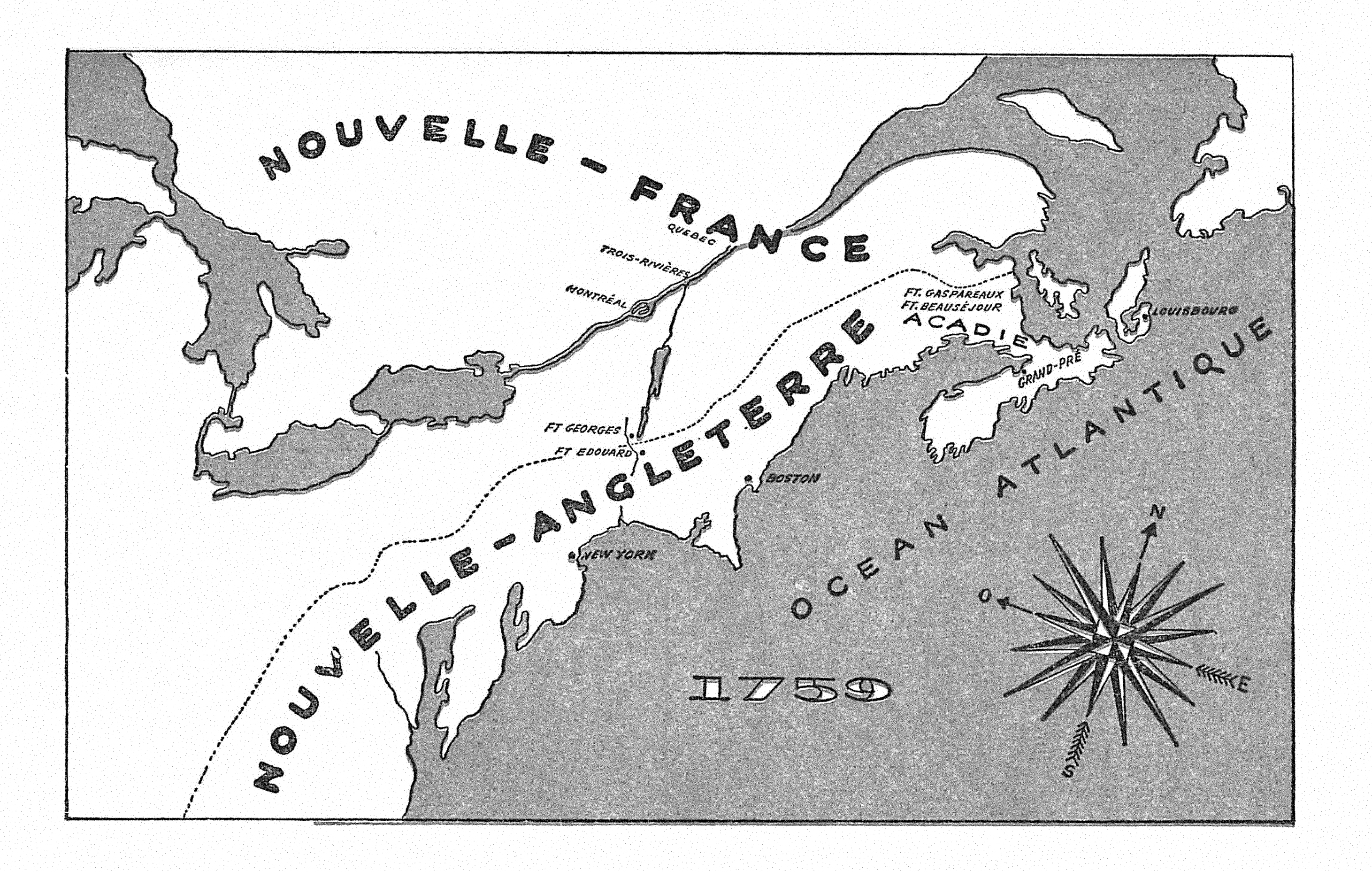
Beau témoignage

Une fois de plus, la fidélité de nos gens avait sauvé le pays. Cette fidélité nous a valu ce beau témoignage d'un écrivain protestant:

"Des quatorze colonies de l'Angleterre en Amérique, treize étaient protestantes; une seule était catholique, et de langue française, et celle-là seule fut fidèle."

Fidèles à l'Angleterre, oui, mais avant tout, fidèles au Canada!




NOUVELLE - FRANCE
QUEBEC
TROIS-RIVIÈRES
MONTRÉAL
FT GEORGES
FT EDOUARD
NOUVELLE-ANGLETERRE
FT. GASPAREAUX
FT. BEAUSÉJOUR
ACADIE
GRAND-PRÉ
LOUISBOURG
BOSTON
NEW YORK
OCEAN ATLANTIQUE
N
O
E
S
1759

ACTIVITÉS PÉDAGOGIQUES

I. Savez-vous maintenant que . . .

1. Nos voisins du Sud étaient des Anglais d'Angleterre. Ils cherchèrent à plusieurs reprises à s'emparer du Canada, au temps de l'amiral Phipps (1690), par exemple.
2. En l'année 1755, les colons de la Nouvelle-Angleterre dispersèrent environ sept mille Acadiens sur les côtes de la Nouvelle-Angleterre, dans les Antilles, et même en France ou en Angleterre.
3. Trois ans plus tard (1758), Montcalm remporta la brillante victoire de Carillon avec quatre mille hommes seulement. Mais dès l'année suivante, il mourut à la bataille des Plaines d'Abraham, et la ville de Québec fut obligée de capituler.
4. Abandonnés par la France, nos gens restèrent fidèles au Canada.

II. *Choisissez !* Chaque phrase se termine par deux ou trois mots, entre lesquels vous devrez choisir; consultez votre manuel, au besoin, et tenez votre réponse prête !

1. Nos voisins du Sud (les colons de la Nouvelle-Angleterre) étaient : païens — catholiques — protestants.

2. L'amiral Phipps somma le gouverneur français, Frontenac, de lui livrer : Tadoussac — l'île d'Orléans — Québec.

3. Frontenac fut très en colère contre l'envoyé de Phipps; il voulut: le fusiller — le noyer — le pendre.

4. Nos canons causèrent tellement de dommages à la flotte de Phipps qu'elle : sombra — prit feu — se retira.

5. Le peuple fut si content de cette victoire qu'il donna à l'église de la basse-ville le nom de : Notre-Dame-du-Cap; — Notre-Dame-de-la-Victoire.

6. L'imprenable forteresse de Louisbourg avait été construite dans l'île de : Terre-Neuve — Royale — Anticosti.

7. Avant d'attaquer Québec, les Anglais voulurent châtier un petit peuple fidèle; celui de : l'Ontario — l'Acadie.

III. ***Phrases à compléter :* Ajoutez le nom du pays, de la ville, de l'auteur ou du héros en question :**

1. C'était une contrée aux terres riches et fertiles : . . . .

2. Ils vivaient heureux et paisibles sur leurs terres, et ils étaient au nombre d'environ dix-huit mille : les . . . .

3. Un odieux projet mijotait dans la tête des nouveaux maîtres, les . . . .

4. Les Anglais avaient ordonné à tous les hommes de s'assembler dans l'église de . . . .

5. "Dès à présent, disait le général anglais, je vous déclare . . . ."

6. Sur la grève, les Acadiens attendirent longtemps les bateaux de . . . .

7. A la fin, le nombre des déportés atteignit le nombre de . . . .

8. Les descendants des martyrs ont pardonné aux . . . .

9. Les Acadiens grandissent sous la protection de Marie, Notre-Dame de . . . .

IV. ***Connaissez-vous la bataille de Carillon ?* Et celle des Plaines d'Abraham ? Voici des noms propres qu'il faut connaître; trouvez, pour chacun d'eux, la place qui lui convient :**

(Plaines d'Abraham; Carillon; Abercromby; Montcalm; Lévis; Wolfe; l'Anse-au-Foulon).

1. "S'il le faut, nous nous ensevelirons sous les ruines de la colonie", disait le grand . . . .

2. Seize mille hommes tentaient d'envahir le Canada, par la route du lac Champlain, et sous la conduite du général . . . .

3. De grandes manifestations d'allégresse avaient été provoquées à travers toute la Nouvelle-France par cette victoire de . . . .

4. Les bombardements furent terribles; en moins de vingt-quatre heures, trois cents boulets s'abattirent sur la ville de . . . .

5. "Nous avons fait beaucoup de mal et répandu la terreur des armes de Sa Majesté, mais nous n'avons rien ajouté à sa gloire", disait le général . . . .

6. Avant de traverser les mers, Wolfe voulut tenter un dernier débarquement à l'endroit qu'on appelle : . . . .

7. La bataille avait duré quinze minutes seulement. Québec était perdue; la Nouvelle-France était perdue, depuis cette fameuse bataille des . . . .

V. *Questions faciles !* Réponses tout aussi faciles !

1. Que dit une religieuse de Québec à la vue des pleurs que versaient les personnes présentes à l'enterrement du grand Montcalm ?

2. Quelle brillante victoire nos troupes remportèrent-elles sous la direction du duc de Lévis ?

3. Pourquoi la ville de Montréal fut-elle obligée de capituler ?

4. Qui refusa à nos troupes les honneurs militaires ?

5. Montrez que nos ancêtres étaient littéralement *ruinés par la guerre.*

6. Que disaient les Bostonnais pour nous inviter à prendre part à leur rébellion ?

7. Et Monseigneur l'Evêque de Québec, que disait-il, de son côté ?

8. Citez le beau témoignage d'un écrivain anglais à propos de notre fidélité; fidélité à l'Angleterre, oui, mais avant tout, fidélité au Canada !

VI. *Savez-vous vos dates ?* Chacune des dates suivantes se rapporte à l'un ou l'autre des événements mentionnés ci-dessous; allons ! chaque date à sa vraie place !

(1690 - 1713 - 1755 - 1758 - 1759 - 1760 - 1775)

1. ...... : Les Acadiens de Grand-Pré ne soupçonnaient rien de l'affreux complot qui se tramait contre eux dans l'ombre.

2. ...... ; L'amiral Phipps, qui se croyait devant une ville sans défense, avait adressé un ultimatum très sévère au vieux comte de Frontenac.

3. ...... : Sept heures de suite, les Anglais s'acharnèrent à franchir les faibles retranchements de Carillon, et sept heures de suite ils reculèrent.

4. ...... : La bataille des Plaines ne dura qu'un quart d'heure. Le sol était jonché de cadavres, ce fut une déroute complète.

5. ...... : Cette année-là, la France donnait pour toujours à l'Angleterre Terre-Neuve, l'Acadie et la Baie d'Hudson.

6. ...... : Les Américains étaient tellement sûrs de s'emparer de Québec que leur général avait juré de prendre le dîner du jour de l'An dans la vieille capitale.

7. ...... : La ville de Montréal n'était protégée que par une méchante muraille et douze petits canons; elle dut capituler le 12 septembre.

VII. Vous avez aimé les pages émouvantes consacrées à la mémoire des douloureux événements de 1755; vous aimez nos frères, les Acadiens ? Allons, il faut le montrer !

1. Que comprenait autrefois l'Acadie ?

2. Montrez que les Acadiens vivaient heureux dans leur pays.

3. Pourquoi les nouveaux maîtres de l'Acadie songeaient-ils à déporter les paisibles habitants de Grand-Pré ou d'ailleurs ?

4. Comment s'appelait le nouveau gouverneur de l'Acadie ?

5. Lisez la proclamation du chef anglais aux Acadiens.

6. Racontez les préparatifs de départ.

7. Y eut-il beaucoup d'exilés ? Où furent-ils déportés ?

8. Citez de mémoire quelques noms acadiens.

9. Connaissez-vous la patronne toute spéciale des Acadiens ?

VIII. La victoire de Carillon vous a certainement enthousiasmé, comme la perte de Québec a dû vous affliger; montrez-le !

1. Combien d'hommes tentèrent d'envahir le Canada au printemps de 1760 ? Qui les commandait ?

2. Combien de navires anglais s'avançaient sur les flots du lac Saint-Sacrement ? Combien de Français s'apprêtaient à les combattre ? Et que remarquait-on de spécial autour du fort ?

3. On vous a demandé, dans une fête patriotique, de lire bien haut la brillante victoire de Carillon; allons, exécutez-vous, debout, s. v. p.

4. Quels malheurs vinrent interrompre bientôt nos manifestations d'allégresse ?

5. Que fit-on à Québec en apprenant que la capitale serait attaquée?

6. Parlez des bombardements ennemis sur la capitale de la Nouvelle-France.

7. Racontez à votre manière la bataille des Plaines d'Abraham; mettez-y du ton et de la conviction.

IX. Lectures conseillées :

Louis de Buade, comte de Frontenac,

Louis-Joseph, marquis de Montcalm,

François-Gaston, duc de Lévis,

trois albums de la collection "Gloires Nationales", de même que : *Evangéline,* du même auteur.

Connaissez-vous *Evangéline,* la délicieuse légende acadienne ? Ouvrez bien vite l'album, et lisez !

"En ce temps-là, sur les rives du bassin des Mines, en Acadie, s'élevait un petit village où de verdoyantes prairies servaient de pâturages à des troupeaux si considérables qu'on avait baptisé le hameau du nom bien gracieux de Grand-Pré.

"C'était l'asile du bonheur et de la tranquillité.

"Benoît Bellefontaine vivait avec sa fille, *Evangéline,* l'orgueil et la joie de Grand-Pré ...

"Benoît Bellefontaine n'avait pas de meilleur ami que Basile Lajeunesse, dont le fils, Gabriel, était du même âge qu'Evangéline.

"Les deux enfants avaient grandi comme frère et sœur.

"Chaque soir, après la classe, ils couraient à la forge de papa Basile pour y admirer le mystérieux travail du soufflet.

"L'hiver, ils glissaient ensemble sur des traîneaux rapides comme le vent ..."

Etc, etc. Ouvrez l'album *Evangéline,* et lisez !

X. Cartographie, dessin :

1. Reproduisez de votre mieux la carte de ce chapitre sixième, et ne manquez pas d'y indiquer l'Acadie, Port-Royal ou Annapolis, Louisbourg, Beauséjour, Carillon, Québec, Montréal, et enfin la Nouvelle-France et la Nouvelle-Angleterre.

2. Avez-vous bonne main ? Pouvez-vous reproduire l'une ou l'autre illustration de votre Manuel sur l'attaque de Québec par Phipps, la victoire de Carillon, ou la bataille des Plaines ?

3. Avez-vous de l'imagination ? Pouvez-vous illustrer, à votre manière à vous, l'un ou l'autre exploit raconté dans ce chapitre ? Il ne faudra pas vous étonner si vous n'atteignez pas la perfection du premier coup; ce sera déjà très bien que d'avoir fait *quelque chose.*


Chapitre 7e
Réduits à la pauvreté
pour rester fidèles
à leur Roi
LES LOYALISTES
PERSÉCUTÉS S'EN
VIENNENT AU CANADA

1. Etablissement au Nouveau-Brunswick, en Nouvelle-Ecosse, et dans les Cantons de l'Est

Le groupe des "Loyaux"

Les colons de la Nouvelle-Angleterre ne s'étaient pas tous révoltés contre leur Roi. Il y en avait même un grand nombre — le tiers, peut-être — qui avaient refusé de suivre les rebelles.

Les insurgés les appelaient *Loyalistes,* parce qu'ils étaient fidèles ou loyaux à leur Roi et les traitaient comme des gens hors la loi. Non seulement, ils les arrêtaient à propos de tout et à propos de rien, mais il s'emparaient de leurs biens et brûlaient leurs maisons.

Un de leurs amusements favoris consistait à s'emparer de quelques Loyalistes, à les enduire de goudron, à les rouler dans la plume, ou encore à les asseoir sur une tige de fer, et à les promener ainsi à travers les rues sous les moqueries de la populace. Souvent aussi, ils les frappaient à la façon des Indiens.

Situation pénible

La situation des Loyalistes devenait intenable. Certains d'entre eux commencèrent à fuir vers la Nouvelle-Ecosse, par la voie de l'Océan, ou vers le Canada par la route du Richelieu. D'autres se réfugièrent dans les villes qu'occupaient ou que protégeaient les soldats de l'Angleterre. Plusieurs s'enrôlèrent même dans l'armée anglaise et y formèrent des régiments entiers.

D'autres enfin prenaient leur mal en patience, avec l'espoir que la guerre tournerait finalement en leur faveur.

Mais après le traité de Versailles, qui reconnaissait officiellement l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique, ils durent abandonner tout espoir de recouvrer la paix, leur réputation, ou leurs biens volés.

Obligés comme tous les autres de prêter le serment de fidélité à la nouvelle République, ils étaient menacés d'emprisonnement, de bannissement et même de mort.

Privés de leurs droits de citoyens, chassés de leurs maisons, insultés, les Loyalistes ne voyaient plus qu'un remède à leurs maux: courir se réfugier au Canada, à l'ombre du drapeau britannique.

L'exil

De 1782 à 1784, les Loyalistes vont donc s'acheminer vers le nord de l'Amérique, abandonnant leurs maisons, leurs richesses, et leurs champs en culture. Ils iront vers des terres nouvelles, sans argent et sans outils, prêts à embrasser la rude vie du colon, pour laquelle ils n'étaient, hélas! nullement préparés.

L'Angleterre les prenait d'ailleurs sous sa protection. Et notre gouverneur, Carleton, qui surveillait leur embarquement à New-York, refusa de quitter la ville tant qu'il y eut quelques fidèles sujets à secourir.

En route !

Plusieurs Loyalistes appartenaient à la haute classe de la société c'est-à-dire qu'ils étaient grands propriétaires, membres du clergé, avocats ou médecins. Autant que possible, l'Angleterre favorisa leur retour dans la mère patrie, pour leur permettre de refaire plus facilement leur avenir.

D'autres étaient de conditions plus modestes, et c'étaient des pêcheurs, des fermiers, des artisans. Ceux-là cherchèrent directement un refuge dans nos Provinces Maritimes, qui en reçurent *trente-cinq mille* en huit mois.



Les Maritimes renfermaient alors de vastes espaces inhabités, surtout au nord de la baie de Fundy, ou encore à l'embouchure de la rivière Saint-Jean, où s'installèrent *dix mille* Loyalistes.

Nouveau-Brunswick

Des difficultés surgirent alors dans le partage des terres, et ces difficultés provoquèrent une séparation complète entre le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Ecosse.

Les colons étaient d'ailleurs assez nombreux pour former une nouvelle province, qu'ils appelèrent d'abord *Nouvelle-Irlande,* puis *Nouveau-Brunswick,* avec *Frédéricton* comme capitale.

Dans les Cantons de l'Est

Des milliers d'autres Loyalistes entrèrent au Canada par une voie différente. Ils se fixèrent dans le Québec, surtout autour de la baie des Chaleurs, à Sorel, ou dans les *Cantons de l'Est.*

Débuts pénibles

On devine facilement que l'installation de tant de nouveaux venus ne devait pas se faire sans de grandes difficultés, parce que notre pays n'était pas préparé à les recevoir.

Malgré toute sa bonne volonté, le Gouvernement Royal, ne pouvait pas satisfaire à toutes les demandes de secours en même temps. Les premiers arrivés reçurent des vivres, des outils, du bois, et même des briques pour la construction de leurs maisons. Ils purent se tirer convenablement d'affaire.

Les autres souffrirent davantage. Il fallait les voir s'amener en canots ou en grands chariots surmontés d'une espèce de tente, et tirés par des bœufs.

Installation misérable

Il fallait les voir s'installer tant bien que mal, et plutôt mal que bien, dans de misérables cabanes en bois rond, couvertes d'écorces ou de branchages. Il fallait les voir confectionner eux-mêmes leurs meubles, leurs habits et leurs outils.

Il fallait les entendre se plaindre de tout: du pays, du climat, des habitations, du pain et du lard: "Pain grossier, disaient-ils, et lard pourri de Sa Majesté."

Largesses de la mère patrie

Les Loyalistes étaient dignes de pitié. Ils s'étaient réduits à la pauvreté pour rester fidèles à leur Roi; leur Roi ne devait-il pas les secourir? C'est ce qu'il fit, en effet.

La situation des nouveaux venus s'améliora vite grâce aux largesses de l'Angleterre, qui voyait d'un œil favorable l'arrivée subite d'un aussi grand nombre de Loyalistes chez nous.

Aussi fit-elle preuve d'une très grande générosité à leur égard. Elle leur donna les plus belles terres de la couronne et fit voter par le Parlement de Londres des sommes d'argent considérables.

2. Naissance de l'Ontario

Les premiers hommes blancs

Les premiers hommes blancs qui foulèrent le sol de l'Ontario furent Samuel de Champlain, le fondateur de Québec, et les missionnaires Récollets qui l'accompagnaient en 1615. Ils plantèrent une grande croix, aux armoiries de la France, sur les bords de la baie Georgienne, en plein cœur de l'Ontario.

Dix ans plus tard, nos missionnaires Jésuites venaient y évangéliser les Hurons et les Algonquins. Jean Nicolet, Louis



Jolliet et le Père Marquette explorèrent la région, de même que nos coureurs de bois Radisson, des Groseilliers, et autres.

Robert Cavelier de La Salle, et d'autres encore après lui, établirent dans la région des Grands Lacs des forts qui servaient à la fois de postes de traite ou de défense. Mais après le traité de 1763, la péninsule des Grands Lacs resta déserte pendant vingt ans.

Les Blancs n'y vinrent qu'en 1784, et ce furent les Loyalistes qui n'avaient pu, ou n'avaient pas voulu, s'établir dans les Maritimes ou dans la Province de Québec.

Ils s'établirent autour du lac Ontario, où le Gouvernement leur réservait de très belles terres. Et ceux-là furent les vrais fondateurs de l'Ontario. Ils étaient environ *dix mille.*

En longue caravane

A l'été de 1784, on vit donc les Loyalistes remonter lentement le fleuve Saint-Laurent en longues caravanes de barques ouvertes. L'une de ces caravanes ne comprenait pas moins de cent barques, et de quatre mille personnes, dont plus de mille enfants, et puis les vivres, les couvertures, les outils, et les instruments de travail que leur donnait le Gouvernement.

Les voyages étaient longs et pénibles, surtout à cause des barques ouvertes qui ne protégeaient pas les voyageurs contre le soleil, ni contre la pluie, ni contre le vent.

Les exilés devaient se contenter d'une nourriture grossière. Ils furent souvent obligés de ramer ou de traîner leurs bagages sur leur dos dans d'interminables portages.

Dures privations

Les nouveaux colons furent ensuite éparpillés par petits groupes et durent commencer sans retard à défricher leurs lots. Ils endurèrent à peu près les mêmes privations que nos premiers colons de la Nouvelle-France.

Ainsi, ils furent assez longtemps isolés les uns des autres, à cause du manque de routes, et durent se passer de bien des commodités auxquelles ils étaient habitués en Nouvelle-Angleterre.

Ils furent cependant beaucoup mieux partagés que les colons du Québec, parce qu'ils reçurent une aide sérieuse du Gouvernement, et qu'ils n'eurent pas à lutter contre les Indiens.

Aide précieuse

"Toutes les familles, dit Mgr Tessier, ont des bêches, des pelles, une égoïne, un moulin manuel pour moudre le grain, une petite hache de marine à manche court; à toutes les deux familles, le Gouvernement accorde une scie de long et un godendard; chaque groupe de cinq familles bénéficie d'un coffre d'outils suffisant pour les travaux domestiques.

"En attendant l'érection des moulins à scie, on construit les maisons en bois rond ou en pièces grossièrement équarries; il n'y a pas de poêles et les cheminées sont formées de quatre bâtons supportant une maçonnerie primitive faite d'un mélange de glaise et de cailloux."

Comme les pionniers du Saint-Laurent ou des Provinces Maritimes, les colons construisent eux-mêmes à peu près tous leurs meubles. Quant aux cabanes elles-mêmes, elles sont bien modestes, et peuvent atteindre 14 pieds sur 18 ou simplement 10 sur 15. Pas de fenêtres, et simplement du papier huilé à la place des vitres.

Humbles origines

Telles furent les humbles origines de l'Ontario. Cent quatre-vingts ans après la fondation de Québec par Champlain, l'Ontario voyait le jour dans des conditions presque semblables.

Des circonstances nouvelles allaient cependant permettre à l'Ontario de se développer d'une façon beaucoup plus rapide.

Six ans seulement après sa fondation, elle réclamait une forme de gouvernement spéciale, et indépendante de la Province de Québec.

Développements prodigieux

La venue des Loyalistes dut coûter à l'Angleterre environ trente millions de dollars, sans compter les immenses étendues de terrain que le gouvernement distribua gratuitement aux exilés.

C'était une somme énorme pour l'époque, mais une somme très bien employée, puisqu'elle valait à notre pays des bras vigoureux, des citoyens valeureux, qui allaient travailler avec nous à la prospérité du Canada.

Le Canada venait de faire un bond prodigieux. En dix ans, sa population avait doublé, et il s'était enrichi de deux nouvelles provinces : le Nouveau-Brunswick et l'Ontario. Alors qu'en 1760, il comptait tout au plus 70 000 âmes. Il en possédait 200 000 en 1791, dont 125 000 Canadiens français.

La province-sœur

Le Haut-Canada, ouvert depuis sept ans seulement à la civilisation, connaissait déjà une activité débordante et des ambitions qui ne feront que grandir avec les années.

Ces ambitions préparaient déjà la vie au merveilleux épanouissement industriel et agricole qui fait honneur à la province-sœur : l'Ontario.

ACTIVITÉS PÉDAGOGIQUES

I. Vous savez maintenant que . . .

1º Les Loyalistes persécutés aux Etats-Unis s'en vinrent chez nous vers 1783.

2º Il y en eut environ 35 000 qui s'établirent au Nouveau-Brunswick et en Nouvelle-Ecosse; quelques milliers se fixèrent aussi dans les Cantons de l'Est.

3º Il y en eut enfin 10 000 qui s'installèrent autour du lac Ontario, et ils furent les fondateurs de la grande province-sœur de l'Ontario.

4º Les Loyalistes reçurent de l'Angleterre une aide précieuse qui les mit bientôt sur le chemin de la prospérité.

II. *Choisissez !* Chaque phrase se termine par deux ou trois mots entre lesquels vous devrez choisir; un seul convient exactement.

1. Un grand nombre de Bostonnais refusaient de se révolter contre leur Roi; leur nombre atteignait (le tiers, le quart, la demie, les trois-quarts).

2. On les appela *Loyalistes,* parce qu'ils étaient fidèles (à leurs épouses; à leur religion; à leur Roi; à leurs villes).

3. En huit mois, les Provinces Maritimes accueillirent un nombre de Loyalistes qui s'éleva jusqu'à (10 000; 35 000; 50 000).

4. Les Loyalistes fondèrent la province du Nouveau-Brunswick, à laquelle ils donnèrent comme capitale (Port-Royal; Halifax; Frédéricton).

5. Il fallait voir les Loyalistes s'amener chez nous en (wagons-parloir; chariots tirés par des bœufs; automobiles).

6. Les Loyalistes étaient certainement dignes de (pitié; mort; l'enfer).

7. La situation des nouveaux-venus s'améliora vite, grâce aux largesses de (la France; l'Acadie; l'Angleterre).

8. L'Angleterre voyait d'un bon œil l'arrivée subite, chez nous, d'un aussi grand nombre de (Français; Juifs; Loyalistes).

III. Un élève, trop pressé d'aller rejoindre ses compagnons de jeux, n'a pas terminé ses phrases; suppléez de votre mieux à cette lacune de sa part.

1. Les premiers hommes blancs qui foulèrent le sol de l'Ontario plantèrent une grande croix aux ... sur les bords de ....
2. La Salle et d'autres encore fondèrent dans la région des Grands Lacs des forts qui servirent ....
3. Les Loyalistes s'établirent surtout autour du ....
4. Les barques ouvertes ne protégeaient pas contre ....
5. Les exilés durent se contenter d'une nourriture ....
6. Ils furent obligés de ramer ou de ....
7. Ils endurèrent à peu près les mêmes privations que les ....
8. Ils reçurent cependant une aide précieuse du ....
9. Ils réclamèrent bientôt la faveur de se ....
10. L'Angleterre divisa le pays en deux : le Bas-Canada et le ....

IV. *Devoir de récapitulation :*

La rédaction française est votre fort, n'est-ce pas ?

Supposez que vous vous adressez aux Loyalistes de 1783. Vous les encouragez à venir s'installer chez nous.

Vous leur dites qu'ils auront beaucoup à souffrir dans les débuts, mais qu'avec le temps, ça passera.

L'Angleterre va se montrer généreuse pour eux.

L'Ontario et les Provinces Maritimes vont devenir de riches et fertiles provinces du Dominion.

Le Canada va bénéficier de leurs sueurs et de leurs bras.

Ce même Canada deviendra un jour la troisième puissance industrielle et commerciale du monde.

Vous leur dites tout cela avec vos mots à vous, et pour montrer à votre professeur que vous avez bien saisi le chapitre intitulé :

Les Loyalistes.

V. *Devoir oral :* Avez-vous de l'imagination ? Voyons !

Imaginez que vous étiez vous-même un Loyaliste de 1783, et que vous habitiez Boston. Persécuté par vos compatriotes, vous êtes venu vous installer en Nouvelle-Ecosse.

Racontez les misères du voyage et de l'installation, et puis l'aide du Gouvernement qui vous permet de vous engager bientôt sur la voie du bonheur et de la prospérité.

VI. Localisez sur une carte de l'Amérique du Nord :

1. Québec.
2. Boston, New-York.
3. Lac Champlain, rivière Richelieu.
4. Sorel et les Trois-Rivières.
5. Les Cantons de l'Est.
6. La Nouvelle-Ecosse et Halifax.
7. Le Nouveau-Brunswick et Frédéricton.
8. L'île du Prince-Edouard.
9. L'Ontario et sa capitale, Toronto.
10. Le Saint-Laurent et les Grands Lacs.

VII. *Cartographie :*

Esquissez rapidement une carte du Haut-Canada, du Bas-Canada, et de la Nouvelle-Angleterre. Inscrivez-y tous les endroits que nous venons de mentionner plus haut.

VIII. *Dessin :* Avez-vous bonne main ? Voyons !

Vous savez comment les Loyalistes s'en vinrent chez nous ? En chariots tirés par les bœufs. Représentez de votre mieux cette scène en vous servant des images de votre Manuel, ou mieux encore, en utilisant tout simplement les ressources de votre imagination.

Vous savez comment les Loyalistes remontèrent le Saint-Laurent, en longues caravanes de barques ouvertes. A l'aide d'un petit dessin bien simple, montrez que vous avez compris cette manière de voyager.

Vous savez enfin comment furent construites les premières cabanes des Loyalistes. Dessinez l'une de ces cabanes, sous laquelle vous écrirez :

Loyalistes au Canada (1783).

IX. Qui suis-je ? Qui sommes-nous ? Qui aurait pu prononcer cette parole ? L'avez-vous deviné ? On a transcrit les réponses ici même, sans ordre : *(Loyalistes; insurgés; les Maritimes; l'Angleterre; Carleton).*

1. "Nous n'avons pas voulu nous révolter contre notre Roi, et nous lui serons fidèles jusqu'à la mort, car nous sommes des . . . ."

2. "Il faut traiter les Loyalistes comme des gens hors la loi; il faut nous emparer de leurs biens, brûler leurs maisons; c'est nous qui avons raison, car nous sommes les . . . ."

3. "Je ne quitterai pas New-York tant qu'il restera encore quelques sujets de Sa Majesté à secourir; je le jure, moi, ..."

4. "Les Loyalistes sont dignes de pitié; nous allons leur faire voter des sommes considérables qui, non seulement les tireront de la misère, mais leur permettront de s'engager sur la voie de la prospérité" : . . . .

5. "Notre région renferme de vastes espaces inhabités, surtout au nord de la baie de Fundy, où nous pourrions installer dix mille Loyalistes" : . . . .

X. *Gare aux pièges !* Il s'est glissé quelques erreurs dans les lignes ci-dessous; pouvez-vous les relever ?

1. Les premiers hommes blancs qui foulèrent le sol de l'Ontario furent les Loyalistes.

2. A l'été de 1784, on vit de longues caravanes de barques ouvertes remonter lentement les flots de la rivière Saguenay.

3. Le voyage des Loyalistes fut pénible, surtout à cause de la pluie, du soleil et des moustiques à milliards.

4. Les colons de l'Ontario ne furent pas aussi bien partagés que ceux de la Nouvelle-France.

5. L'argent dépensé pour soulager les Loyalistes n'était pas une somme bien employée.

6. Le Canada venait de faire un bond prodigieux; sa population avait doublé en dix ans.




DANS LES PLAINES DU MANITOBA
Chapitre 8ᵉ
A la conquête de l'Ouest du pays
Les postes de traite
La vie des voyageurs

1. Les postes de traite et la vie des voyageurs

Avant et après 1760

La Vérendrye et ses fils avaient établi tout un système de postes de traite à travers les Plaines du Manitoba. Ce furent les forts *Saint-Pierre, Saint-Charles, Maurepas, Rouge* et *de la Reine.*

Après la Conquête, ces postes ou comptoirs de traite tombèrent les uns après les autres.

Compagnie "française"

Comme les marchands de Montréal ne recevaient plus de fourrures, ils résolurent de former une compagnie régulière qui s'appela: *Compagnie du Nord-Ouest* ou Compagnie française, parce qu'elle prit à son service une armée de canotiers, de guides, de commis ou de traiteurs canadiens-français.

C'était facile pour la Compagnie *française* d'employer un grand nombre de Canadiens français, parce qu'elle siégeait à Montréal même. Mais tel n'était pas le cas de la compagnie rivale — la *Compagnie de la baie d'Hudson* — dont le siège était en Angleterre, et les agents, Anglais ou Ecossais.

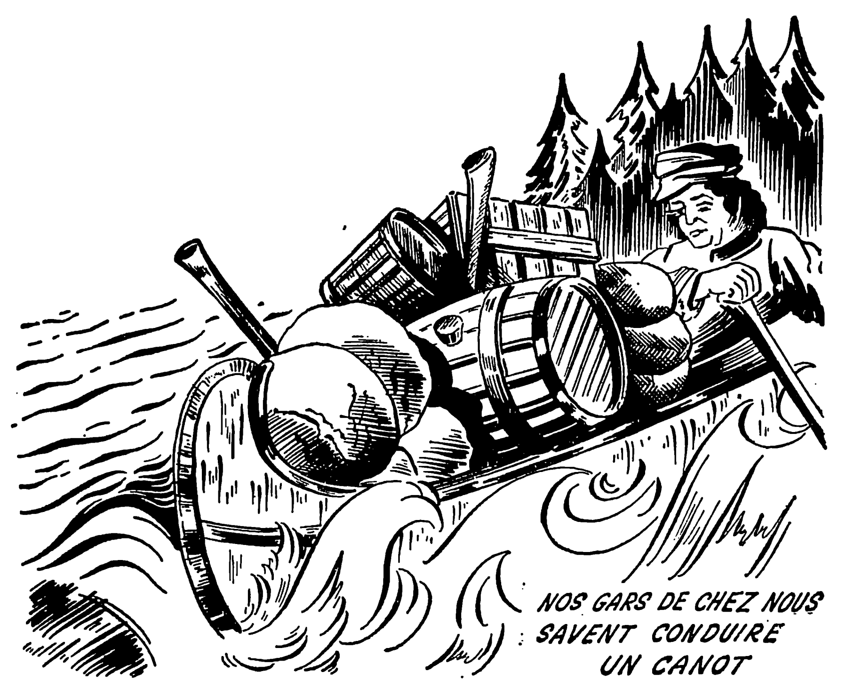
Chacune des deux sociétés employaient environ trois mille hommes: commis, guides, interprètes ou voyageurs.

Voyageurs des pays d'en haut

Les Canadiens français n'avaient pas de rivaux pour conduire les canots de Montréal au pays d'en haut. Ils étaient les plus intrépides, les plus joyeux, les plus durs à

la fatigue, les plus au courant des coutumes, des goûts, et de l'humeur des Indiens.

Leur tâche consistait à conduire de grands canots d'écorce chargés des rameurs eux-mêmes, de couvertures de laine, d'eau-de-vie, de poudre, de biscuits, de viande salée, de fèves, de toiles cirées pour protéger les marchandises contre la pluie; d'une voile, d'une hache, d'une chaudière pour ôter l'eau qui s'introduirait dans la barque; d'étoupe et d'écorce de bouleau pour réparer la barque en cas d'accidents.



Il fallait ensuite ramener à Montréal, les canots chargés, cette fois, de lourds ballots de pelleteries pesant quatre-vingt-dix livres chacun.

Chaque canot vide pesait cinq cents livres, et sa charge complète, huit à dix mille livres. Il dépassait alors à peine de six pouces le niveau de l'eau. "Nos gens vont sûrement

faire naufrage", dites-vous; mais non. Les gars de chez nous, savent conduire un canot. Ils sont tellement habiles qu'il ne leur arrive que très peu d'accidents.

Plaines fertiles

Il y avait déjà plus d'un siècle que les Blancs foulaient les vastes plaines de l'Ouest canadien. Elles étaient sillonnées d'une chaîne ininterrompue de postes de traite qui rapportaient chaque année, comme bénéfice net, un *million* de dollars.

Mais on n'y rencontrait pas encore un seul établissement agricole, parce que la toute-puissante Compagnie du Nord-Ouest s'y opposait d'une manière farouche.

"Ces terres fertiles, disait-elle, pourraient nourrir des milliers de colons qui ruineraient notre commerce de fourrures."

Pour mieux décourager ceux qui auraient été tentés de s'y installer, elle répétait à qui voulait l'entendre que le climat y était rigoureux, le pays montagneux, coupé de lacs, de marais et de fondrières, et que seuls les chasseurs indiens pouvaient y gagner péniblement leur vie.

Mais l'heure approchait où les plans de la toute-puissante Compagnie des Seigneurs du Nord seraient heureusement déjoués.

2. Lord Selkirk établit une colonie à la rivière Rouge

Montagnards d'Ecosse

En ce temps-là, il y avait dans un pays voisin de l'Angleterre, de braves paysans écossais que des lois injustes dépouillaient brutalement de leurs terres. Un de leurs compatriotes, le noble et riche Selkirk, eut pitié de leur misère; il résolut de consacrer son immense fortune au soulagement



de ses frères, les Ecossais. Il résolut de les transplanter au Canada.

Ces montagnards d'Ecosse étaient vigoureux et forts; ils étaient énergiques et entreprenants. Ils étaient simples dans leurs goûts. Ils avaient connu la misère, et le climat rude, mais sain, du Canada n'allait pas les effrayer.

Les mamans écossaises savaient tenir une maison, filer le lin ou la laine, tisser les toiles et les étoffes, préparer les aliments et les habits. Le Canada lointain leur apparaissait comme une terre promise, et c'était précisément les mamans qu'il nous fallait.

Sur les bords de la rivière Rouge

Lord Selkirk était l'un des principaux membres de la Compagnie de la baie d'Hudson. En cette qualité, il lui fut assez facile d'obtenir un vaste terrain de cent mille milles carrés dans la vallée de la rivière Rouge.

Le premier contingent de colons qu'il dirigea vers l'Ouest canadien comprenait une vingtaine de familles écossaises ou

irlandaises, qui prirent place à bord d'un navire de la Compagnie de la baie d'Hudson. Leur chef était un Ecossais catholique, nommé *Miles Macdonell* qui avait reçu le titre de Gouverneur de la rivière Rouge.

Par suite de retards imprévus, les colons n'arrivèrent à la baie d'Hudson qu'à la fin de septembre. Ils durent y passer l'hiver, et ce premier hiver en terre canadienne leur parut très long.

En juin 1812, il leur restait sept cent cinquante milles à franchir en canots ou à pieds, dans un pays qui ne connaissait pas encore les chemins. Ce fut un voyage affreux de deux longs mois.

Mais ils découvrirent enfin la vallée de la rivière Rouge: c'était la terre promise, c'était le salut.

Réception peu cordiale

A peine débarqués, ils virent accourir une troupe de cavaliers, la tête hérissée de plumes, le visage barbouillé, le tomahawk à la selle, et qui fonçaient sur eux en hurlant:

"Cette terre nous appartient! Vous feriez mieux de vous en retourner dans votre pays."

Les prétendus Indiens n'étaient autres que des employés de la Compagnie du Nord-Ouest, déguisés en Peaux-Rouges. Macdonell fit quand même dresser le camp sur la rive droite de la rivière.

Grande fête

Le 4 septembre, il prit possession du pays en anglais et aussi en français, parce que la langue officielle de l'Ouest était alors le français. Il le fit en présence de ses colons, des Indiens, des coureurs de bois canadiens-français, et de tous les employés des deux compagnies rivales de la fourrure.

La cérémonie se termina par une joyeuse fête sous la tente du gouverneur.

Fort Douglas

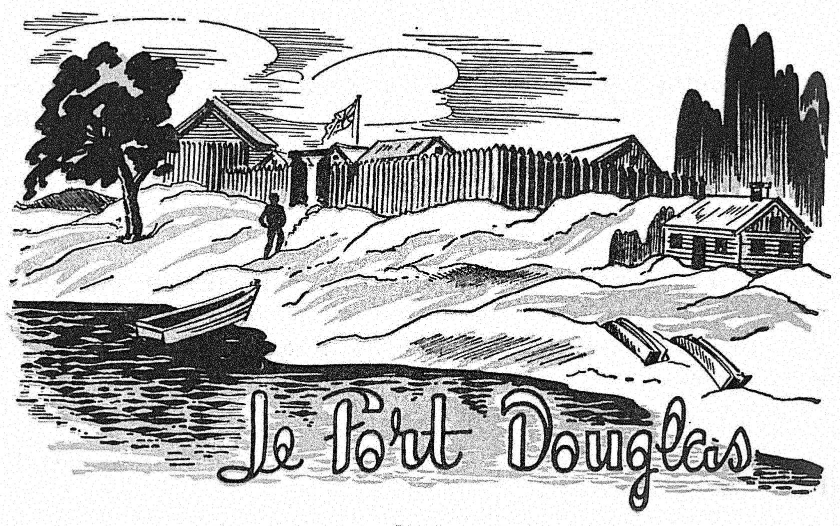
Malgré les ordres reçus, rien n'avait été préparé pour recevoir les colons écossais. Il n'y avait pour eux aucune réserve de provisions, et pas le moindre sac de *pemmican,* ou viande de bison séchée au soleil.

Pour ne pas mourir de faim, les colons durent aller passer l'hiver au sud, sur les bords de la rivière *Pembina,* où de grands troupeaux de bisons leur procurèrent une abondante réserve de viande.

Ils revinrent au printemps, s'installèrent tant bien que mal sur la rive gauche de la rivière Rouge. Le fort prit le nom de *Douglas* qui était le nom de la famille même de lord Selkirk. Ils mirent en terre des légumes et des graines qui donnèrent une récolte meilleure qu'en Angleterre. Un minot de pommes de terre en produisit, par exemple, douze et demi.

Nouveaux contingents

D'autres contingents vinrent encore de l'Ecosse, et le chiffre de la colonie atteignit bientôt *deux cents.*



Le gouverneur Macdonell s'aperçut que la famine se ferait sentir dans sa petite colonie, si l'on continuait à fournir des provisions aux voyageurs des pays d'en haut. Il crut donc nécessaire d'interdire la sortie des provisions de toutes sortes.

La Compagnie du Nord-Ouest y vit un danger si grave pour son commerce des fourrures, qu'elle résolut d'anéantir la colonie de la rivière Rouge.

Bruits alarmants

La Compagnie commença par lancer toutes sortes de nouvelles alarmantes :

Les Indiens en révolte s'apprêtent à fondre sur le fort Douglas.

On annonce que lord Selkirk a perdu tous ses droits dans la vallée de la rivière Rouge.

Vos chefs vous trompent, mes amis; jamais vous ne deviendrez propriétaires des lots que vous défrichez à la sueur de vos fronts.

Pourquoi vous cramponner à un pays sans avenir, sans communications, sans débouchés ?

Pourquoi ne pas vous établir plutôt dans le Haut ou le Bas-Canada ? La vie y est facile, la société agréable, et l'avenir assuré.

Le coup de grâce

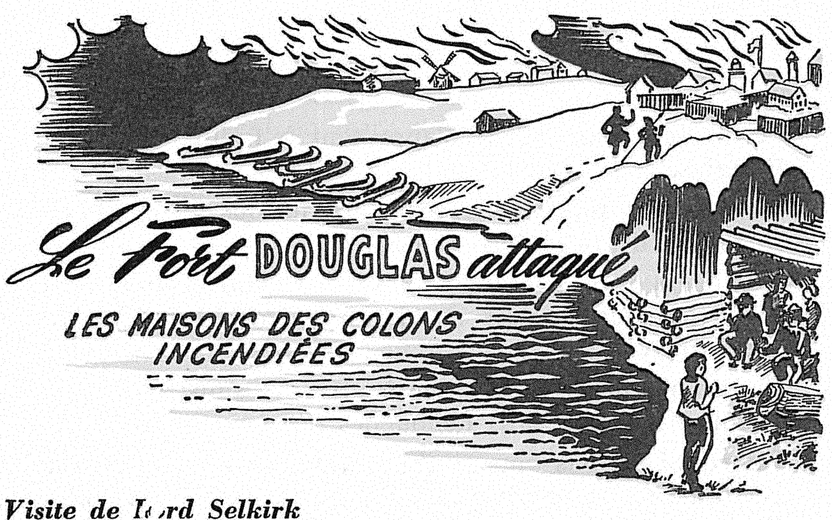
La Compagnie s'empara des armes que possédaient les Ecossais. Puis elle tenta d'enlever leur gouverneur; il y eut un mort et plusieurs blessés.

Voulant éviter de nouvelles pertes de vie, Macdonell se livra lui-même à ses ennemis, qui l'expédièrent à Montréal pour y subir son procès.

La majorité des colons dut se laisser transporter en Ontario, où l'on rencontre aujourd'hui beaucoup de descendants

écossais. Les treize familles, restées fidèles à leur insigne bienfaiteur, durent se réfugier au nord du lac Winnipeg pour permettre aux ennemis de raser plus facilement le fort Douglas et les modestes maisons qui s'échelonnaient le long de la rivière.

La colonie paraissait bien morte, cette fois. N'avait-elle pas reçu le coup de grâce ? Mais non.



Visite de lord Selkirk

Il y avait déjà longtemps que lord Selkirk se proposait de traverser les mers afin de rendre visite à ses colons de la Rivière Rouge. Il venait précisément d'arriver à Montréal à l'automne de 1815, quand on lui apprit la triste fin de sa colonie.

Très en colère, il commença par demander au Gouvernement canadien, la force armée nécessaire pour rétablir l'ordre dans les pays d'en-haut. Et comme il n'y réussissait pas, il engagea lui-même une centaine de soldats qui venaient de se battre contre les Américains pendant la guerre de 1812.

L'ordre rétabli

Accompagnés de Miles Macdonell, qui avait été libéré de sa prison, les soldats de Selkirk s'emparèrent du fort Gibraltar, appartenant à la Compagnie du Nord-Ouest, jetèrent les plus coupables en prison, chargèrent de chaînes le gouverneur Cameron et le renvoyèrent en Angleterre pour y subir son procès.

Les treize familles fidèles n'avaient pas voulu retourner à la baie d'Hudson comme on le leur avait ordonné. Réfugiées au nord du lac Winnnipeg, elles espéraient toujours revenir sur les fermes, qu'elles avaient quittées à regret.

Un messager de Macdonell vint en hâte leur assurer que la paix règnerait désormais à la Rivière Rouge, et que la générosité habituelle de leur protecteur leur permettrait de construire de nouvelles granges et de nouvelles maisons.



Le Chef d'Argent

Les colons de la Rivière Rouge étaient à peine revenus sur leurs terres, que lord Selkirk lui-même s'amenait parmi eux. Il y vécut quatre mois et produisit une telle impression par son savoir-faire, la distinction de ses manières et sa grande générosité, que les Indiens le surnommèrent le *Chef d'Argent.*

Plusieurs soldats de Selkirk se fixèrent à la Rivière Rouge; d'autres continuèrent à parcourir la région à cheval et donnèrent naissance à la fameuse *Police Montée* de l'Ouest canadien. D'autres enfin retournèrent dans les vieux pays.

"Père du Manitoba"

Lord Selkirk était un esprit tenace. Il avait poursuivi son œuvre malgré les difficultés de toutes sortes. C'est ainsi qu'il mérita d'être appelé le *Père du Manitoba.*

Esprit clairvoyant, il avait entrevu les immenses ressources agricoles de l'Ouest. Il avait prophétisé que le Manitoba deviendrait un jour le *Grenier de l'Ouest Canadien.*

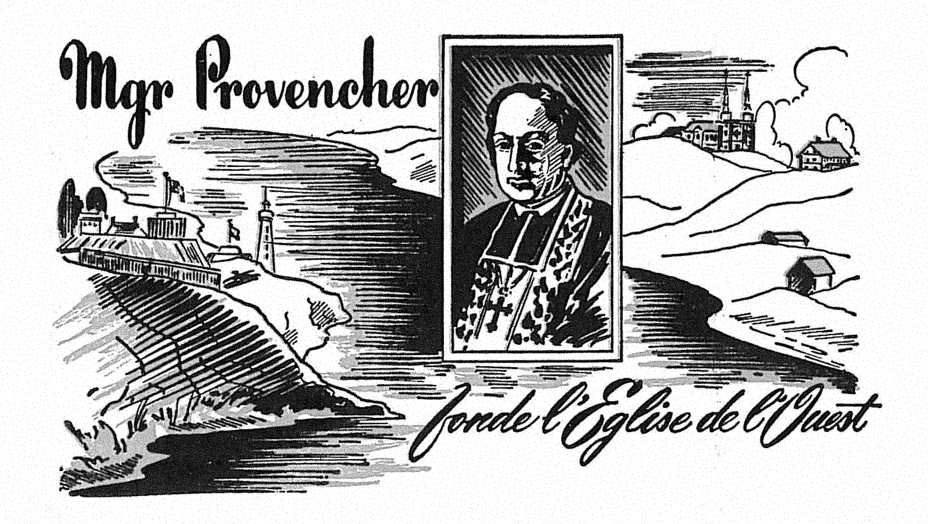
On dit maintenant le *Grenier du Monde,* car notre pays est le quatrième au monde pour la production et l'exportation du blé.

3. Mgr Provencher fonde l'Eglise de l'Ouest

"Des prêtres, s'il vous plaît !"

Lorsque lord Selkirk descendit à Montréal en 1815, c'est un Canadien français de la Rivière Rouge, Jean-Baptiste Lagimonière, qui lui apprit les malheurs survenus aux colons du fort Douglas.

Lagimonière était venu de la Rivière Rouge à Montréal en raquettes, et comme le noble lord cherchait à le récom-



penser d'un acte aussi héroïque, il entendit le Canadien lui répondre :

"Des Prêtres, noble lord ! Envoyez-nous des prêtres !"

Selkirk était protestant, mais comme il avait un grand cœur et qu'il était un homme de génie, il n'hésita pas une minute à demander des prêtres à Mgr Plessis. L'évêque de Québec se laissa toucher par cette demande que lui adressait un écossais sincère, et il lui fit cadeau de deux prêtres : messieurs les abbés Provencher et Dumoulin.

Des cadeaux

A Montréal, lord Selkirk accueillit les nouveaux missionnaires à sa table. Pour leur permettre de développer en paix leur église, leurs écoles, et leurs œuvres paroissiales, il leur fit cadeau de terrains considérables en face du fort Douglas, sur l'autre rive de la rivière Rouge.

La comtesse Selkirk les combla, elle aussi d'égards, et leur fit don d'un calice, d'ornements, et de linges d'église.

Long voyage

Les missionnaires suivirent le chemin des voyageurs aux pays d'en-haut. Ce fut un long et pénible voyage de mille six cents mille, agrémenté de *soixante-douze* portages et d'un nombre presque égal de demi-portages.

Le jeudi, 16 juillet 1818, un Peau-Rouge galopait à travers la colonie de la rivière Rouge, disant:

"Grande nouvelle: les canots portant les Robes-Noires remontent la rivière. Ils seront au fort dans le courant de l'après-midi."

Grande nouvelle

C'était une nouvelle d'autant plus grande que la plupart de ces braves gens n'avaient jamais vu de prêtres. Les femmes et les enfants surtout avaient hâte de voir enfin ces Robes-Noires dont on leur avait tant parlé.

Quand les deux canots de la Compagnie de la Baie d'Hudson parurent au tournant de la rivière, un seul cri partit de toutes les poitrines: "Les voici!"

Hommes, femmes, enfants, tous se précipitèrent au bord de la rivière pour mieux contempler les Robes-Noires, pour leur serrer la main, et pour leur parler.

La paix soit avec vous

"La paix soit avec vous! dit monsieur Provencher. C'est le premier souhait que nous vous apportons au nom de Jésus-Christ, dont nous sommes les ministres. Oui, désormais la paix régnera dans ces contrées sauvages depuis si longtemps troublées."

Dès le lendemain, l'abbé Provencher baptisa tous les enfants au-dessous de cinq ans. Marie-Anne Gaboury, femme de Jean-Baptiste Lagimonière, qui était la seule femme baptisée dans le pays, fut la marraine de tous ces petits chrétiens.

Le surlendemain, dimanche, grand'messe solennelle.

"Je suis venu vous montrer le chemin du ciel, dit le prêtre. Au nom de Dieu, je vous consolerai dans vos peines de la vie. Je serai votre père, et je compte que, de votre côté, vous saurez vous montrer de bons enfants."

Première maison-chapelle

L'abbé Provencher se mit sans retard à la construction d'une modeste maison qui allait servir à la fois de résidence, de chapelle et d'école. Le bois de construction était rare, tout comme l'argent, les outils et les ouvriers, mais le prêtre ne craignait pas de se mêler aux travailleurs.

Il se fit bûcheron, charpentier, maçon. Il descendit dans les marais voisins et en rapporta de la glaise et des joncs, dont il revêtit l'humble cabane. Avec du foin mêlé de glaise, il construisit un petit foyer qui lui donnait tout juste assez



de chaleur pour ne pas geler en hiver. Pas de cheminée, mais un simple trou dans la toiture pour y laisser passer la fumée. Comme fenêtre enfin, une peau soigneusement grattée et aussi mince que possible.

Le missionnaire étrenna sa chapelle à la Toussaint. Il l'avait dédiée à Saint-Boniface, patron spécial d'un groupe d'Allemands du voisinage, qu'il espérait ramener à la pratique de notre sainte religion.

Humbles origines

Telles furent les humbles origines de Saint-Boniface du Manitoba.

L'humble église de la rivière Rouge était fondée. Il restait à la protéger à l'organiser et à la fortifier. Ce fut une tâche difficile à laquelle l'abbé Provencher devait consacrer les trente-cinq dernières années de sa vie.

Tâche pénible

Nos deux missionnaires de la rivière Rouge se rendirent vite compte que la besogne serait immense, tant auprès des Indiens, cousus de vices et de misères, qu'auprès des Blancs, dont plusieurs ne se conduisaient pas beaucoup mieux que les Peaux-Rouges.

On rencontrait aussi des épreuves d'un autre genre: celle-ci par exemple. A l'arrivée des missionnaires, la récolte s'annonçait magnifique, et l'on espérait que, pour la première fois, la colonie de la rivière Rouge pourrait peut-être se suffire à elle-même.

Or, le 3 août, vers midi, des nuées de sauterelles s'abattirent soudain sur les récoltes qu'elles saccagèrent pendant six jours. Les jardins furent dévastés, les pommes de terre rasées, et l'orge coupée à sa base.

Va-t-on mourir de faim ?

Pendant bien des années encore, le plus grand problème de l'Ouest restera celui-ci: *s'ingénier pour ne pas mourir de faim!*

La nourriture principale consistait en viande de bison séchée au soleil, ou réduite en poudre, et à laquelle les Blancs ne s'habituaient qu'avec peine. Pas de pain, pas de légumes, pas de lait, pas de beurre, ni pour les missionnaires, ni même pour le gouverneur de la colonie.

Les animaux de la colonie se résumaient à trois vaches, deux veaux, un bœuf, et soixante porcs. L'une de ces vaches appartenait à Jean-Baptiste Lagimonière qui, de temps à autres, faisait cadeau d'une délicieuse tasse de lait au curé-fondateur de la Rivière-Rouge.

Parfois aussi, monsieur le Curé n'avait plus rien à manger. Il en prévenait discrètement l'aînée des fillettes Lagimonière:

"Ecoute, Reine, dis donc à ta mère que je n'ai rien à manger ce soir."

Reine courait chez elle et revenait avec un petit sac de pemmican sous le bras: ce pemmican auquel l'estomac de l'abbé Provencher ne voulait pas s'habituer. Mais c'est tout ce que l'on pouvait trouver à la rivière Rouge pour ne pas mourir de faim!

Premier voyage à Québec

Après deux ans passés à la rivière Rouge, l'abbé Provencher revint à Québec rendre compte à Mgr Plessis de l'état de sa mission, tel que son évêque le lui avait d'ailleurs recommandé.

En arrivant à Montréal, il s'aperçut que ses pauvres vêtements tombaient en lambeaux. Trop pauvre pour remédier de lui-même à cette situation, il dut emprunter l'argent nécessaire à l'achat d'une soutane, de souliers et d'un chapeau.

A la fin d'octobre 1820, il se prosternait aux pieds de son évêque. Ce n'est pas sans émotion que Mgr Plessis serrait dans ses bras le courageux apôtre qui avait fondé si sagement l'Eglise de l'Ouest.

Premier évêque de l'Ouest

L'abbé Provencher fut bien surpris d'apprendre que Rome l'avait élevé à la haute dignité d'évêque. Il se croyait tellement indigne de cet honneur, qu'il faillit refuser la lourde charge qu'on lui imposait.

Mais le bon géant, qui mesurait six pieds et quatre pouces, comprit à la fin qu'il ne fallait jamais refuser la croix.

Il se mit à parcourir les séminaires en quête de jeunes prêtres qui voudraient bien le suivre dans les pays d'en haut. Mais cette nouvelle mission paraissait trop dure à plusieurs. "Pas une queue de loup ne se perd dans nos pays de désolation, dira plus tard Mgr Grandin, l'un des successeurs de Mgr Provencher, et l'on ne trouverait pas de prêtres pour y venir chercher des âmes!"

Consacré évêque aux Trois-Rivières le 12 mai 1822, Mgr Provencher repartit le 1er juin pour les pays d'en-haut.

Premier évêque de l'Ouest

Presque aussi pauvre qu'à son premier voyage, Mgr Provencher emportait tout de même quelques provisions. Or sur le lac Lacroix, les Indiens lui dérobèrent un sac de blé, un sac de maïs, et soixante livres de farine. Pauvre évêque de l'Ouest canadien!

Le 7 août enfin, quand le canot de Mgr Provencher parut en face du fort Douglas, toute la petite colonie de la rivière Rouge accueillit son premier évêque avec des acclamations joyeuses et de nombreuses salves de mousqueterie.

L'évêque-colonisateur

La situation matérielle de l'Ouest était encore lamentable. Un bon nombre de colons perdaient courage et partaient.

"Il ne manque à la plus grande partie des colons, disait Monseigneur, que les moyens de sortir du pays."

C'est pourquoi Monseigneur continua de retrousser sa soutane, comme par le passé. Les premières charrues ayant fait leur apparition dans l'Ouest, il apprit à ses diocésains comment s'en servir. On le vit tenir lui-même les mancherons de la charrue, que tireraient deux grands bœufs. On le vit semer ses champs, couper le grain à la faucille, lier les gerbes, et battre les épis au fléau.

Et un jour, il dit:

"Nous avons deux vaches, trois veaux, douze poules et des poulets: enfin, nous commençons à nous monter."

Il apprit aux demoiselles de Saint-Boniface à filer la laine de bison et à tisser le lin, qui pousse très bien dans l'Ouest.

L'homme de la prière

Ces divers tracas matériels n'empêchaient pas Mgr Provencher de rester avant tout un homme d'étude, un homme de prière, un apôtre ardent qui faisait tous les jours le *catéchisme* aux adultes et aux enfants.

Ainsi, quand il allait l'hiver, chercher sa provision de bois sur un traîneau que tirait lentement un bœuf, il égrenait des avé pour tromper la longueur de la route.

Encore l'épreuve (1826)

Le terrible fléau des sauterelles venait à peine de disparaître, qu'arriva celui de l'inondation. La neige, qui était tombée en abondance cet hiver-là, fondit si brusquement au printemps, que la rivière monta de neuf pieds en vingt-quatre heures.

Quand elle eut atteint seize pieds au-dessus du niveau du sol, elle n'était plus qu'un immense lac, et la moitié des maisons des colons avaient disparu sous les flots. La plupart des autres étaient sérieusement endommagées.

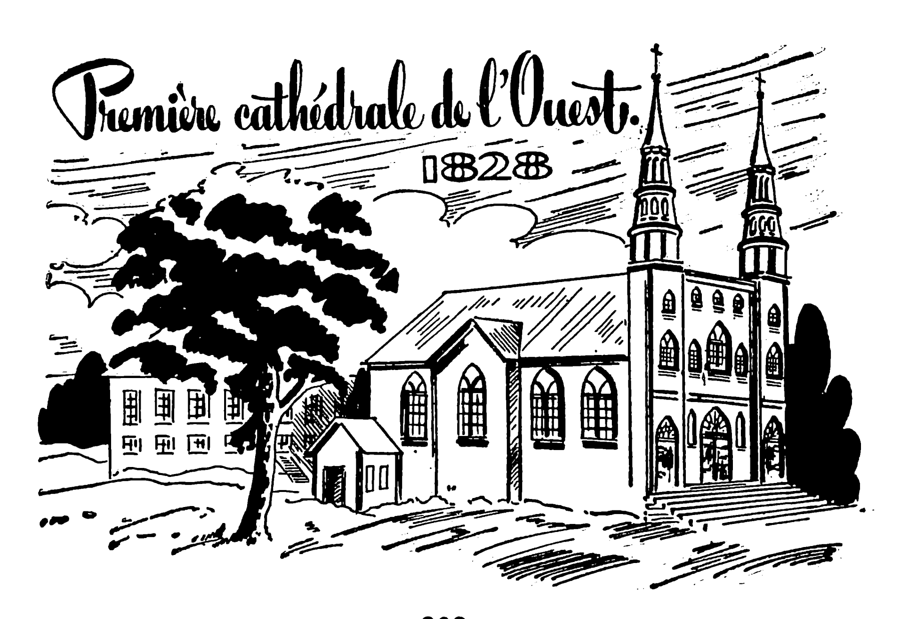
Cette fois, c'était la ruine de la colonie: on le croyait, du moins; on le disait aussi. Mais tel n'était pas l'avis des valeureux colons de Selkirk, qui en avaient vu bien d'autres; ni de Monseigneur qui disait à ses gens:

Retournons sur nos terres, mes amis, et recommençons à neuf. Dieu nous aidera, vous verrez."

Bonnes récoltes

Dieu aida si bien les colons éprouvés par l'inondation de 1826, que la récolte fut abondante cette année-là et les suivantes. Un jour vint où Monseigneur put écrire avec autant de satisfaction que de reconnaissance:

"Tout le monde mangera du pain cette année."



Première cathédrale

La dîme de 1828 s'élevait à quatre-vingt-cinq minots de blé. C'était une année d'abondance pour le pauvre évêque de l'Ouest, qui jugea le moment venu d'ériger un humble "palais épiscopal" en pierre des champs.

"Je ne sais, disait-il si je pourrai le bâtir sans faire banqueroute. Je tire des corvées des habitants, qui sont tous pauvres, et ne peuvent me donner que le secours de leurs bras."

Grâce à son ami, le gouverneur Thompson, et à l'abbé Bourget, le futur évêque de Montréal, qui lui recrutait des bienfaiteurs au pays de Québec, Mgr de Saint-Boniface put aussi commencer une église en pierre, qui fit bientôt l'admiration de tous les visiteurs, et mérita le titre de *première cathédrale de l'Ouest Canadien.*

Le plus bel évêque du monde

Comme l'argent faisait toujours défaut, Mgr Provencher résolut de traverser la mer et d'aller quêter à Londres, à Paris et à Rome.

Il fit impression partout avec sa haute taille et son aspect imposant:

"Excusez-moi si je vous regarde aussi attentivement, lui disait un Anglais de Londres, mais il me semble que je n'ai jamais vu un si bel homme."

Notre Saint-Père le Pape, qui l'avait reçu deux fois en audience privée et qui lui avait fait cadeau d'un beau calice vermeil, fut étonné, lui aussi, de la majesté de son représentant, et ne put s'empêcher de lui dire:

"Je n'ai jamais vu un plus bel évêque!"

Des Sœurs dans l'Ouest

C'était en 1843. Il y avait déjà vingt-cinq ans que Mgr Provencher dirigeait sa mission de l'Ouest Canadien. Il crut

l'heure venue d'appeler enfin des religieuses, puisqu'il se croyait maintenant capable de pouvoir les nourrir. Mais à quelle communauté s'adresser?

Il fit aux Etats-Unis un long et fatigant voyage qui n'aboutit à rien et qui faillit lui coûter la vie. Une nuit qu'il voyageait en diligence, les chevaux prirent le mors aux dents et précipitèrent la voiture au fond d'un gouffre. Monseigneur s'en tira, comme par miracle, et pousuivit sa route jusqu'au Canada, où son vieil ami, Mgr Bourget, lui dit:

"Nous irons voir les Sœurs Grises elles ne refusent jamais rien."

Il y alla, répétant toujours la même prière:

"Mon Dieu, vous savez bien que j'ai besoin de religieuses dans ma mission de l'Ouest. Daignez me conduire vers la communauté où il vous plaira de m'en faire trouver."

"Moi ! Moi !..."

La Révérende Mère Générale des Sœurs Grises introduisit à la salle commune le grand vieillard à la soutane tout usée, qui parla de ses missions, et qui dit à la fin:

"Qui veut venir avec moi dans l'Ouest? Qui?"

Trente-huit religieuses sur trente-huit se dirent prêtes à partir. On en choisit quatre.



Des Oblats dans l'Ouest

Monseigneur était-il au comble du bonheur? Pas encore, puisqu'il manquait de prêtres. Mais quand, à l'été de 1845, il vit arriver dans l'Ouest, les deux premiers Oblats de Marie-Immaculée — les Pères Aubert et Taché — il en pleura de joie.

Mais le père Taché n'était encore que sous-diacre, et Monseigneur en avait été désagréablement surpris:

"Sous-diacre! Mais ce sont des prêtres qu'il nous faut!"

Et puis, le sous-diacre était si jeune et si petit de taille que Monseigneur ne put réprimer un second mouvement d'impatience.

"On m'envoie des enfants! Ce sont des hommes qu'il nous faut!"

Monseigneur n'allait pas tarder à changer d'avis à l'égard du petit père Taché, car c'est lui qu'il choisit comme successeur:

"Il n'a que vingt-sept ans, disait-il, mais c'est un défaut dont il se corrigera facilement."

Digne couronnement

Il y avait des Oblats dans l'Ouest. Il y avait des Sœurs Grises de Montréal. Il y avait une cathédrale qui faisait l'admiration des étrangers. Il y avait un hospice, une école pour les filles, une autre pour les garçons. Il y avait un nouvel évêque dans l'Ouest.

Il y avait enfin une chrétienté florissante, et Mgr Provencher, le fondateur de cette Eglise, pouvait partir en paix. Il pouvait aller recevoir au ciel la récompense de ses immenses travaux.

"Ne pleurez pas, mes filles, disait-il aux Sœurs Grises réunies autour de son lit de mourant; je pars, mais Dieu vous reste."

ACTIVITÉS PÉDAGOGIQUES

I. Vous savez maintenant que . . .

1. La Vérendrye et ses fils avaient établi tout un système de postes de traite dans l'Ouest. D'autres poursuivirent leur œuvre; on les appelait les *voyageurs aux pays d'en haut.* Leur vie était dure, mais très utile au commerce des fourrures.
2. Des paysans écossais mouraient de misère et de faim dans leur pays. Lord Selkirk les transplanta sur les bords de la Rivière Rouge. dans l'Ouest Canadien. Il mérita le titre de *Père du Manitoba.*
3. Mgr Provencher fut le premier évêque de l'Ouest Canadien. Il se fit aussi maçon, bûcheron, cultivateur, pour apprendre à ses gens à faire comme lui.

II. *Apprenez à être précis dans vos réponses !* Chaque mot ou groupement de mots ci-dessous se rapporte à l'une ou l'autre phrase du présent exercice; chaque mot ou groupement de mots à sa place, s'il-vous-plaît !

(Compagnie de la Baie d'Hudson; Compagnie du Nord-Ouest; La Vérendrye et ses fils; les voyageurs aux pays d'en haut; marchands de Montréal; les canots d'écorce.)

1. Nous avons établi tout un système de postes de traite dans l'Ouest: Saint-Pierre, Saint-Charles, Maurepas, Rouge, de la Reine: . . . .

2. Notre compagnie s'appelle *française,* parce qu'elle prend à son service une armée de guides, commis ou voyageurs canadiens-français : . . . .

3. Nous n'avons pas de rivaux pour conduire les canots de Montréal aux pays d'en-haut : . . . .

4. Comme nous ne recevons plus de fourrures des pays d'en haut, nous avons résolu de former une compagnie régulière qui s'appellera : Compagnie du Nord-Ouest. Nous sommes tous des : . . . .

5. C'est facile pour la compagnie *française* d'employer un grand nombre de Canadiens français, parce que son siège est à Montréal même, mais le cas est différent pour notre compagnie, dont le siège se trouve en Angleterre : . . . .

6. Chacun d'eux contenait des couvertures, de l'eau-de-vie, de la laine, de la poudre, des biscuits, de la viande . . . . : . . . .

III. *Savez-vous consulter votre manuels ?* Cherchez, et vous trouverez facilement une phrase se rapportant à chacun des titres suivants, ou le définissant :

1. Gouverneur de la colonie écossaise de la rivière Rouge: *Miles Mac.......*

2. Chef d'Argent : ....

3. Police Montée de l'Ouest Canadien : ....

4. Père du Manitoba : ....

5. Grenier de l'Ouest Canadien : ....

IV. Un élève distrait ou négligent a commis plusieurs erreurs en cherchant à résumer l'établissement à la rivière Rouge des colons de Selkirk. Ayez l'œil, et corrigez vite les phrases fautives !

1. Il y avait déjà plus d'un demi-siècle que les Blancs foulaient les plaines de l'Ouest Canadien.

2. La traite des fourrures rapportait chaque année mille dollars.

3. Un noble Irlandais, lord Selkirk, résolut de transplanter ses compatriotes malheureux en Acadie.

4. Les colons de Selkirk étaient vigoureux et forts. Ils étaient énergiques et entreprenants.

5. C'était précisément l'Australie qu'il fallait à des géants de cette trempe.

6. Lord Selkirk étant un membre de la Compagnie du Nord-Ouest. il lui fut assez facile d'obtenir une immense étendue de terrain sur les bords du lac Winnipeg.

7. Le gouverneur des Ecossais était un protestant du nom de Miles Macdonnell.

8. Les colons de Selkirk élevèrent sur les bords de la rivière Rouge un fort auquel ils donnèrent le nom de leur bienfaiteur : *Selkirk.*

9. La compagnie de la baie d'Hudson résolut de chasser les colons écossais, parce qu'ils nuisaient à son commerce des fourrures.

10. Quand Selkirk apprit les malheurs de sa colonie, il engagea une centaine de soldats qui vinrent rétablir l'ordre dans l'Ouest.

V. Les phrases suivantes ne sont pas toujours complètes. Aidez-nous à leur donner leur sens parfait.

1. Lord Selkirk demandait à Jean-Baptiste ... ce qu'il voulait en retour du grand ... qu'il venait de faire.

2. Mgr ... se laissa toucher; il accorda deux ....

3. La comtesse ... fit don d'un ..., d' ..., et de ....

4. Grande nouvelle : les ... portant ... remontent la .... Ils seront au ... dans le ... de l' ... .

5. Hommes, femmes, ... tous se précipitent au bord de la ... pour mieux ... les ..., pour leur ... la main, et pour leur ....

6. L'abbé Prov... se fit ..., ..., ...

7. Il étrenna sa chap... à la ....

8. Le 3 août, une nuée de ... s'abattit soudain sur les..., qu'elles ... pendant ... jours.

9. Pas de pain, pas de ..., pas de lait, pas de ..., ni pour les ..., ni même pour le ... de la ....

10. A son arrivée à Québec, M. l'abbé ... fut bien surpris d' ... que ... l'avait élevé à la ... d' ....

VI. Lectures recommandées :

1. *Le Canada héroïque et pittoresque,* par le R. P. Alexis.
2. *L'Ouest Canadien,* par Eugène Achard.
3. *Mgr Provencher, par Donatien Frémont.*

VII. ***Le coin des chercheurs :*** **Voici quelques paroles de Mgr Provencher; à l'aide de votre manuel, dites *à quelle occasion* Monseigneur prononça chacune de ces paroles :**

1. "Il ne manque à la plus grande partie des colons que les moyens de sortir du pays (l'Ouest Canadien)."

2. "Nous avons deux vaches, trois veaux, douze poules et des poulets; enfin, nous commençons à nous monter."

3. "Retournons sur nos terres, mes amis, et recommençons à neuf; Dieu nous aidera, vous le verrez."

4. "Tout le monde mangera du pain cette année."

5. "Je ne sais si je pourrai le bâtir sans faire banqueroute. Les habitants sont tous pauvres et ne peuvent me donner que le secours de leurs bras."

6. "Mon Dieu, vous savez bien que j'ai besoin de religieuses dans ma mission; daignez me conduire vers la communauté où il vous plaira de m'en faire trouver."

7. "On m'envoie des enfants; mais ce sont des hommes qu'il nous faut !"

8. "Ne pleurez pas, mes filles; je pars, mais Dieu vous reste."

VIII. Cartographie, dessin :

1. Pouvez-vous esquisser la carte du Canada et indiquer la route que suivaient nos voyageurs et nos missionnaires aux pays d'en haut ?

2. A l'aide des images contenues dans ce chapitre, pouvez-vous dessiner un canot de voyageurs ?

3. Pouvez-vous représenter nos voyageurs dans un portage ?

IX. Dramatisez, jouez, racontez :

1. Nos voyageurs aux pays d'en haut.
2. Le voyage et l'arrivée des premiers Ecossais à la rivière Rouge.
3. La visite de lord Selkirk à ses colons de la rivière Rouge.
4. L'arrivée des deux premiers missionnaires dans l'Ouest Canadien.
5. Mgr Provencher, l'évêque colonisateur.
6. La grande inondation de 1826.
7. Le plus bel évêque du monde.
8. Des Sœurs Grises dans l'Ouest.
9. L'arrivée des Oblats; un évêque remplaçant.

X. *Aux amateurs du dictionnaire :* Cherchez la signification exacte des mots suivants :

1. interprète : ....
2. étoupe : ....
3. naufrage : ....
4. montagnard : ....
5. cavalier : ....
6. famine : ....
7. cramponner (se) ....
8. raser (un fort) ....
9. portage : ....
10. charpentier : ....
11. maçon : ....
12. banqueroute : ....


Expansion de la Colonisation
Chapitre 9e

1. Difficultés d'ouvrir de nouvelles terres; exode vers les Etats-Unis

Au pays de Québec

La colonisation gagnait du terrain en Ontario, dans les Provinces Maritimes, dans l'Ouest même, où les colons de Selkirk tenaient bon, malgré des difficultés de toutes sortes.

Au pays de Québec, elle progressait aussi, mais pas aussi vite qu'on l'aurait voulu, parce qu'il était très difficile, impossible même de se procurer de nouvelles terres. Aussi nos gens prenaient-ils facilement la direction des Etats-Unis.

Nouveaux motifs

D'autres motifs devaient attirer des milliers de Canadiens français aux Etats-Unis: la découverte de mines d'or en Californie, les filatures de la Nouvelle-Angleterre, qui avaient doublé leurs salaires parce qu'elles manquaient de travailleurs, l'apparition des chemins de fer qui allaient faciliter les voyages, et le magnifique essor que prirent aux Etats-Unis l'industrie du fer, de l'acier, du pétrole, de la laine et du coton.

Il y eut aussi la guerre civile qui éclata entre le nord et le sud des Etats-Unis, et qui nous réclama de nouveaux ouvriers pour les usines de la Nouvelle-Angleterre.

Des Américains parcouraient nos villes et nos villages, en quête de travailleurs à qui ils faisaient les promesses les plus alléchantes de vie facile, riche et heureuse. Le Gouvernement américain, de son côté, leur ouvrait largement ses portes disant:

"Nous invitons cordialement les habitants des autres pays à venir faire partie de notre famille, qui s'accroît avec rapidité."



Ils arrivaient de partout

Les Canadiens se fixèrent de préférence dans les grands centres industriels comme Manchester, Lowell, Fall-River, Woonsocket, parce que les salaires y étaient meilleurs, et le travail plus abondant.

Les enfants y trouvaient facilement de l'ouvrage dès leurs quinze ou seize ans. Quelle aubaine c'était pour les familles nombreuses! Il devenait facile de se payer rapidement une maison confortable et bien meublée, de se procurer des vêtements à la mode, et même d'amasser quelques milliers de dollars.

Trop tard

Plusieurs de nos gens partaient avec l'espoir de revenir au pays natal quand ils auraient amassé suffisamment d'ar-

gent pour leurs vieux jours. Québec les vit s'éloigner, sans même essayer de les retenir. Et quand le Gouvernement se décida enfin à ouvrir de nouvelles terres, à la fin du siècle dernier, il était déjà trop tard.

Faut-il blâmer les partants ?

Faut-il blâmer ceux qui nous ont quittés? Faut-il les accuser d'avoir renié leur patrie pour l'amour de l'argent? Faut-il les considérer comme des ingrats?

Mais non. C'est ordinairement en pleurant qu'ils s'arrachaient des bras de leurs parents.

On ne peut tout de même pas les accuser d'avoir quitté un pays où il devenait impossible de se procurer de nouvelles terres pour y établir leurs enfants; en un temps où les cultivateurs menaient en ville, dès l'aurore, par des chemins impraticables, une charretée de bois ou de foin, qu'il fallait presque donner ou ramener le soir, à la maison, faute d'acheteurs.

Les Franco-Américains

La plupart de nos émigrés restèrent aux Etats-Unis, d'où ils ne veulent plus partir. Ils sont devenus les *Franco-Américains.*

Ils sont avant tout Américains, et chantent avec ardeur l'hymne au drapeau étoilé, mais leurs bannières nationales portent encore la fleur de lys française et la feuille d'érable de chez nous.

Dans leurs réunions, ils entonnent "O Canada!" et la belle chanson:

> Jadis, la France sur nos bords
> Jeta sa semence immortelle,
> Et nous, secondant ses efforts,
> Avons fait la France Nouvelle!

Un grand nombre d'entre eux se sont groupés en paroisses autour de leurs prêtres, et sont demeurés fidèles à leurs origines et à leur foi. Ils nous font honneur avec leurs églises et leurs écoles très bien organisées.

Et l'un d'eux, monsieur Josaphat Benoît, écrit dans son beau volume, *l'Ame Franco-Américaine,* ces lignes qui lui font honneur:

"Vieille terre canadienne, tes fils d'hier ne t'oublient pas. Ils continuent de t'aimer, et plusieurs songent encore avec larmes au jour où la lutte pour l'existence les arracha violemment de ton sein qui abrite leurs morts et leurs souvenirs les plus chers.

Ils t'ont retrouvée aux Etats-Unis, dans la Nouvelle-Angleterre surtout, où ils vivent, luttent et grandissent, comme leurs frères du Canada, à l'ombre du foyer et de l'autel, qui sont la sauvegarde des peuples et la base des nations fortes, heureuses et prospères."

2. Fondation des Bois-Francs

Il y avait alors, au sud du Saint-Laurent, une région fertile et pittoresque qu'on appelait les *Bois-Francs.*

Cet immense territoire ne fut longtemps qu'une solitude profonde où se promenaient les ours, où gambadaient les chevreuils, et où quelques chasseurs seulement osaient s'aventurer.

Mais pourquoi nos ancêtres n'osaient-ils pas s'y tailler de beaux et vastes domaines? Parce que ces forêts appartenaient à de grandes compagnies forestières, qui empêchaient les colons de s'y installer.

En terrain défendu

Et cependant, des hommes courageux pénétrèrent lentement en terrain défendu. Petit à petit, ils envahirent cette



magnifique région qu'on appelle encore aujourd'hui les Bois-Francs.

Le mot "Bois-Francs" vient de ce que la forêt de cette région renferme surtout des érables, du merisier, et tous ces arbres à bois dur qu'on appelle bois francs, pour les distinguer du pin, de l'épinette, du sapin, qu'on appelle aussi *bois mous.*

Dans les Bois-Francs, l'érable fournissait à lui seul les deux principales industries de la région:

Le sucre et le sirop d'érable.

Le sel de potasse, que l'on tirait de la cendre de potasse, et qui se vendait très bien.

Pas de chemins

Une première et très grosse difficulté surgissait tout à coup: il n'y avait pas de chemins. Une seule ressource s'offrait

aux nouveaux colons: s'engager à pieds dans les étroits sentiers d'abord tracés par les bêtes sauvages et suivis ensuite par les Indiens.

Une fois rendus sur les lots de colonisation qu'ils s'étaient choisis, nos gens devaient se considérer comme prisonniers de la forêt. En cas d'accidents graves, ils ne devaient compter sur le secours de personne.

Chaque fois qu'ils désiraient se procurer de la nourriture ou des objets de ménage, chez les marchands des vieilles paroisses, ils faisaient tout le trajet à pied, à l'aller comme au retour, et chargés chaque fois comme des mules.



Ce n'est pas tout

Le plus triste de toute cette histoire de colonisation, c'est que nos colons, une fois bien installés sur leur lot, se voyaient parfois brutalement dépouillés de leurs maigres biens.

Pourquoi ? Parce que, sans le savoir, ils avaient défriché l'un ou l'autre de ces trois millions d'acres de terre que le Gouvernement de Sa Majesté avait généreusement distribué aux environs de l'année 1800.

L'un de ces colons, du nom de Houle, disait à la fin de sa vie :

"Si l'argent que j'ai donné pour garder ma terre contre les tracasseries des grands, était en billets d'une piastre, je crois que j'en aurais assez pour couvrir toute ma terre."

Jeûnes fréquents

Pour ne pas mourir de faim, dans les premiers temps du moins, il fallait se nourrir d'herbes sauvages, de choux gras, de feuilles de patates, d'ail sauvage, et de racines bouillies.

La même brique de lard servait parfois à la soupe de sept à huit voisins. Les colons buvaient du thé de pommettes rouges, fumaient des feuilles de hêtre ou d'orme, et tenaient bon.

Il arrivait à ces bourreaux de travail de bûcher toute une journée sans rien manger, parce qu'ils n'avaient rien à manger.

"Que nous étions contents, disaient-ils, lorsqu'il nous était donné de voir mûrir les framboises et les bluets ! C'était la manne qui nous arrivait, pour assouvir notre faim !"

On voyait parfois des enfants arracher du sarrasin vert dans les champs et le grignoter tel quel pour s'empêcher de mourir.

Même les animaux jeûnaient

Si les hommes manquaient souvent de nourriture, il devait en être de même des premiers animaux qui réussirent à

s'introduire dans les Bois-Francs. Les bœufs ou les chevaux qui arrachaient les souches ou traînaient les charges à travers les fondrières, n'avaient souvent à manger que des feuilles ou des racines.

Souvent, aussi, il fallait retirer les pauvres bêtes des marécages à l'aide d'un câble, d'un levier, ou à l'aide d'un autre bœuf ou d'un autre cheval.

Charles Beauchesne

Au printemps de 1835, Charles Beauchesne, le fondateur d'Arthabaska, montait de Bécancour en voiture avec sa femme et ses six enfants. A certains endroits, il rencontrait quatre pieds de neige.

La vitesse moyenne était d'un mille à l'heure. La famille mangeait ce qu'elle pouvait. Elle pleurait parfois, parce qu'elle avait trop faim ou trop froid, mais personne ne parlait de retourner en arrière.

Soudain, le cheval, couvert de blessures, s'affaissa pour ne plus se relever. Charles Beauchesne avait perdu le fidèle ami sur lequel il avait tant compté pour défricher son lot.

Allait-il se décourager? Non. Il continuerait à pied, tout simplement. Sa femme l'encourageait à continuer. Il souffrirait davantage, en attendant que d'autres colons, braves comme lui, vinssent le rejoindre, et l'aider à fonder la ville coquette qui s'appelle maintenant *Arthabaska.*

La croix des Bois-Francs

Avant même l'arrivée du prêtre, les colons élevèrent une croix à l'endroit où s'élève aujourd'hui l'église de Plessisville. Ils s'assemblaient autour de cette croix, récitaient le chapelet, et chantaient les pieux cantiques qu'ils avaient si souvent entendus à l'église de leur village.

Ils aimaient ces réunions, qui leur rappelaient les belles cérémonies de leur enfance. Ils étaient même un peu tristes



à ce souvenir, et soupiraient après le jour où ils auraient un prêtre bien à eux.

En 1837, un prêtre de passage célébra la première messe dans la perlasserie de Plessisville. Trois ans plus tard, les colons virent s'amener un prêtre qui allait vivre parmi eux et avec eux.

Deux victimes

Les premiers prêtres des Bois-Francs n'étaient pas nombreux. Ils devaient parcourir d'immenses territoires, partager la fatigue, la misère et les dangers des colons.

Le 23 novembre 1845, l'abbé Bélanger venait de chanter les vêpres à Plessisville. Il avait fait un baptême et un ma-

riage, et il parlait de s'en aller au village voisin. Il neigeait à plein ciel, c'est vrai, mais un robuste colon du nom d'Ambroise Pépin, et le notaire Cormier, s'offraient à l'accompagner.

Nos trois voyageurs espéraient bien atteindre avant la nuit la maison de leur ami, Grondin, au milieu même de la savane, mais la grande *noirceur* s'abattit tout à coup sur eux, à mi-chemin. Pour ne pas trop enfoncer dans les marais, ils voulurent allumer leur fanal à bougie, mais la neige avait tellement détrempé les allumettes, qu'une seule prit feu. Or la chandelle, qui était humide, elle aussi, refusa de brûler.

Nuit d'horreur

Sans trop s'en apercevoir, les trois amis tournèrent sur eux-mêmes et s'égarèrent complètement dans la savane. Ambroise Pépin tomba le premier, épuisé; puis ce fut au tour du prêtre, et à celui du notaire enfin.

Deux colons, qui s'étaient mis en route de bonne heure le lendemain matin, virent une forme noire qui remuait au bord du sentier :

"Un ours !" dirent-ils en s'écartant de leur chemin.

Puis ils se ressouvinrent des trois voyageurs de la veille et, soupçonnant un malheur, revinrent sur leurs pas. Ils reconnurent le notaire à moitié gelé, mais respirant encore et luttant contre la mort.

Transporté à la maison de Grondin, le notaire reprit connaissance dans l'après-midi. Quant au prêtre et au colon, ils étaient morts tous les deux, à quelques heures d'intervalle.

L'émotion fut grande à Plessisville, et le deuil général quand on apprit la mort de l'abbé Bélanger et de son fidèle compagnon, Pépin.

Progrès rapides

Après quelques années de misère les colons des Bois-Francs réussirent à mieux organiser leur commerce. Ils cons-

truisirent un moulin à farine à Plessisville, au bord de la rivière Blanche, et comme le sol était fertile, les moissons commencèrent à remplir les greniers.

Quand le chemin provincial d'Arthabaska fut enfin terminé en 1848, la région des Bois-Francs qu'il traversait connut une étonnante période de prospérité. Les colons canadiens-français y accoururent par milliers. Et c'est ainsi que les Cantons de l'Est, d'abord donnés aux Loyalistes américains, sont aujourd'hui canadiens-français dans la proportion de *quatre-vingts pour cent.*

Centenaire de Plessisville

Quatre-vingt-dix ans après la mort tragique de l'abbé Bélanger, Plessisville, la Reine des Bois-Francs, voulut élever un monument-souvenir à la mémoire du prêtre, victime de la forêt, ou plutôt à la mémoire de tous les missionnaires des Bois-Francs.

En effet, on n'y représente pas l'abbé Bélanger mourant de fatigue et de froid dans la savane, mais en partance pour une mission, la tête nue et les yeux brillants d'espoir.

Monument "Jean Rivard"

Plessisville voulut encore célébrer le centenaire de sa fondation en érigeant un monument à "Jean Rivard", c'est-à-dire à Pierre Pépin, à Gabriel Beauchesne, à tous les colons des Bois-Francs et à leurs successeurs, qui ont fait de cette région l'une des plus fertiles et des plus prospères de la Province.

Quelle transformation !

Une fée bienfaisante a transformé l'immense forêt vierge d'il y a cent ans en vingt, en trente, en cinquante villes ou villages riches, peuplés, ouverts à tous les progrès.

Ce ne sont maintenant partout que campagnes cultivées, villes proprettes, maisons élégantes, où le cultivateur et l'ouvrier vivent à l'aise et en paix. On cite, parmi les principales ressources des Bois-Francs, les gras pâturages et l'industrie laitière, le sucre d'érable, de riches mines d'amiante...

Plessisville compte, à elle seule, au delà de six mille âmes, et de nombreuses maisons de commerce où l'on travaille le bois, le sucre, le fer, la laine, la soie, le coton, et le lin.

Victoriaville se distingue, à son tour, par ses manufactures de vêtements, de meubles, de machines agricoles, etc.



Région d'une grande beauté

Y a-t-il encore des forêts dans la région des Bois-Francs? Certainement il y en a, mais ce sont des forêts où les paysages enchanteurs alternent avec les centres de villégiature, les terrains de chasse, les cours d'eau et les lacs, où la truite abonde.

Citadins ou villageois des Bois-Francs, soyez fiers de votre région! Soyez généreux et forts, dans vos petites épreuves de chaque jour, comme ces héros qui viennent de défiler sous vos yeux!



3. Vers les Laurentides : Le Curé Labelle

Le bon géant

Si la colonisation des Laurentides ne fut pas aussi pénible que celle des Bois-Francs, c'est peut-être dû à ce bon

géant de six pieds, qui pesait 333 livres, et qui se dévoua pendant vingt-cinq ans au service de la colonisation.

D'abord, curé de Saint-Antoine, abbé, et de Lacolle, sur les frontières américaines, monsieur Labelle souffrait beaucoup de voir chaque année un si grand nombre de nos compatriotes prendre la route des Etats-Unis, à la recherche du luxe ou d'un ciel plus clément.

"Est-ce que la bonne vieille Province de Québec, se disait-il, n'est pas assez riche pour contenir et nourrir ses enfants?"

Le Roi du Nord

Nommé curé de Saint-Jérôme des Laurentides, monsieur Labelle eut vite fait de remonter la rivière du Nord jusqu'à sa source, d'escalader les montagnes, et d'explorer la vallée de la rivière Rouge.

Il palpa la bonne terre jaune, mêlée de glaise, disant:

"Quelle bonne terre! Quelle terre magnifique!"

A l'exemple de Moïse descendant autrefois de la montagne, il revint de ces hauteurs le front tout illuminé. Et son mot d'ordre fut:

"Canadiens, mes frères, emparons-nous du sol!"

Le curé Labelle resta curé de Saint-Jérôme jusqu'à sa mort, mais dans la pratique, il fut curé de tout le Nord; il fut le *roi du Nord.*

Un royaume

Le royaume du curé Labelle, c'était la vallée nord de l'Outaouais, depuis la Mattawin jusqu'à la Gatineau. Dans ce royaume, il était vraiment le roi, donnant ses ordres et réglant lui-même les difficultés que lui soumettaient les colons.

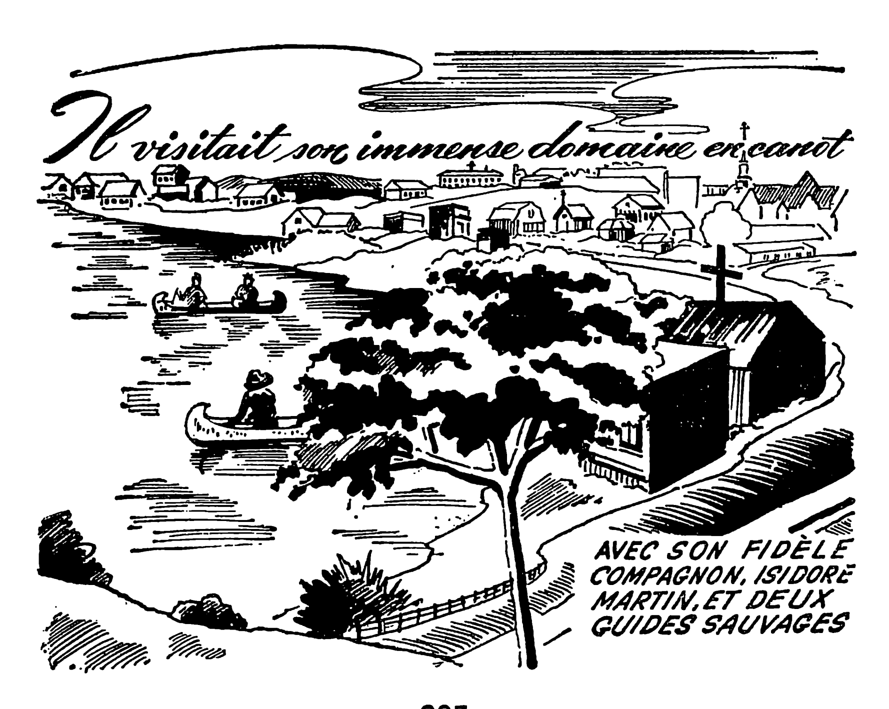
Tout le monde lui écrivait, le consultait; et le plus pauvre se trouvait chez lui au presbytère de Saint-Jérôme, comme dans sa cabane de colon.

Le curé Labelle, qui voyait grand, se proposait de remplacer les pruches ou les épinettes par des colons. Il voulait fonder cent paroisses nouvelles pour empêcher les nôtres de s'enfuir aux Etats-Unis. Il voulait y transplanter *un million* de colons.

Sans le sou

Avait-il au moins de l'argent? Il n'avait pas le sou, mais il avait du génie et de la volonté.

Trois ou quatre fois par été, il explorait son domaine en canot. Quand il apercevait un vallon sur la rive, il élevait une croix, pratiquait une entaille dans l'un des plus beaux arbres du voisinage, et fixait sous une vitre un bout de papier qui indiquait le nom du futur village, et qui réservait deux lots pour les besoins de l'église et de l'école.



Quarante nouvelles paroisses

Le lendemain, il disait la messe au pied de la croix et poursuivait sa route plus loin, et plus haut. C'est ainsi qu'il fonda Saint-Jovite, Saint-Faustin, La Nativité, qu'on appelle aujourd'hui *Labelle,* en l'honneur de son fondateur, Nominingue et trente autres paroisses.

Il dressait des cartes du Nord, y traçait des chemins de terre et des chemins de fer, puis il emportait non seulement des mottes de terre, mais aussi des échantillons de minerais.

Il redescendait à Saint-Jérôme, dont il voulait faire une paroisse modèle, puis à Montréal ou à Québec, pour y recruter des prêtres et des colons, et surtout pour donner un coup d'épaule à son chemin de fer, car cette question des chemins de fer le passionnait.

Les chemins de fer

Le curé Labelle voulait un chemin de fer entre Montréal et Saint-Jérôme, et il demandait à la grande métropole de lui verser un million de dollars à cet effet. C'était une somme considérable pour l'époque, et Montréal hésitait.

Or, par une froide matinée de décembre, la grande ville vit soudain paraître dans ses rues cinquante voitures à deux chevaux, lourdement chargées de beau bois franc du nord et, monté sur la première de ces voitures, que tiraient quatre chevaux blancs, le curé Labelle lui-même, rayonnant et fier comme un triomphateur de Rome, ou plutôt comme le roi du Nord, et qui saluait la foule de son fouet.

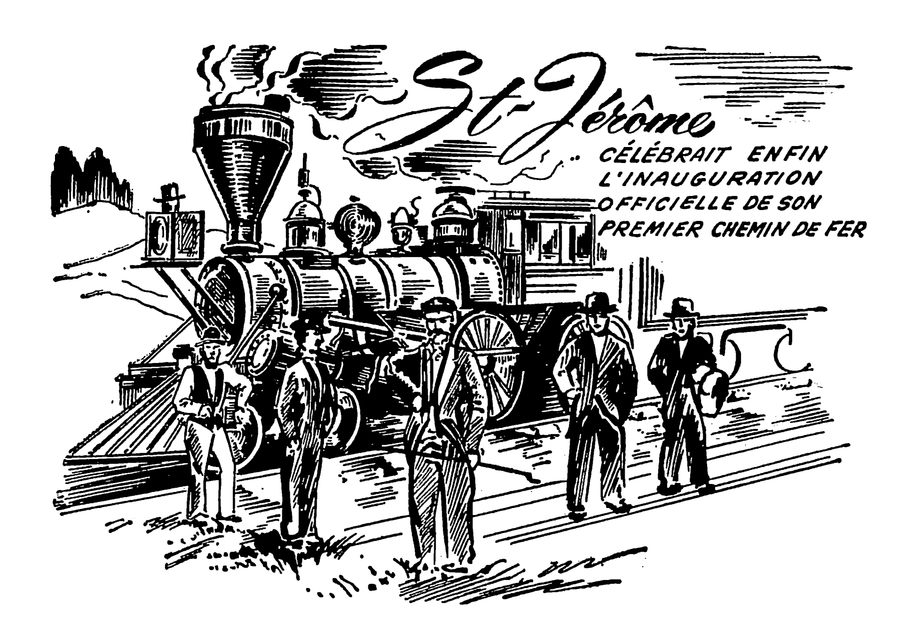
Les voitures s'arrêtèrent au Champ de Mars où le curé Labelle, s'adressant au maire et aux échevins, plaida la cause des colons:

"Ces braves colons du Nord, disait-il, il ne faut pas les abandonner; il faut leur fournir les moyens de communiquer avec leurs frères; il faut qu'on construise un chemin de fer: *le chemin de fer du Nord!*

Oui ou non ?

Comme la ville hésitait encore à fournir l'argent demandé, le bon curé recommença la même procession de bois franc en faveur des pauvres chômeurs de Montréal. Et l'on vit la grande métropole verser un million de dollars pour le chemin de fer du Nord.

Le 9 octobre 1876, Saint-Jérôme célébrait enfin l'inauguration officielle du chemin de fer du Nord. Ce fut un triomphe et comme une délivrance.



L'homme d'une idée

On voyait souvent le curé Labelle accablé de mille soucis. Il passait comme une trombe dans les presbytères, les hôtels, ou les bureaux du Gouvernement. Un jour qu'il avait oublié l'heure du train, il bondit soudain d'un hôtel et, sautant dans la première voiture qu'il trouve stationnée au bord du trottoir:

"A qui le boghei? cria-t-il en fouettant le cheval.

— A monsieur Untel.

— Dites-lui de venir le chercher à la gare."

Il oubliait de manger, ou il ne savait plus s'il avait mangé. Un midi qu'il se disposait à quitter le restaurant, d'autres convives entrèrent et il se mit à causer avec eux:

"Dis donc, la petite, s'écria-t-il j'ai faim, moi aussi, et tu ne m'apportes rien!"

Au grand étonnement et au grand amusement des personnes présentes, il se remit à manger et à parler... de la colonisation.

Ses chers colons

Il aimait tant faire plaisir à ses chers colons, le curé Labelle! Il fumait la pipe, causait avec eux, comme eux.

"On ne pouvait s'empêcher de l'aimer, disait en pleurant, Isidore Martin, le fidèle compagnon du prêtre colonisateur. C'était si beau de voir un homme instruit comme lui, se donner tant de misère pour le pauvre monde!"

A tout moment, le roi du Nord, partait visiter ses domaines. Il logeait là, dans ces pauvres huttes, mangeant et dormant, aussi heureux que dans les palais des princes du monde. Il faisait les baptêmes, les mariages et les sépultures qui se présentaient.

"A la messe, le Curé parlait à ses chers enfants et les encourageait, car la misère était grande parfois. Il parlait alors de tout: du bon Dieu et de la bonne terre; du chemin du ciel et du chemin de fer qui allait bientôt être à leur porte; de la crèche, des moutons, de la paille et du foin.

"Il prêchait l'amour de la terre et la bonne culture; toujours convaincu que le bonheur et la vertu sont le partage d'une modeste aisance.

"Tout ce que je fais pour vous, disait-il en partant, c'est pour vous faire aimer le bon Dieu."



L'ami des grands

Si le curé Labelle était le curé des petits, il l'était aussi des grands de ce monde. Les évêques lui confiaient leurs sociétés de colonisation. Le Gouvernement de la Province de Québec l'envoya en Europe, d'où il revint avec une imposante délégation française et belge, qui le suivit jusqu'à Saint-Jérôme et qui s'en retourna, disant:

"Ce qui nous a le plus frappés au Canada, ce sont les chutes Niagara, la foi du peuple canadien, et le curé Labelle!"

En 1888, le curé Labelle fut nommé Sous-Ministre de l'Agriculture et de la Colonisation à Québec. L'année suivante, le Gouvernement fédéral l'envoya de nouveau en

Europe y recruter des colons pour son Nord à lui, pour le Témiscamingue, et pour le Nord-Ouest de Mgr Taché.

Accueilli partout comme le roi du Nord, ou plutôt comme le roi du Canada, le curé Labelle nous revint avec le titre de *Monseigneur* et une maladie sérieuse, qui menaçait de l'emporter. Les médecins de Paris avaient voulu l'opérer, mais il n'avait pas voulu risquer sa vie si loin de sa bonne vieille maman et de ses chers colons.

Retour triomphal

Monseigneur Labelle revint à Saint-Jérôme au printemps de 1890. Son retour fut un triomphe. Les bonnes gens de sa ville voulurent le promener à travers les rues dans un magnifique équipage, dont ils lui firent gracieusement cadeau à la porte de son presbytère.

Dernières visites

Le prêtre colonisateur reprit la route du Nord, mais ce devait être sa dernière visite. Il allait, cette fois, bénir solennellement la belle église en pierre de Saint-Jérôme.

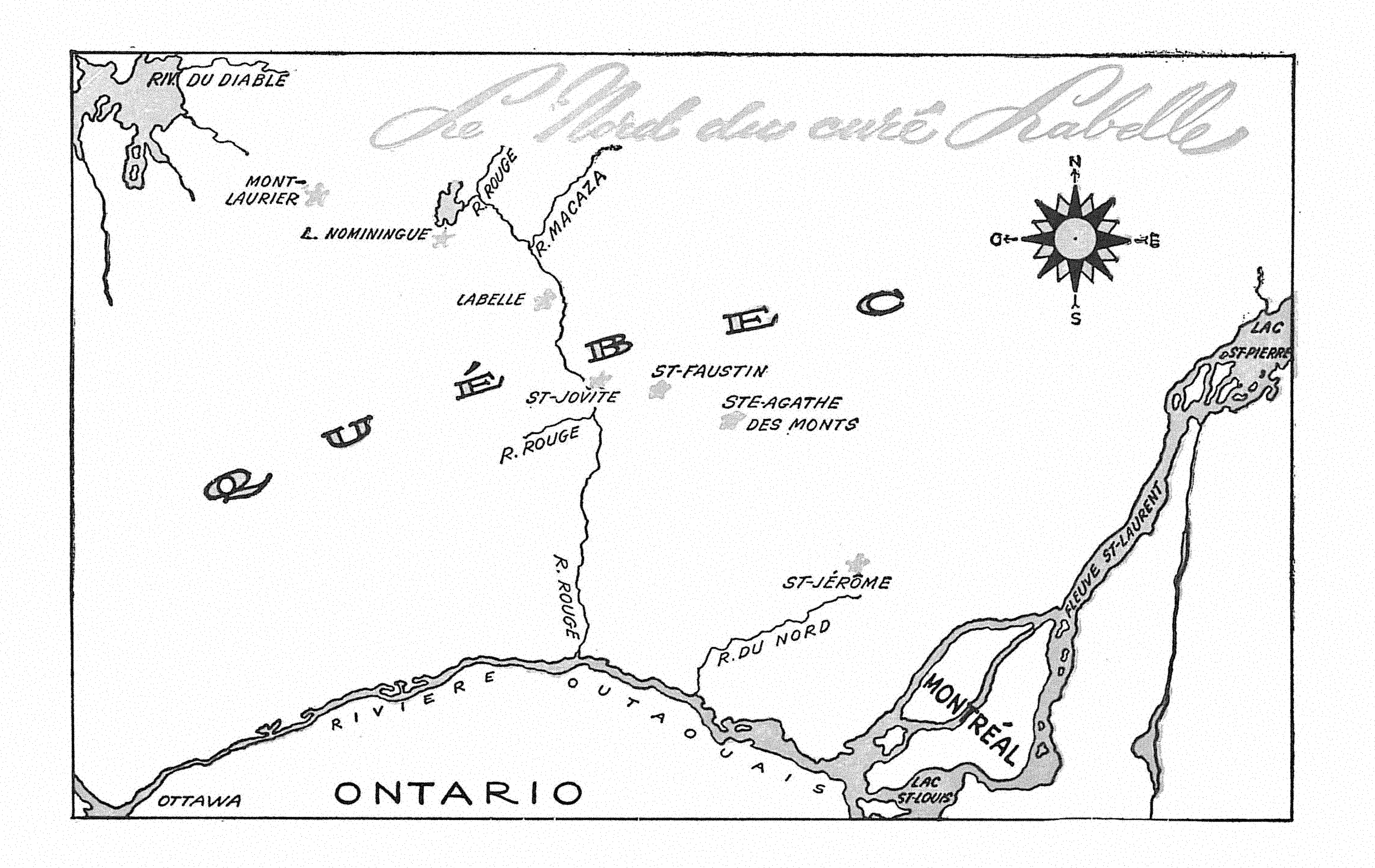
Il monta jusqu'à La Nativité de Labelle y faire un pèlerinage à l'endroit où il avait dit autrefois sa première messe, sur les bords de la rivière Rouge. Il se prosterna longuement sur le tronc d'arbre qui lui avait servi d'autel et pleura même, comme s'il sentait déjà la mort l'envahir.

A l'hiver, il dut entrer dans un hôpital de Québec et monter sur la table d'opération.

Derniers moments

Le cas était grave et la dernière heure approchait.

"Tout ce que je regrette, dit l'apôtre des colons, c'est de ne pas revoir ma chère maman et de ne pas lui faire mes adieux."


Le Nord du curé Labelle
N
O
E
S
QUÉBEC
RIV. DU DIABLE
MONT-LAURIER
L. NOMININGUE
R. ROUGE
R. MACAZA
LABELLE
ST-JOVITE
ST-FAUSTIN
STE-AGATHE DES MONTS
R. ROUGE
R. ROUGE
ST-JÉRÔME
R. DU NORD
RIVIERE OUTAOUAIS
OTTAWA
ONTARIO
MONTRÉAL
LAC ST-LOUIS
FLEUVE ST-LAURENT
LAC ST-PIERRE

Il lui arrivait dans son délire, de chevaucher le long des bords escarpés de la Rouge, ou de la Diable, et de crier à son cheval:

"Marche! Plus vite que ça! Voyons!"

Il mourut le 4 janvier 1891, à l'âge de 57 ans, loin de sa bonne vieille maman et de ses chers colons, mais entre les bras de son fidèle Isidore. Il mourut chrétiennement, comme il avait toujours vécu, et en nous laissant un magnifique exemple d'amour du sol.

Le Nord du curé Labelle

Le chemin de fer du curé Labelle atteint aujourd'hui Mont-Laurier, à travers toute une série de campagnes et de villages qui font la gloire du Nord.

Le Nord du curé Labelle est si beau que d'innombrables chalets se sont accrochés aux flancs de ses montagnes, autour de ses lacs, et le long de ses rivières. L'hiver, toutes ces pentes enneigées sont devenues le paradis des skieurs. Des malades sont venus respirer l'air pur de Sainte-Agathe, de Sainte-Adèle, de Saint-Jovite, ou de Saint-Faustin.

D'autres sont venus pêcher, car on pêche partout dans le Nord du curé Labelle. On y monte d'autant plus volontiers que des routes splendides relient aujourd'hui Montréal à Mont-Laurier, sur une distance de cent soixante-trois milles.

Un évêque à Saint-Jérôme

Saint-Jérôme possède aujourd'hui son évêque, tel que l'avait si souvent prédit le curé Labelle. A quelques pas de la cathédrale, se dresse une magnifique statue en bronze du roi du Nord, debout sur un socle de granit de vingt-cinq pieds de hauteur, la main tendue dans un geste qui semble dire:

"Canadiens, mes frères, emparons-nous du sol!"

ACTIVITÉS PÉDAGOGIQUES

I. Vous savez maintenant que . . .

1° En ce temps-là, c'était très difficile d'ouvrir de nouvelles terres dans la province de Québec, parce qu'elles avaient été presque toutes distribuées à des amis du Gouvernement.

2° C'est pourquoi un million et demi de nos compatriotes s'enfuirent aux Etats-Unis. On les appelle aujourd'hui les *Franco-Américains;* ils nous font honneur avec leurs églises et leurs écoles très bien organisées.

3° Petit à petit, les colons de chez nous pénétrèrent dans les Bois-Francs. Les débuts furent très pénibles, mais cette région passe aujourd'hui pour l'une des plus riches de la Province.

4° Grâce au curé Labelle et à ses vaillants colons, le Nord de Montréal est aujourd'hui parsemé de villes et de villages, sur une distance de deux cents milles.

II. *Savez-vous les causes de l'exode vers les Etats-Unis ?* Voici quelques-uns des motifs qui attiraient les nôtres vers les Etats-Unis; finissez la phrase :

1. La découverte de mines d'or en . . . .

2. Les filatures de la Nouvelle-Angleterre qui doublaient les salaires parce qu'elles manquaient de . . . .

3. L'apparition des chemins de fer qui allaient faciliter les . . . .

4. Le magnifique essor de l'industrie du fer, de l'acier, de . . . et du . . . .

5. La guerre civile qui nous réclama de nouveaux ouvriers pour . . .

6. Le Gouvernement américain, qui disait :
"Nous invitons cordialement les habitants des autres pays à venir faire partie de notre famille, qui . . . ."

III. *Connaissez-vous les Bois-Francs ?* Savez-vous à quelle phrase précise se rapporte chacun des mots ou groupe de mots ci-dessous ?

(Sucre et sirop d'érable; sel de potasse; le manque de routes; compagnies forestières; bois francs; Bois-Francs; le colon Pépin; Jean Rivard.)

1. Il y avait alors, au sud du Saint-Laurent, une région fertile et pittoresque qu'on appelait : ....

2. Il était très difficile de s'aventurer dans les Bois-Francs à cause des propriétaires, qui n'étaient autres que de grandes ....

3. L'érable fournissait à lui seul les deux principales industries de la région : 1° Le ...... et le ....
2° Le sel ....

4. On appelait cette région Bois-Francs à cause de ces arbres à bois dur comme l'érable et le merisier, qu'on appelle aussi : ....

5. Une première et très grosse difficulté surgissait tout à coup sous les pas de celui qui osait s'aventurer dans les Bois-Francs; et c'était le ... ...

6. Parmi les victimes de la savane (des Bois-Francs), on cite l'abbé Bélanger et ....

7. Plessisville voulut célébrer le centenaire de sa fondation en élevant un monument à l'abbé Bélanger et un autre à ....

IV. Vous connaissez maintenant le Nord de Montréal et son intrépide curé Labelle. Pouvez-vous répondre aux questions suivantes ? Allons !

1. Dites à quelle occasion le curé Labelle prit la résolution de se consacrer à la grande œuvre de la colonisation.

2. Quel était son mot d'ordre ?

3. Que comprenait le royaume du curé Labelle ?

4. Combien de fois par été visitait-il son royaume ? Que faisait-il de place en place ?

5. Combien de paroisses fonda-t-il ? Nommez-en quelques-unes.

6. Que fit-il pour décider la ville de Montréal à lui voter un million de dollars ?

7. Le curé Labelle aimait-il ses colons du Nord ? Où couchait-il en voyage ? Que disait-il à ses gens ?

8. Le curé Labelle était-il aussi l'ami des grands ? Comment le savez-vous ?

9. Quel triomphe les gens de Saint-Jérôme organisèrent-ils en l'honneur de leur curé, devenu *Monseigneur Labelle ?*

10. Pourquoi le curé Labelle voulut-il revoir une dernière fois sa chère mission de la Nativité ?

V. Aimez-vous la lecture ?

Voici quelques livres que vous pourrez lire, ou dont vous aimerez au moins à regarder les illustrations. Vous pourrez peut-être vous les procurer à la bibliothèque de votre école :

Les Bois-Francs, par M. l'abbé Mailhot.

Les Cantons de l'Est, par M. l'abbé Albert Gravel.

L'âme franco-américaine, par Josaphat Benoît.

A travers le Canada (Les Bois-Francs), par Eugène Achard.

Propos rustiques (Les Bois-Francs), par Mgr Camille Roy.

Le curé Labelle, par l'abbé Auclair.

Vous trouverez dans ces volumes d'autres bien belles histoires que nous n'avons pas pu raconter ici.

VI. Etude de la carte :

Soyez prêt à localiser sur la carte (celle de l'Amérique du Nord ou celle de la Province de Québec, suivant les cas) :

1. La bande de terre qui longe le Saint-Laurent et entoure les Grands Lacs.
2. Les Cantons de l'Est.
3. Le nord des Etats-Unis et la Nouvelle-Angleterre.
4. Montréal et Boston.
5. La Californie.
6. Les comtés de Saint-Hyacinthe, Maskinongé, Rimouski, Bellechasse, et de la Beauce.
7. Les Bois-Francs (comté de Mégantic, Frontenac, Arthabaska, Wolfe et Richmond).
8. Bécancour et Gentilly.
9. Plessisville, la Reine des Bois-Francs.
10. Le Nord du curé Labelle.
11. Saint-Jérôme, Sainte-Agathe, Mont-Laurier.
12. Les rivières Gatineau, Mattawin, Rouge, etc.

VII. Cartographie, dessin :

1. Reproduisez de votre mieux la carte du Nord de Montréal. Indiquez-y soigneusement les principales rivières, les villes ou les villages dont nous venons de parler en étudiant la vie du curé Labelle.

2. En vous inspirant des illustrations de votre manuel, dessinez une cabane de colon dans les Bois-Francs; un colon portant un sac de potasse sur son dos; le curé Labelle remontant en canot l'une ou l'autre de ses rivières favorites.

VIII. Devoir oral ou écrit :

On vous a demandé de raconter à la radio, ou à votre jeune frère, à la maison, l'une ou l'autre des histoires suivantes, que vous débitez ou que vous écrivez de votre mieux.

1. Les incroyables misères de nos premiers colons, qui devaient tout transporter sur leur dos.
2. Nos colons se faisaient parfois chasser de leurs lots.
3. Pourquoi nos compatriotes s'en allaient aux Etats-Unis.
4. Les Franco-Américains gardent un bon souvenir du Canada, et ils disent avec M. Josaphat Benoît : *"Vieille terre canadienne... !"*
5. Les hommes et les animaux eux-mêmes devaient jeûner.
6. L'histoire de Charles Beauchesne.
7. La première croix des Bois-Francs et ses premières messes.
8. La mort de l'abbé Bélanger et du colon Pépin.
9. Le curé Labelle et les chemins de fer.
10. Le curé Labelle et la colonisation.
11. Le curé Labelle parmi ses chers colons du Nord.
12. Retour triomphal de Mgr Labelle à Saint-Jérôme en 1890.

IX. Illustrations à recueillir :

Apporter en classe le plus possible d'images ou de cartes postales concernant :

1o La colonisation.

2o Les Cantons de l'Est et les Bois-Francs.

3o Le Nord de Montréal et le curé Labelle.

Ces images seront exposées quelque temps en classe, puis elles serviront à illustrer abondamment votre propre album d'Histoire du Canada.

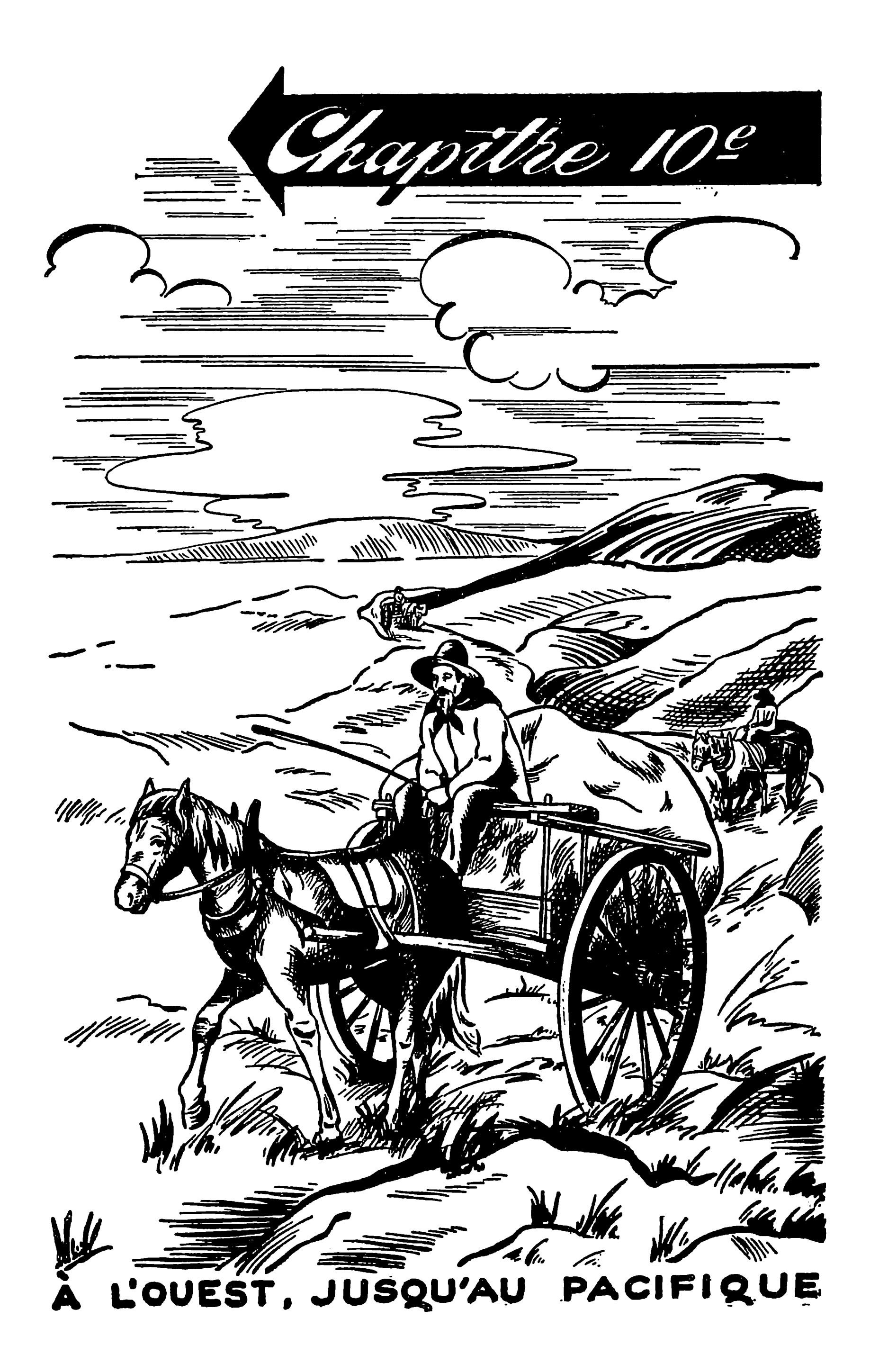
X. Devise à retenir : *Canadiens, emparons-nous du sol !*

XI. Enfants !

Enfants de la 5e année, soyez courageux et forts, dans vos petites épreuves de chaque jour !

Soyez fermes comme ces courageux colons des Bois-Francs ou des Laurentides, dont nous venons de lire la touchante histoire.

Soyez des forts, vous aussi; pourquoi pas ?



À L'OUEST, JUSQU'AU PACIFIQUE

1. Course aux mines d'or en Colombie Canadienne et au Yukon

Progrès réels, mais lents

La colonisation progressait, c'est sûr, mais notre pays ne comptait encore que trois millions d'habitants, éparpillés le long du grand fleuve ou bien autour des Grands Lacs. Par delà le lac Ontario, le Canada restait presque vide.

A part les colons de Selkirk, qui vivotaient à la Rivière-Rouge, l'Ouest ne renfermait que des Indiens, des Métis, et une poignée de traiteurs anglais ou français.

Pour favoriser son commerce des fourrures, la toute-puissante Compagnie de la baie d'Hudson, qui possédait à elle seule la moitié du Canada, tenait à maintenir le Nord-Ouest à l'état sauvage. Trois cents ans après la découverte du Canada, elle ne possédait encore que des canots d'écorce pour voyager de Montréal aux Grands Lacs.

Les chemins de fer

Vers 1850, nous n'avions qu'un petit bout de chemin de fer, de Montréal à Saint-Jean d'Iberville. Et bien des gens croyaient qu'il était impossible d'en construire ailleurs, à cause de nos hivers rigoureux surtout, ou encore à cause des distances considérables qui séparent nos villes les unes des autres.

Ce serait aussi fou, disaient-ils, de construire des chemins de fer au Canada, que de vouloir y cultiver le coton!

Notre pays est trop pauvre! Et ça coûterait trop cher!

Nous réussirions à peine à payer la graisse des roues!

Ce serait vouloir édifier une nouvelle tour de Babel!

Ce serait courir à la ruine du pays!

La course aux mines d'or

L'année 1856 devait cependant provoquer chez nous un grand sursaut d'énergie. On avait trouvé des pépites d'or en Colombie, tout à fait à l'autre bout du pays.

En se penchant sur l'onde d'un ruisseau, un Indien des Rocheuses avait aperçu quelque chose de très brillant au fond de l'eau. C'était peut-être de l'or! Il y avait si longtemps que les hommes blancs cherchaient de l'or en Amérique; comme ils seraient heureux d'en avoir enfin trouvé!



Eh! oui, c'était de l'or. Il y avait de l'or en Colombie! C'était une nouvelle sensationnelle, qui fit en un clin d'œil le tour du pays, et qui valut à la Colombie l'arrivée subite d'une foule d'aventuriers, plus ou moins recommendables par la dignité de leur vie.

Le Père de la Colombie

Ces aventuriers qui cherchaient avant tout l'or et le plaisir, auraient pu causer les pires désordres sur les bords de

l'océan Pacifique, si la Colombie n'avait eu à sa tête un homme énergique, qui sut maintenir l'ordre et la discipline envers et contre tout. Il s'appelait James Douglas.

Douglas fit preuve d'une telle activité qu'en l'espace de quelques années, la Colombie produisit une quantité d'or estimée à plusieurs millions de dollars, et qu'il mérita dans la suite d'être appelé le *Père de la Colombie.*

Colombie "britannique"

La Colombie s'appelait alors *Britannique,* et n'avait aucun rapport avec le reste du pays.

Elle acceptait cependant de s'unir aux Provinces Centrales, mais à une condition: que le chemin de fer traverse les prairies de l'Ouest et vienne aboutir à l'océan Pacifique.

Il s'agissait là d'un travail très compliqué, surtout à cause des obstacles, qui paraissaient infranchissables, et de la distance formidable qui sépare l'océan Atlantique de l'océan Pacifique.

Mais le Gouvernement canadien accepta la condition que posait la lointaine Colombie. Il confia l'entreprise à la compagnie des chemins de fer du Pacifique Canadien, et lui accorda dix ans pour exécuter ce travail de géant.

Les Indiens s'en mêlent

Aux difficultés matérielles de toutes sortes devait s'ajouter l'hostilité des Indiens. Car les fiers enfants de la prairie avaient été bien surpris de voir les hommes blancs s'emparer du sol que leurs pères possédaient depuis des siècles.

Un jour, ils apprirent que le cheval de fer allait bientôt courir sur les lames d'acier, puis que des hommes blancs viendraient s'abattre sur leur pays comme une nuée de sauterelles.

Ils entrèrent dans une grande colère et firent savoir aux ouvriers de la Compagnie de s'en retourner chez eux au plus tôt.

Embarras de la Compagnie

Très ennuyés, les contremaîtres eurent l'idée de confier l'affaire à un célèbre missionnaire des environs, le Père Lacombe, que les Indiens vénéraient.

Le bon Père Oblat donna d'abord à ses enfants indignés l'un de ces banquets magnifiques qui ont le don de régler les questions les plus difficiles.

Quand les amis du Père Lacombe eurent longtemps mangé et fumé, le missionnaire leur rappela tout ce qu'il avait fait pour eux dans le passé!

"Vous ai-je jamais donné un mauvais conseil? dit-il.

— Non, jamais.



— Ne me suis-je pas toujours montré votre meilleur ami?

— Oui, toujours.

— Alors, je vous avertis de vous défier de ces jeunes gens qui ont la tête plus ou moins vide, et qui veulent faire du mal aux hommes blancs. Sachez que les hommes blancs sont nombreux comme les moustiques par une chaude soirée d'été; et si jamais vous faites du mal à quelques-uns de ces hommes blancs, sachez que les autres vengeront d'une façon terrible le mal que vous aurez fait à leurs frères."

La paix revient

Le Père Lacombe parla des avantages que le chemin de fer allait procurer au pays des plaines. Il persuada les Indiens que leurs terres seraient scrupuleusement respectées.

Il parla si bien et si longtemps que les grands enfants de la prairie se retirèrent satisfaits, et que les ouvriers du chemin de fer purent reprendre leurs pics et leurs pelles.

Un prodige d'audace

Les employés du Pacifique Canadien accomplirent de tels prodiges de labeur et d'ingéniosité que le travail fut terminé, non seulement un an mais *six* ans avant la date fixée pour la conclusion de l'entreprise.

Le 28 juin 1886, cinquante ans après l'inauguration du petit chemin de fer de La Prairie, un convoi spécial accomplissait heureusement la fameuse randonnée Montréal-Vancouver.

Tout le pays savait que nous pourrions désormais effectuer en cinq jours, et sans la moindre fatigue, ces voyages qui avaient duré jusque-là trois mois et plus.

Une nouvelle ère de prospérité s'ouvrait pour notre pays: l'ère des chemins de fer.

Immense ruban d'acier

Nous allions mettre de côté les légendaires canots d'écorces des voyageurs aux pays d'en-haut, de même que les charrettes à bœufs, car l'Ouest s'éveillait enfin, mais il ne s'éveillait qu'après l'apparition de la voie ferrée.

La locomotive avait à peine glissé sur son ruban d'acier qu'arrivaient de partout des marchands, des artisans et des colons, qui s'établissaient le long de la voie ferrée.



2. Etablissements coûteux en Saskatchewan et en Alberta

Des colons à tout prix

On avait espéré qu'un grand nombre d'immigrants viendraient s'établir dans l'Ouest. Il en vint en effet, mais beaucoup moins qu'on l'avait d'abord cru. Si bien qu'il fallut chercher quels seraient les moyens les plus pratiques d'attirer de nouveaux colons chez nous.

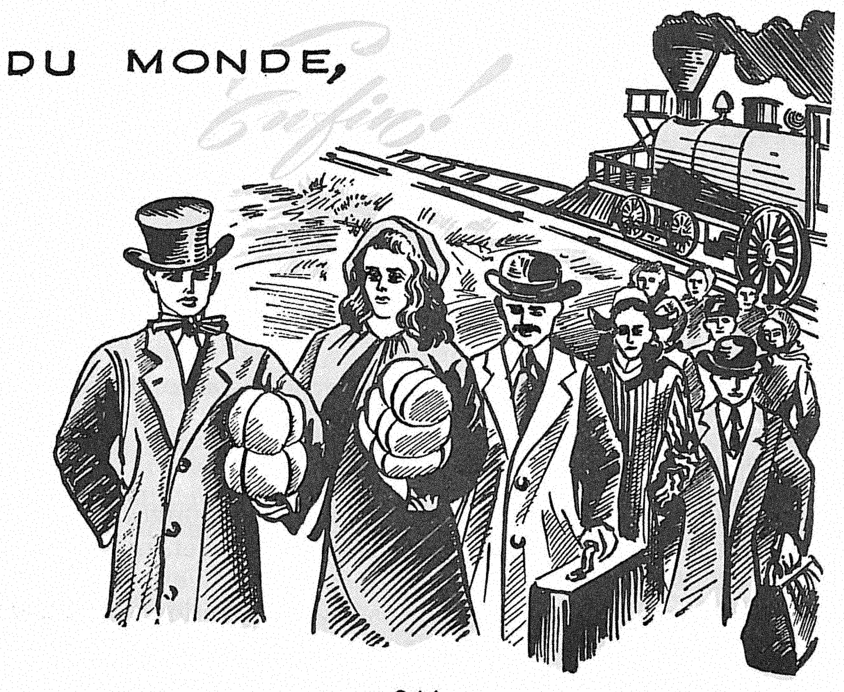
De chaque côté de la voie ferrée, la Compagnie du Pacifique avait reçu du Gouvernement d'immenses étendues de terrain, qu'elle cherchait à peupler. Elle était même obligée d'en agir ainsi pour obtenir un trafic suffisant à ses chemins de fer.

Et comme elle n'y réussissait pas, le Gouvernement prit alors lui-même, l'affaire en main.

Du monde, enfin !

Enfin, nous allions avoir du monde au Canada, beaucoup de monde! Les immigrants nous arrivaient par milliers. Il y avait des Anglais, des Allemands, des Polonais, des Russes, des Juifs.

Ces gens s'étaient laissés attirer par l'or de la Colombie, par le gibier, par la culture du blé, par nos lacs poissonneux, par le climat rude mais sain de l'Ouest Canadien.



Pendant des siècles, les Indiens étaient restés les maîtres redoutés des prairies de l'Ouest. C'était leur terrain de chasse; ils réussissaient à y gagner leur vie comme les buffles qu'ils poursuivaient, et dont ils dégustaient la chair.

Mais ils ne se doutaient pas qu'ils foulaient un sol exceptionnellement fertile; un sol qu'il aurait suffi de bouleverser et d'ensemencer pour le transformer, presque sans peine, en beaux épis dorés.

Le grenier de l'Empire

Dès l'année 1816, lord Selkirk avait prédit que les plaines de l'Ouest pourraient nourrir *trente millions* de citoyens, et qu'elles deviendraient un jour le *Grenier de l'Empire.*

Mais les colons hésitèrent longtemps à se lancer dans la culture du blé, disant avec raison:

"A quoi bon produire du blé, si nous n'avons aucun moyen pratique de l'expédier sur le marché des grandes villes?"

Depuis l'apparition de la locomotive dans l'Ouest, les colons ne pouvaient plus parler de la sorte, puisque Montréal n'était plus qu'à deux journées de Winnipeg, centre des terres à blé.

Villes champignons

Les Anglais de Londres refusaient encore, cependant, de croire à la prétendue richesse de l'Ouest Canadien:

"Pays glacial, disaient plusieurs d'entre eux: ni les hommes ni les bêtes ne sauraient y vivre convenablement!"

Mais ils durent changer d'opinions en apprenant que le Gouvernement canadien venait de créer deux nouvelles provinces dans l'Ouest: la *Saskatchewan* et l'*Alberta.*

D'année en année, de nouvelles villes surgissaient là, où la veille encore, ne s'élevait qu'un simple poste de traite

ou un fort de la Compagnie de la baie d'Hudson. Ces villes grandissaient si vite, qu'on les comparait à ces plantes qui poussent en une nuit et qu'on appelle *champignons.*

Territoire du Yukon

Le Yukon tirait son nom d'un fleuve énorme, navigable sur une distance de deux cents milles. Il passait alors pour un vaste territoire à peine connu, et que seuls les marchands de fourrures visitaient de temps à autres.

C'était une contrée aux hivers interminables, et que nulle voie ferrée ne reliait encore au reste du pays.

Or à la fin du siècle dernier, le bruit courut tout à coup que l'on avait trouvé des dépôts d'or d'une richesse merveilleuse dans cette partie du Yukon qu'arrose le *Klondike.* Des milliers d'aventuriers de toutes couleurs et de toutes langues, s'élancèrent vers ce Klondike, dont le nom seul faisait grand bruit dans le monde.

Pauvres mineurs !

Aucune route ne conduisait au Klondike. Pas même de provisions de place en place, en sorte que les mineurs se voyaient obligés de traîner avec eux des vivres pour un an.

Notre petit peuple, qui avait déjà fourni tant de coureurs de bois, de trappeurs et de voyageurs aux pays d'en-haut, devait aussi fournir au Klondike son contingent de chercheurs d'or. Nous en vîmes partir de vingt-cinq à trente mille, de tous les âges et de toutes les conditions.

Pauvres mineurs! Dieu seul sait le nombre de ceux qui périrent de misère et de faim avant même d'avoir atteint le "paradis" du Yukon. Les autres furent bien déçus de ne trouver, par exemple, à Dawson, la capitale, que des rues marquées de poteaux et entre lesquels surgissaient des tentes, quelques cabanes en troncs d'arbres, des tas de caisses, des sacs de farine et de lard fumé.



Pays riche

Les chercheurs d'or n'en continuèrent pas moins leur dangereux métier. En agissant ainsi, ils contribuèrent à augmenter la richesse du pays. L'or, le saumon, le pin de la Colombie, le bœuf et le blé de l'Ouest, vinrent s'ajouter aux produits des autres provinces.

Les vastes terrains qui avaient nourri pendant des siècles d'immenses troupeaux de buffles sauvages, se transformèrent en gras pâturages où paissent aujourd'hui de non moins immenses troupeaux de bœufs et de vaches, qui nous valent le fameux bœuf de l'Ouest.

Quant au blé, il est d'abord précieusement déposé dans de grands entrepôts qu'on appelle *élévateurs à grains*: puis

il se rend aux Grands-Lacs par le train, à Montréal, et même en Europe par bateaux. Ou bien encore, il monte vers la baie d'Hudson en train. Et c'est lui, le beau blé de l'Ouest, qui a valu à notre pays son glorieux surnom de *Grenier de l'Empire*, ou mieux de *Grenier du monde*.

Population du pays

Dans les premiers temps du moins, les efforts considérables du Gouvernement canadien pour attirer de nouveaux colons au pays n'aboutirent pas à grand-chose, puisqu'un grand nombre d'immigrants se contentèrent de visiter le pays aux frais du Gouvernement, et poursuivirent ensuite leur route vers les Etats-Unis, où le climat est moins rude et les salaires plus élevés.

Ce fut une leçon pour nos chefs politiques, qui se montrèrent dans la suite plus sévères dans l'admission des étrangers. Les résultats furent dès lors meilleurs, et c'est ainsi que la population de notre pays grandit constamment d'année en année.

ACTIVITÉS PÉDAGOGIQUES

I. Vous savez maintenant que ...

1. Deux grands événements aidèrent beaucoup au développement de l'Ouest Canadien :

   1° La découverte des mines d'or en Colombie Canadienne et au Yukon.

   2° La construction d'un chemin de fer à travers tout le Canada.

2. Notre pays fit un effort considérable pour attirer de nouveaux colons au pays. Un grand nombre d'immigrants vinrent s'établir dans l'Ouest et contribuèrent à la prospérité du pays.

3. Bon nombre d'entre eux, cependant, visitèrent simplement notre pays aux frais du Gouvernement, et allèrent ensuite se fixer aux Etats-Unis.

II. Questions faciles.

Comment se fait-il que notre pays ait étendu ses limites jusqu'à l'océan Pacifique ? Allons ! quelques questions très simples :

1. Quel fut d'abord le seul moyen de se rendre de l'océan Atlantique à l'océan Pacifique ?

2. Quelle invention devait révolutionner l'Ouest Canadien ?

3. Pourquoi la compagnie de la baie d'Hudson tenait-elle à maintenir l'Ouest à l'état sauvage ?

4. Que disaient ceux qui s'opposaient au chemin de fer ?

5. Quel événement provoqua un grand sursaut d'énergie en 1856 ?

6. Qui réussit à maintenir l'ordre en Colombie Canadienne ? Comment mérita-t-il le surnom de *Père de la Colombie ?*

7. Nommez les deux principaux moyens de locomotion que la voie ferrée allait remplacer.

III. ***Phrases à compléter*** **: Ayez soin de compléter les phrases suivantes en les transcrivant sur votre cahier :**

1. On avait espéré qu'un très grand nombre d' ... viendraient s'établir chez ....

2. La Compagnie du Pacifique ... cherchait à peupler les immenses étendues de terrain situées de chaque côté de la ... .

3. Les immigrants nous vinrent en effet par ....

4. Les Indiens ne se doutaient pas qu'ils foulaient un sol exceptionnellement ....

5. A la fin du siècle dernier, le bruit courut qu'on avait découvert des dépôts d' ... d'une richesse ... dans cette partie du Yukon qu'arrose le ....

6. Pauvres mineurs ! Dieu seul sait le nombre de ceux qui ... de misère et de ... avant même d'avoir atteint le ... du ....

IV. ***Etes-vous vif ?*** **Dites à quelle phrase précise se rapporte chacun des termes suivants :**

(le Père Lacombe; les colons de l'Ouest; le chemin de fer; bien des gens; la Colombie Canadienne.)

1. Je vais révolutionner les moyens de locomotion au Canada : ...

2. Ce serait aussi fou de construire des chemins de fer au Canada que de vouloir y cultiver le coton : ....

3. Nous consentons à faire partie de la Confédération, pourvu que le chemin de fer se rende jusqu'aux montagnes Rocheuses : ....

4. Ne me suis-je pas toujours montré votre meilleur ami ? ......

5. A quoi bon produire du blé si nous n'avons aucun moyen pratique de l'expédier sur le marché des grandes villes : ....

V. Apporter en classe :

1° Des images de canots d'écorce, d'écluses, de chemins de fer, de locomotives, de mines et d'ouvriers travaillant dans les mines; des pins Douglas, en Colombie, des montagnes Rocheuses et d'un train franchissant les Rocheuses.

2° Des paysages ou photographies des pays d'Europe d'où venaient nos immigrants; de la Saskatchewan, de l'Alberta, de leurs beaux blés d'or, de leurs immenses troupeaux; de nos villes ultra-modernes de ces mêmes régions, comme Winnipeg, Edmonton, Régina, Calgary; du Yukon ou du Canada en général, (il est assez facile de se procurer des bulletins touristiques de ces diverses régions).

3° Ces images serviront d'abord à orner quelque temps la classe; leurs heureux possesseurs les colleront ensuite dans leurs propres albums d'Histoire du Canada.

VI. Qui a prononcé ou aurait pu prononcer les paroles suivantes ? Pour faciliter votre travail, on a mis toutes les réponses à la suite, sans ordre :

(sir Wilfrid Laurier; le Yukon; les chercheurs d'or; le blé de l'Ouest; les anglais de Londres; le Gouvernement du Canada; les immigrants.)

1. ...... : "Pays glacial que l'Ouest Canadien ! Ni les hommes, ni les bêtes ne sauraient y vivre convenablement !"

2. ...... "Notre région renferme des dépôts d'or d'une richesse merveilleuse."

3. ...... : "Dieu seul sait le nombre des infortunés compagnons qui périrent de misère et de faim avant même d'avoir atteint le paradis du Yukon."

4. ......: D'abord déposé dans les "élévateurs à grains", je prends ensuite, par trains, le chemin de Montréal, ou, par bateaux, celui de l'Europe.

5. ...... : Le 19e siècle a été le siècle des Etats-Unis; le 20e sera celui du Canada."

6. ...... : "Nos efforts pour attirer de nouveaux colons n'aboutirent pas à grand'chose; mais ce fut une rude leçon pour nous, et dans la suite, nous nous montrâmes plus sévères dans l'admission des étrangers."

7. ...... : "Nous nous sommes laissés attirer par l'or de la Colombie, par le gibier, par la culture du blé, par le climat rude, mais sain du Canada".

VII. ***Aux amis du dictionnaire*** **: Cherchez la signification exacte des mots suivants :**

1. vivoter : ....
2. sensationnel : ....
3. aventurier : ....
4. immigration : ....
5. gigantesque : ....
6. faillite : ....

VIII. Devoir oral ou écrit :

Un groupe d'immigrants vient d'arriver au pays. Vous leur souhaitez la bienvenue. Vous les encouragez à travailler avec nous à la prospérité du Canada. Vous leur citez la parole de sir Wilfrid Laurier :

"... le 20e siècle sera le siècle du Canada."

IX. ***Dramatiser, jouer, raconter...*** **Qui peut jouer ou raconter l'un ou l'autre des faits suivants ?**

1. C'est fou de vouloir construire des chemins de fer au Canada !
2. De l'or en Colombie !
3. Le Père Lacombe apaise les Métis de l'Ouest.
4. Il faut des colons à tout prix !
5. Pauvres chercheurs d'or du Yukon !

X. ***Choisissez !*** **Choisissez celui des deux termes qui convient le mieux :**

1. Les colons de Selkirk vivotaient misérablement sur les bords de la rivière Rouge (ou du fleuve Saint-Laurent).

2. C'était une nouvelle sensationnelle qui fit en un instant le tour du pays (ou de la ville de Québec).

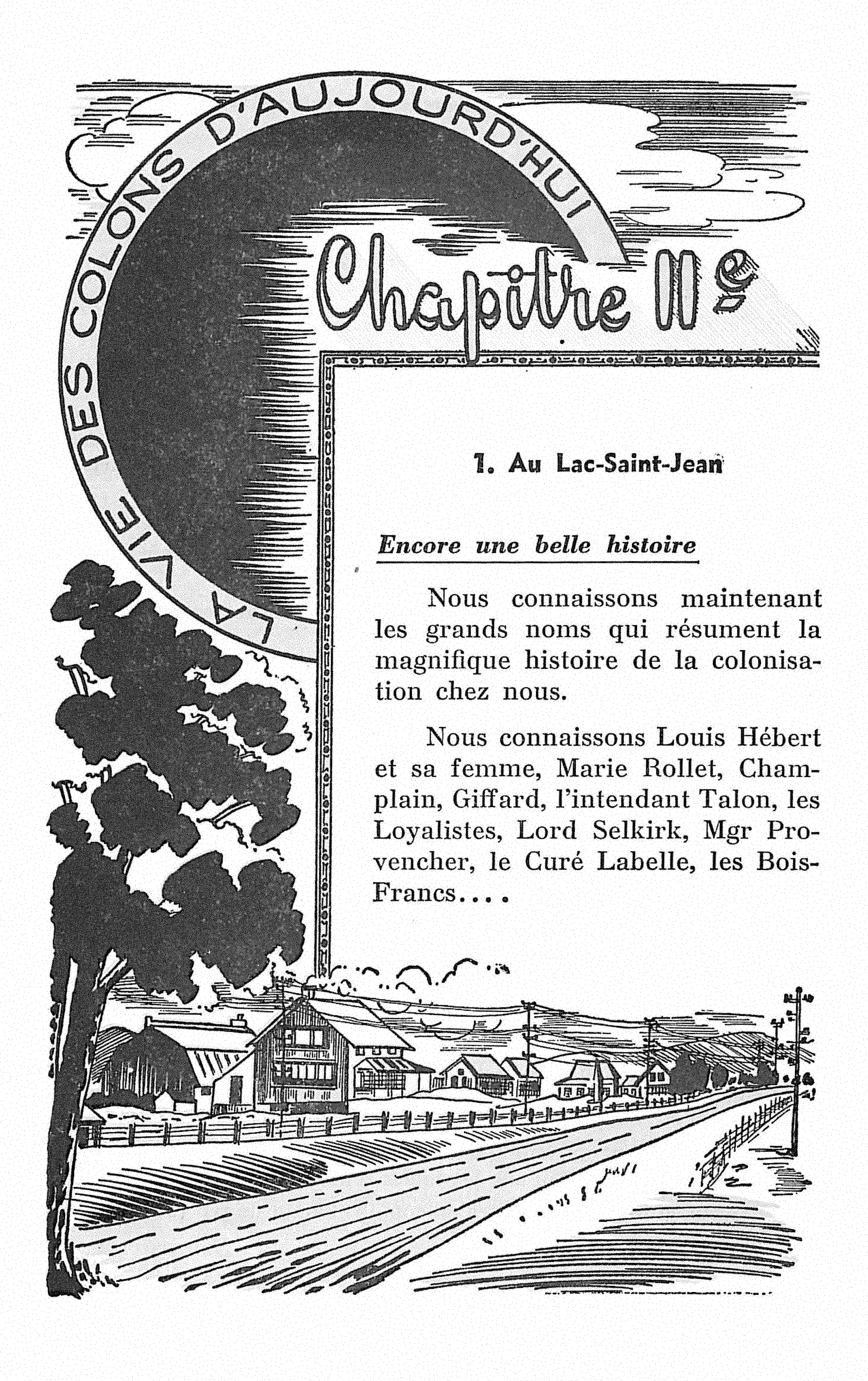
3. Toutes proportions gardées, la Colombie Canadienne est le Michigan (ou la Californie) du Canada.

4. C'était un travail ordinaire (ou un travail gigantesque) que cette construction d'un chemin de fer à travers le Canada.

5. Les fiers enfants de la Prairie avaient été bien surpris de voir les hommes blancs (ou les Pieds-Noirs) déchirer sans pitié le sol de leur patrie.

6. Ils apprirent un jour que le chemin de fer allait bientôt courir sur les lames de bois (ou sur les lames d'acier).

7. Nous allions enfin mettre de côté le chemin de fer (ou les légendaires canots d'écorce).



1. Au Lac-Saint-Jean

Encore une belle histoire

Nous connaissons maintenant les grands noms qui résument la magnifique histoire de la colonisation chez nous.

Nous connaissons Louis Hébert et sa femme, Marie Rollet, Champlain, Giffard, l'intendant Talon, les Loyalistes, Lord Selkirk, Mgr Provencher, le Curé Labelle, les Bois-Francs....

Est-ce tout? Mais non puisque nous n'avons rien dit du Lac-Saint-Jean, du Témiscamingue, ni de l'Abitibi.

C'était en 1837

C'était au temps où la Compagnie de la baie d'Hudson s'opposait à la colonisation du Lac-Saint-Jean, pour la même raison que de coutume, la peur de voir s'éloigner les castors, les renards et les loups.

Or des colons de Charlevoix, qui étouffaient sur leurs petites terres resserrées entre les Laurentides et le grand fleuve, avaient entendu dire que, par delà les montagnes, s'étendaient cent mille acres de bonne terre noire, riche et féconde, qui ne servaient à personne.



Vingt et un citoyens de la Malbaie et de la baie Saint-Paul fondèrent une société de colonisation qu'ils appelèrent la Société des *Vingt et un*. Ils se proposaient de monter au Lac-Saint-Jean, non pas pour y faire de la colonisation —

c'était défendu — mais afin d'y couper soixante mille pins blancs pour le compte d'une compagnie de bois.

Les rusés colons savaient bien qu'une fois les gros arbres enlevés, il leur serait facile de semer en cachette, entre les souches, et que personne ne pourrait les en empêcher.

Modestes débuts

Les premiers colons du Lac-Saint-Jean furent d'abord un peu déçus de trouver leur "paradis" moins beau qu'ils ne l'avaient vu en rêve à la Malbaie. Mais Alexis Simard, l'un des plus audacieux, releva bien vite les courages en disant:

"C'est dimanche, les amis! L'heure de la messe n'est pas passé. Si nous disions le chapelet!"

Bien que ce fût un dimanche, il fallut quand même élever un abri pour la nuit. Dès le lendemain, la hache et les scies entrèrent gaiement en jeu. Elles ralentirent vite, parce que le travail était pénible. Les dimanches sans prêtres, et sans messes paraissent interminables à ces colons venus de paroisses bien organisées, comme la Baie Saint-Paul et la Malbaie.

En attendant la première église

En attendant la première église, les colons élevèrent une grande croix, qui leur montrait le ciel, comme au temps de Jacques Cartier, le découvreur, puis ils semèrent entre les souches, comme au temps de Louis Hébert, de Guillaume Couillard, et de cent autres dont nous connaissons maintenant l'histoire.

Alexis Simard n'était au Lac-Saint-Jean que depuis deux ans, qu'il récoltait déjà cent minots d'avoine.

"Pourquoi, disait-il, faire venir de loin l'avoine, le foin, les provisions, quand on peut les produire sur place abondamment?"

C'est dans la maison d'Alexis que les colons se réunissaient pour y prier en commun et même pour y entendre un petit sermon de celui qui mérita d'être appelé le *patriarche du Saguenay*. C'est lui qui fournit le terrain nécessaire à l'érection de l'église et du presbytère.

Les épreuves

Les épreuves ne manquèrent pas aux premiers colons du Lac-Saint-Jean. Au printemps, par exemple, la crue des eaux brisait l'estacade renfermant les "billots" des colons. En l'espace de quelques minutes, les belles grosses billes de pin, si péniblement coupées et traînées à la rivière, prenaient la direction de l'Océan.

Tout le travail de l'hiver était anéanti. Mais plutôt que de se décourager, on recommençait, et le printemps revenu, le même malheur survenait de nouveau. Vint un jour, cependant, où cessèrent de tels accidents.

La grande colonisation

Un cataclysme faillit anéantir la belle œuvre de la colonisation au Lac-Saint-Jean. Ce fut l'incendie de 1870, qui, en quelques heures, transforma en un immense brasier toute la région qui va de la Grande-Baie au Lac-Saint-Jean.

Chicoutimi, avec ses énormes entrepôts de bois ne fut préservée que grâce aux prières ferventes de monsieur le Curé Racine, entouré de ses paroissiens tellement affolés que plusieurs se croyaient à la fin du monde.

Cinq mille personnes demeuraient sans abri, sans nourriture ni vêtements. Tout était brûlé: plus un brin d'herbe ni une feuille d'arbre pour nourrir les animaux échappés au désastre.

Mais les dons affluèrent en faveur des sinistrés. La paroisse de la Malbaie qui se souvenait encore de ses enfants, fournit mille dollars; Chicoutimi, huit cents; la Compagnie

Price, qui avait elle-même perdu beaucoup de bois, distribua généreusement des vivres et de l'argent pour une somme de sept mille dollars.

D'autres envoyèrent des graines de semence, des habits, des vivres; si bien que pas une famille ne quitta le Lac-Saint-Jean à cause du grand feu. Les colons recommencèrent plutôt à semer dans la cendre encore chaude et la récolte d'automne fut si abondante, que la prospérité revint au Royaume du Saguenay.

Au temps de "Maria Chapdelaine"

Ce fut bientôt au Lac-Saint-Jean l'industrie de la pulpe et du papier. Ce furent de puissantes usines électriques établies sur les bords de rivières tumultueuses. Ce fut ensuite l'industrie de l'aluminium, qui allait donner tant d'importance à la région du Lac-Saint-Jean.

Ce fut aussi un Français de France, qui s'appelait *Louis Hémon,* qui vécut deux hivers au Lac-Saint-Jean et qui écrivit ce magnifique volume intitulé : *Maria Chapdelaine.*

Un volume qui chante d'une façon vraiment touchante tous ces héros défricheurs dont nous venons de parler: "ces hommes aux mains rudes, au regard clair, au cœur tenace, au courage têtu et qui, après avoir fait le Canada, l'ont gardé français".

2. Au Témiscamingue : le Frère Moffet, O.M.I.

Avant l'arrivée du Frère Moffet

Au Témiscamingue comme au Lac Saint-Jean, on s'était longtemps contenté de couper le bois de pulpe ou de construction.

Avant l'arrivée du Frère Moffet, personne n'avait songé sérieusement à tirer sa subsistance de la terre. Et comme le



terrain cultivable paraissait être rare, les Pères Oblats de la mission devait en mendier quelques coins ci et là. Aussi leur petite ferme comprenait-elle trois lots distincts, dont le plus rapproché se trouvait à trois milles de la maison, et le plus éloigné, à vingt milles!

Une véritable découverte

Or voici qu'après avoir cherché longtemps, le Frère Moffet découvrit, sur l'emplacement actuel de Ville-Marie, de la terre forte d'un beau gris-cendre, qui permettait d'espérer une récolte magnifique.

Le Frère Moffet recueillit précieusement quelques échantillons de cette glaise, dont il fit quelques boules humides. Puis il vint, tout joyeux, au-devant du Supérieur de la mission:

"Voyez, Père, disait-il, terre qui pelote rend le blé qui minote!" C'est-à-dire: cette terre forte, qui pelote sous la main, nous vaudra certainement de nombreux minots de blé.

Premières semences

Par deux fois déjà, les feux de forêt avaient ravagé l'espace de terrain que venait de découvrir le Frère Moffet. Il fut donc assez facile de culbuter les troncs noircis, de labourer le sol, et d'y jeter les premières poignées de blé.

L'été passa. L'automne venu, le Frère Moffet eut l'immense plaisir de montrer à son Père Supérieur une vraie plaine d'épis dorés.

"Frère Moffet, dit le Supérieur, c'est très bien; vous sèmerez encore!"

Pendant cinquante ans

Pendant cinquante ans, les lacs, les forêts et les collines du Témiscamingue virent passer, travailler et souffrir le Frère Moffet, religieux *Oblat de Marie-Immaculée.*



Puis un jour — c'était le 13 août 1922 — l'humble Frère convers célébrait à Ville-Marie même le 50e anniversaire de son arrivée au Témiscamingue. Ou mieux, toute la population de Ville-Marie et des environs célébrait avec enthousiasme cet heureux événement.

Il y eut grand-messe solennelle d'action de grâce, sermon de circonstance, banquet d'honneur, et le soir, longue procession de deux mille pèlerins à la grotte de Notre-Dame de Lourdes.

Souvenirs

Un village du Témiscamingue perpétue aujourd'hui le souvenir du courageux Oblat de Marie-Immaculée: c'est *Saint-Romuald de Moffet.*

Une école rappelle aussi la mémoire du fondateur de Ville-Marie; et tel est bien le plus beau monument que l'on puisse souhaiter à un fondateur de colonie, puisqu'il s'agit d'une *école d'agriculture.*

C'est l'école *Frère Moffet.* Assise dans l'argile du Témiscamingue, elle s'élève à l'endroit même où, en l'année 1879, le Frère Moffet jetait sa première poignée de blé. "Du sol où germèrent les premiers épis, a surgi le premier foyer d'enseignement agricole du Témiscamingue."

L'exemple entraîne

Des colons en grand nombre voulurent imiter le Frère Moffet. Ils s'en vinrent au Témiscamingue, malgré des difficultés de toutes sortes, dont la principale était sans doute l'absence de chemins convenables.

"Ce soir, 22 février 1885, écrit la Sœur Grise de Ville-Marie en charge des Annales, nous arrivent deux familles de colons: Fournier et Ménard. Ces braves gens ont eu beaucoup de "misère" à monter, à cause des mauvais chemins. Les pauvres femmes ont failli passer la nuit sur le lac avec leurs

enfants. Leur cheval étant épuisé, l'une d'elles a dû marcher sept milles. L'autre a marché longtemps aussi, traînant avec elle une fillette de huit ans.

"Enfin, vers minuit, elles ont pu atteindre une maison à quelque six milles d'ici, où on les fit sécher et où on leur donna une cordiale hospitalité. Ainsi ces bonnes personnes sont aussi courageuses que leurs courageux maris, et méritent bien l'éloge de la Femme Forte de l'Evangile. Espérons qu'elles seront le bon noyau des mères chrétiennes du Témiscamingue."

Quarante paroisses et plus

Les colons vinrent en si grand nombre que de belles paroisses surgirent rapidement au Témiscamingue, qui en compte aujourd'hui *quarante* et plus.

Car si le Témiscamingue était difficile à atteindre, il n'en était pas moins une vraie terre promise pour ceux qui avaient le courage de monter vers lui.

Vraie terre promise

Le sol du Témiscamingue est d'une richesse sans égale dans toute la vallée de l'Outaouais. Sur des étendues de vingt à trente milles carrés, on ne rencontre pas une pierre, mais rien que de la bonne terre grise, noire et jaune.

On remarque, au centre, une région agricole qui produit autant que les meilleures régions de l'Ouest Canadien. Au sud, de magnifiques forêts; au nord, une région minière, qui acquiert de l'importance de jour en jour; à l'est, de puissants pouvoirs d'eau, qui attendent le génie de l'homme pour être convertis en chevaux-vapeur.

Les missionnaires et les pionniers du Témiscamingue avaient bien raison de crier:

"Emparons-nous de nos richesses pendant qu'il en est encore temps!"



L'incendie de 1922

Une très lourde épreuve s'abattit sur la région en octobre 1922: les feux de forêt qui dévastèrent Haileybury, Cobalt, et seize cantons du Témiscamingue.

En un quart d'heure, toute la ville d'Haileybury fut en flammes, et deux heures plus tard, il ne restait plus rien de la fière cité.

Il y eut des scènes dignes d'un tableau de la fin du monde: la fumée était si dense qu'on se croyait en pleine nuit, et que voitures et automobiles se heurtaient dans l'obscurité.

Fous de terreur, les habitants fuyaient dans toutes les directions. On en vit se jeter dans le lac pour échapper aux flammes. Partout, la clameur des fuyards et des blessés se mêlait au crépitement de l'incendie et au mugissement de la tempête le lac était si agité qu'aucune embarcation ne pouvait s'y aventurer.

Reconstruisons

L'incendie de 1922 avait causé la mort de cinquante personnes. Les pertes matérielles s'élevaient à sept millions de dollars, et le Témiscamingue angoissé se demandait s'il allait se relever de ses ruines. Mais son nouvel évêque, Monseigneur Louis Rhéaume, O. M. I., donna comme mot d'ordre ces fières paroles qui allaient relever les courages abattus:

"Cessons les pleurs et reconstruisons!"

Les gens du Témiscamingue reconstruisaient, en effet.



3. En Abitibi

Le chemin de fer en Abitibi

Il était question d'établir un nouveau chemin de fer destiné à favoriser le développement de l'Ouest Canadien. La plupart voulaient le faire passer au sud de la Province,

comme l'autre, mais sir Wilfrid Laurier, qui voyait loin, proposa de le faire plutôt s'avancer au cœur même de l'Abitibi. Son point de vue l'emporta, et son grand geste patriotique fut un véritable succès, une bénédiction pour l'Abitibi.

Les premiers colons : ceux de 1912

Les premiers colons arrivèrent en 1912. L'âme de ce beau mouvement patriotique était un prêtre, l'abbé Ivanhoe Garon, ardent missionnaire colonisateur, qui voulait crier à tous ses compatriotes du Québec:

"Restons chez nous! Emparons-nous du sol! Transformons en une mer d'épis dorés cette terre si riche de notre province.

"Canadiens français, ne quittez pas vos fermes pour aller vivre dans les villes, mais si la terre paternelle ne peut donner place à tous les frères, si pour une raison quelconque vous devez abandonner le sol natal, venez au Témiscamingue, venez en Abitibi!

"L'histoire conservera vos noms, vaillants défricheurs! Et plus tard, lorsque le visiteur parcourra vos belles paroisses, lorsqu'il verra les églises élevant leurs clochers vers le ciel, les écoles remplies de vos petits enfants balbutiant l'alphabet français, il rendra hommage aux pionniers, disant:

"Ceux-là étaient de vrais patriotes!"

Des colons, il en vient de partout

Monsieur l'abbé Garon ne prêchait pas dans le désert. Les colons venaient de partout, l'un d'eux monsieur Théophile Trudelle, de Saint-Prosper de Champlain, était passablement avancé en âge. Il aurait bien mérité de jouir du fruit de ses travaux, puisqu'on venait de le décorer de l'Ordre du Mérite Agricole.

Mais en 1912, quand la région d'Amos s'ouvrit à la colonisation, il abandonna courageusement la vie douce des

vieilles paroisses laurentiennes et s'en vint réconforter, de sa présence et de ses exemples, ses compatriotes de l'Abitibi, qui disaient avec fierté:

"Monsieur Théophile Trudelle, lauréat du Mérite Agricole, vient s'établir dans nos terres neuves avec son fils et ses petits-fils."

Visiteurs de marque en 1914

Une visite qui devait laisser le plus agréable souvenir en Abitibi fut celle que firent en 1914, sir Lomer Gouin, Premier Ministre de la Province, Honoré Mercier, Ministre de la Colonisation, et plusieurs autres personnages du Gouvernement provincial.

L'honorable Premier Ministre de la Province fut tellement satisfait de ce qu'il avait vu et entendu, qu'il dit à Québec:

"Le chemin de fer du Transcontinental, splendidement construit, ouvre un territoire immense dans notre province, où nous avons un sol superbe. Nous avons été étonnés de voir ce que les colons ont fait en deux ans. Ils sont pleins de courage. Ils ont foi en leur pays et sont très enthousiastes."



Colonie vieille de dix ans

L'Abitibi existait depuis dix ans seulement, et Mgr Latulippe, son évêque, s'émerveillait déjà des changements opérés. La forêt avait reculé partout. Les maisons de bois rond avaient fait place à de coquettes demeures.

"Croissez et multipliez, chers colons de l'Abitibi, disait l'évêque de l'Abitibi. C'est pour vous et vos enfants que Dieu a fait ce ciel, cet air vivifiant, et ce sol fertile!"

Aujourd'hui, demain

L'Abitibi dépassera bientôt cent mille âmes, échelonnées le long des centres florissants de colonisation, ou dans des villes prospères comme Amos, La Reine, ou Val d'Or. Grâce à ces villes, qui consomment sur place les produits de la terre, les colons besogneux d'aujourd'hui seront demain de riches agriculteurs.

S'il fut un temps où l'on était excusable de s'exiler aux Etats-Unis, pour gagner sa vie, il n'en est plus de même aujourd'hui, et le mot d'ordre du curé Labelle conserve toute son actualité:

"Canadiens français, emparons-nous du sol!"

4. Immigration, naissances, enracinement pénible

A travers le monde

Depuis les deux dernières guerres surtout, des milliers de gens meurent de misère ou de faim en Europe ou ailleurs.

Beaucoup de ces gens lancent des regards d'envie vers notre pays si vaste, si riche d'avenir, et si peu peuplé.

Il serait peu sage de ne pas leur ouvrir nos portes. C'est pourquoi notre pays accueille chaque année des milliers



d'immigrants. Ce sont des gens qui viennent travailler avec nous à la prospérité du pays; on les appelle les *Néo-Canadiens,* ou les *nouveaux* Canadiens.

Les Néo-Canadiens

La grande majorité des Néo-Canadiens parlent plutôt la langue anglaise que la langue française. Et c'est ainsi que la population anglaise du pays augmente constamment, grâce aux nombreux immigrants qui débarquent chaque année sur nos rives.

Si un certain nombre d'entre eux acceptent de mener la vie rude du colon, la plupart préfèrent cependant se fixer dans les villes, où la vie semble plus facile, et où les salaires paraissent plus élevés.

Comme la plupart de ces gens viennent de pays bien différents du nôtre, il leur est souvent difficile de s'adapter à

notre manière de vivre. On ne peut exiger qu'ils soient Canadiens du jour au lendemain, et qu'ils ne soient ni Juifs, ni Polonais, ni Allemands, ni Anglais...

L'enracinement de ces gens se fait donc plutôt difficilement, mais avec les années, l'acclimatation se fait, et la parole de notre grand homme d'Etat, sir Wilfrid Laurier, est à la veille de se vérifier :

"Le 20e siècle sera le siècle du Canada."

L'élément français au pays

Nous ne recevons chaque année que très peu d'immigrants de langue française, en sorte que notre petit peuple ne peut compter que sur lui-même pour augmenter sa population.

Par bonheur, les papas et les mamans de chez nous ne redoutent pas les familles de dix, douze, quinze et même vingt enfants. Et c'est toujours avec fierté qu'ils disent :

"Nous nous sommes enrichis d'un autre enfant."

L'histoire proclame que nos mamans ont mieux rempli leur devoir que toutes les autres mamans de la terre, et que



ce sont elles qui ont accompli ce qu'on appelle le *miracle canadien,* ou la revanche des berceaux.

Miracle canadien: c'est-à-dire qu'après la conquête de 1760, nous aurions dû être écrasés, anéantis, et qu'aujourd'hui nous sommes *cinq millions,* en comptant les Franco-Américains. C'est pourquoi nos mamans d'hier et celles d'aujourd'hui méritent notre entière admiration.

Le courage ne manque pas

Un missionnaire colonisateur a vu de ses yeux, il y a quelques années, une famille de neuf — le père, la mère et sept enfants — logés dans une misérable cabane de douze pieds de côté.

Il y avait, en bas, un poêle à deux ponts, une petite table, deux ou trois chaises et une boîte à bois; et en haut, le plancher fait aux trois quarts seulement. Toute la famille couchait dans cette espèce de grenier, sauf le petit dernier, qui n'était pas gros, et qui réussissait à se loger dans la boîte à bois!

Il y avait tout de même du bonheur dans cette maison. Il y avait aussi de l'espoir; l'espoir de voir luire bientôt des jours meilleurs.

Les jours meilleurs sont venus, et cette famille compte aujourd'hui parmi les familles aisées de chez nous.

ACTIVITÉS PÉDAGOGIQUES

I. Vous savez maintenant que . . .

1. Les premiers colons du Lac-Saint-Jean commencèrent par couper du pin blanc pour le compte d'une compagnie forestière. Puis ils semèrent entre les souches.
2. Au Témiscamingue, le Frère Moffet se mit à semer du blé à l'endroit où s'élève aujourd'hui Ville-Marie. D'autres l'imitèrent, si bien que le Témiscamingue est aujourd'hui l'une de nos très belles régions de colonisation.
3. L'Abitibi comptera bientôt soixante mille âmes, tant dans les villes minières comme Val d'Or, que dans les centres de colonisation.
4. L'élément anglais, dans notre pays, a grandi par l'immigration. L'élément français a grandi par les naissances.
Les nouveaux venus s'appellent les Néo-Canadiens.
La semence et l'enracinement furent pénibles, mais la moisson est vigoureuse.

II. *Devinettes* : Qui a prononcé ou aurait pu prononcer les paroles suivantes ? Allons ! qui ?

1. C'est moi qui ai eu l'honneur d'être le premier colon de la Nouvelle-France" : . . . .

2. "Nous nous opposons formellement à la colonisation du Lac-Saint-Jean, car les colons nuiraient à notre commerce des fourrures" :

3. "Nous allons fonder une société de colonisation que nous appellerons la société des *Vingt et un*" : . . . .

4. "Les dimanches sans messe et sans prêtre nous paraissaient interminables" : . . . .

5. "Pourquoi faire venir de loin l'avoine, le foin et les provisions, quand on peut les produire sur place abondamment ?" : . . . .

6. "Monsieur le Curé, le feu va ravager notre ville; faites un miracle, monsieur le Curé !" : . . . .

7. "Mettez-vous en prière, mes enfants, et Dieu saura bien vous exaucer" : . . . .

8. "Nous avons donné sept mille dollars pour les sinistrés de 1870" : ....

(Réponses: les citoyens de la Malbaie; Alexis Simard; Louis Hébert; la Compagnie de la baie d'Hudson; le Curé Racine; la compagnie Price; les citoyens de Chicoutimi; les fondateurs du Lac Saint-Jean).

III. La région du Témiscamingue n'est plus une inconnue pour vous, à présent. Allons ! dites à quelle phrase se rapporte l'un ou l'autre des termes suivants :

(les pionniers du Témiscamingue; les élèves de la 5e année; Frère Moffet; le Père Supérieur (de Ville-Marie); les colons de Ville-Marie; Mgr Rhéaume; les citoyens d'Haileybury.)

1. ...... : "Je suis né à Saint-Nicolas de Lévis. A 25 ans, j'ai quitté la vie facile des bords du Saint-Laurent pour m'enfoncer dans le Témiscamingue."

2. ...... : "Frère Moffet, c'est très bien; vous sèmerez encore !"

3. ...... : "Nous allons donner le nom de *Frère Moffet* à notre école d'Agriculture pour rappeler la mémoire de ce vaillant qui se dévoua pour le Témiscamingue pendant cinquante ans."

4. ...... : "Emparons-nous de nos richesses pendant qu'il en est encore temps !"

5. ...... : "Au feu ! la ville est en feu ! Mais c'est épouvantable : c'est peut-être la fin du monde !"

6. ...... : "Cessons les pleurs et reconstruisons !"

7. ...... : "Bravo, les colons du Témiscamingue ! Vous êtes dignes de ceux de l'Abitibi, du Lac-Saint-Jean ou d'ailleurs !"

IV. Les lignes suivantes, qui résument l'histoire de la colonisation en Abitibi, ne sont malheureusement pas complètes. Ayez soin de les achever en les transcrivant ou en les lisant.

1. Sir Wilfrid ..., qui voyait ..., proposa de faire s'avancer le chemin de ... au cœur même de ....

2. Restons chez nous ! Emparons-nous du .... Transformons en une ... d'épis ... cette terre si ... de notre ....

3. L'histoire conservera vos ..., vaillants .... On dira plus tard : "Ceux-là étaient de vrais ... !"

4. Monsieur Théophile ... vient s'établir dans nos terres ... avec son ... et ses ....

5. "Nous avons été étonnés de voir ce que les ... ont fait en ... ans."

6. Croissez et ... ! C'est pour vous et pour vos ... que Dieu a fait ce ..., cet air ... et ce sol ....

V. Lectures conseillées :

Le Saguenay historique et *Le Saguenay pittoresque* : deux magnifiques albums édités par la maison Fides.

Le Royaume du Saguenay, par Eugène Achard.

Un homme sortit pour semer, ou Vie du Frère Moffet, par Eugène Nadeau, O. M. I.

Divers tracts ou bulletins touristiques ou autres du Gouvernement Provincial, celui-ci, par exemple :

"L'Abitibi : Un royaume vous attend," par Gérard Ouellet, du Ministère de la Colonisation.

VI. Un élève négligent ou distrait a commis plusieurs erreurs en cherchant à résumer le quatrième article de notre chapitre; ayez bien soin de relever les fautes et de les corriger à mesure qu'elles se présenteront.

1. Beaucoup de gens lancent des regards d'envie vers l'Europe, si vaste, si riche d'avenir et si peu peuplée.

2. Ces gens viennent travailler avec nous à la prospérité du Canada; on les appelle les Néo-Canadiens.

3. La plupart de ces gens consentent à se fixer sur les fermes, parce que les salaires sont plus élevés et le travail moins long.

4. Le 20e siècle sera celui des Etats-Unis.

5. Les mamans de chez nous ne redoutent pas les familles de deux ou trois enfants. Elles disent à chaque naissance : "Nous nous sommes enrichis d'un nouveau trésor."

6. Nous recevons chaque année un très grand nombre d'immigrants de langue française.

7. Nos mamans ont mieux rempli leur devoir que toutes les autres mamans de la terre; ce sont elles qui ont accompli le miracle acadien.

8. Les trois-quarts de nos gens vivent à la campagne.

VII. Apporter en classe :

Des images ou cartes postales se rapportant au Lac-Saint-Jean, au Témiscamingue, à l'Abitibi, ou encore à la colonisation en général.

Des images de familles nombreuses.

Des cartes en couleurs pour la fête des Mères ou la fête des Pères.

On exposera tout cela au fond de la classe, on l'examinera pour mieux comprendre ce dont il s'agit dans le présent chapitre, puis on collera tout ce qu'il sera possible de coller dans son propre album d'Histoire du Canada.

VIII. Vous savez maintenant ce que veut dire l'expression "miracle canadien" : Voici quelques questions faciles à ce sujet; vous aimez répondre aux questions faciles, n'est-ce pas ?

1. Y a-t-il de la misère à travers le monde, en dehors de notre pays?

2. Pourquoi beaucoup de gens d'Europe et d'ailleurs jettent-ils un regard d'envie sur notre pays ?

3. Comment appelle-t-on ces nouveaux Canadiens qui viennent s'établir chez nous ?

4. Où se fixent-ils, en général ?

5. Est-il toujours facile pour eux de s'adapter à notre façon de vivre et à notre manière de penser ?

6. Recevons-nous beaucoup d'immigrants de langue française ?

7. Sur qui faut-il compter pour augmenter notre population ?

8. Qui donc a accompli chez nous le "miracle canadien" ?

9. Qu'entendez-vous par cette expression : *miracle canadien* ?

10. Montrez, par un exemple vécu, que le courage ne manque pas chez nos familles nombreuses, même quand la maison est toute petite: 12 pieds carrés !

11. Quelle est la race qui prospère, au Canada ?

12. Pourquoi notre race est-elle si prospère ?





1. La vie du peuple canadien d'aujourd'hui

Peuple heureux

Le Canada d'aujourd'hui est aussi étendu que l'Europe et dix-huit fois plus grand que la France, l'ancienne mère patrie. C'est un pays où se sont développées toutes sortes d'industries, qui le placent au rang des grandes puissances du monde.

C'est un pays que traversent trois chemins de fer transcontinentaux, de Halifax, sur les bords de l'océan Atlantique, à Vancouver, sur l'océan Pacifique. Un pays que sillonnent des milliers de navires, lourdement chargés de blé, de bois, de minerais, et de produits manufacturés.

C'est un pays où les océaniques peuvent s'enfoncer à mille milles des côtes, jusqu'à Montréal, la Métropole, et l'un des principaux ports de l'Amérique. Un pays où vit un peuple heureux et gai, sous un climat froid, c'est vrai, mais vivifiant et sain.

Tout un peuple travaille, du matin au soir, dans les fermes, dans les forêts, dans les pêcheries, dans les mines, dans les magasins, dans les usines.

Dans les fermes

C'est si agréable de vivre à la campagne! Il fait si bon courir autour des bâtiments, cueillir des fraises, des framboises, ou des bluets, arracher une tomate bien mûre, casser une pomme bien rouge!

Il y a les poules qui jacassent du matin au soir, les moutons qui paraissent toujours avoir peur, les porcs qui ne semblent jamais plus heureux que lorsqu'ils ont le museau tout noir de boue. Il y a le bon lait tiède que l'on vous verse après la traite de cinq heures. Il y a enfin ce grand calme qui descend chaque soir sur la campagne, après une grosse journée de labeur.

Il y a ces milliers d'hommes ou de femmes, aussi courageux que Louis Hébert ou Marie Rollet, aussi durs à la misère que nos colons du Lac-Saint-Jean, des Bois-Francs, du Témiscamingue ou de l'Abitibi, aussi calmes et aussi tranquilles que la belle nature du bon Dieu.

De nos jours

De nos jours, les campagnards travaillent dans de belles et grandes fermes modèles, de mieux en mieux installées. C'est moins dur qu'autrefois, surtout à cause de l'électricité, cette fée magique que l'on rencontre partout: dans la lessiveuse, dans la trayeuse, dans l'écrémeuse, dans la couveuse aux poulets.

Il y a la gazoline, les tracteurs, les moteurs et les machines de toutes sortes et de tous les usages. Grâce aux ancêtres, qui ont travaillé dur et qui ont dompté la misère, c'est souvent un jeu de travailler aujourd'hui. Pas toujours, cependant.

Car il y a la pluie qui tombe, ou qui refuse de tomber, et qui, dans un cas comme dans l'autre, menace de ruiner les récoltes. Il y a les maladies des plantes ou des animaux; il y a le danger d'incendie; il y a les hivers interminables qui obligent les fermiers à se donner beaucoup de peine pour nourrir leurs troupeaux à l'étable pendant une grande partie de l'année.

Courage !

Mais les paysans de chez nous sont courageux. Ils ne redoutent pas le travail, ni les misères, ni les accidents, ni les épreuves. Ils savent que le métier d'agriculteur est l'un des plus nobles qui soient.

Ils savent qu'ils sont utiles à la patrie. Confiants en Dieu, ils chantent:

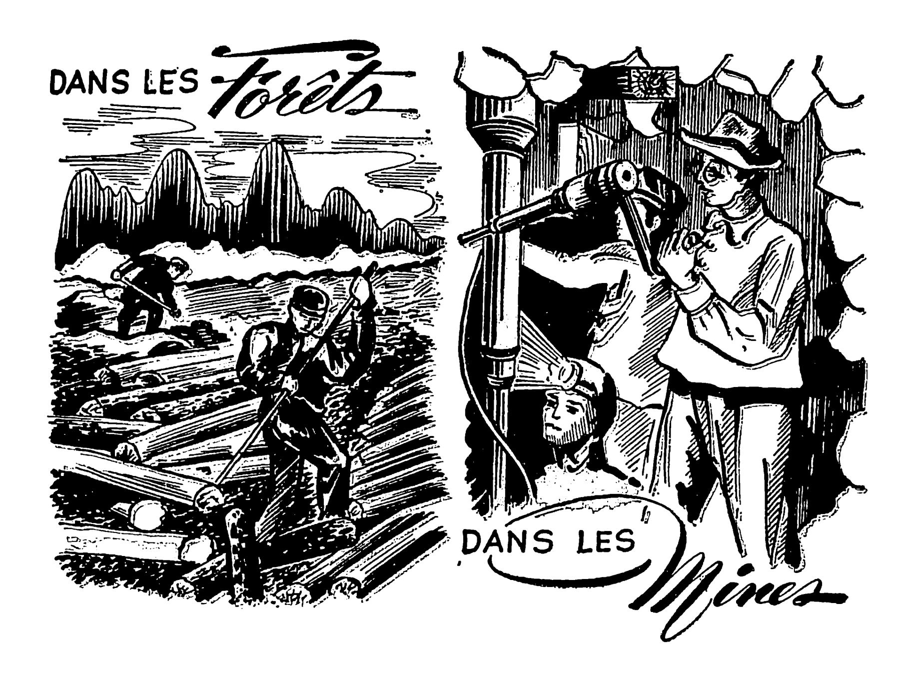
"Je crois en toi, Maître de la nature,
Semant partout la vie et la fécondité.
Dieu tout-puissant, qui fis la créature,
Je crois en ta grandeur, je crois en ta bonté!"[2]

Dans les forêts

Etes-vous déjà allé aux Trois-Rivières, à Shawinigan, à Grand'Mère, à La Tuque, à Gatineau, à Hull, à Dolbeau? A vingt autres villes du même genre, vous rencontrerez des montagnes de billes de bois de quatre pieds de longueur, et toutes prêtes à être converties en papier à journal?

D'où viennent ces billes? De nos forêts. Des hommes courageux sont montés aux chantiers. Ils ont abattu les arbres à la sueur de leurs fronts. Ils les ont traînés au bord des rivières. Ils les ont empilés sur la glace.

Au printemps quand la débâcle est venue, ils ont fait la "drave", c'est-à-dire qu'ils ont dirigé le flottage du bois vers les scieries et les pulperies du pays. Ils l'ont fait au péril de leur vie. Plusieurs d'entre eux se noient, chaque



année, mais les autres poursuivent quand même leur dangereuse besogne: la prospérité du Canada l'exige.

Ainsi, nos forêts nous rapportent chaque année des centaines de millions de dollars.

Dans les pêcheries

Dans nos pêcheries du Golfe Saint-Laurent, de Terre-Neuve, de la Gaspésie, des Grands-Lacs, de la Colombie, des hommes travaillent dur.

Leur tâche est souvent périlleuse, à cause des tempêtes sur mer, qui sont effrayantes. Mais nos pêcheurs sont braves. Ils vont à la pêche, gaiement, courageusement.

Et quels poissons ils sortent de nos eaux! Quels saumons, quelles morues, quels flétans, quels homards! Sans parler de la truite, du doré, de l'achigan, et de vingt autres poissons d'eau douce, qui font les délices de nos pêcheurs! Aussi, nos

pêcheries nous rapportent chaque année la très jolie somme de *cent millions* de dollars.

Dans les mines

Comme elles sont riches, nos mines! Mines d'amiante dans la Province de Québec; mines de cuivre, de nickel et de cobalt en Ontario, mines de charbon en Nouvelle-Ecosse; mines d'or en Colombie Canadienne, au Témiscamingue, en Abitibi; mines de fer dans l'Ungava.

Ce n'est pas par plaisir que nos mineurs descendent chaque jour dans les entrailles de la terre, mais ils le font généreusement: la prospérité du Canada l'exige. Bien des villes, comme Val d'Or et Rouyn-Noranda ne doivent leur existence et leur prospérité qu'à leurs mines d'or et aux hommes courageux qui travaillent à leur exploitation.

Dans les magasins

On travaille aussi dans nos magasins: depuis l'humble magasin général de la campagne, jusqu'aux établissements de commerce qui s'appellent Dupuis Frères, Eaton, Simpson, à Montréal, le Syndicat ou la Compagnie Pâquet, à Québec.

On travaille, même s'il fait chaud, même s'il fait froid, même si les clients se montrent exigeants; même s'ils sont si nombreux qu'ils vous écrasent les pieds. Et toujours, le même sourire dans les yeux de ceux ou de celles qui vous servent, toujours les mêmes formules polies sur leurs lèvres:

Pour vous servir, Monsieur!

A votre service, Madame!

Vous serez toujours les bienvenus!

Dans les usines

Avez-vous déjà vu cette longue file d'hommes à la démarche pesante et à la mine fatiguée, qui sortent chaque soir

par milliers de nos usines? Vous les avez peut-être quelquefois regardés d'un œil bien indifférent. Vous avez peut-être même souri parce qu'ils n'avaient pas les mains aussi blanches que les vôtres, ni les habits aussi bien brossés.

Et cependant, ce sont eux qui fabriquent les habits, les chaussures, l'aluminium, le papier, la cellophane, le nylon, la soie artificielle, et vingt, trente, cinquante autres articles ou produits du même genre. S'il n'y avait pas de villes, ni d'usines dans les villes, ni d'ouvriers dans ces usines, nous serions privés de quantité d'objets que nous considérons comme indispensables aujourd'hui.



Car la patrie, c'est aussi la ville

Au commencement, notre patrie était faite surtout de villages et de campagnes, où nous vivions des produits de la terre. Mais un jour, on a élevé des maisons immenses qui s'appellent usines ou manufactures.

Beaucoup de familles de la campagne sont venues dans ces usines pour travailler. Il en est venu un si grand nombre qu'il a fallu construire des milliers de maisons, et si rapprochées les unes des autres, qu'elles se touchent.

Beaucoup de gens préfèrent aujourd'hui la ville à la campagne; ils sont même les trois-quarts de notre peuple à la ville.

Respect aux ouvriers

Nous sommes devenus si exigeants que nos ouvriers des usines fournissent à peine à produire les mille objets que notre fantaisie leur réclame. Et s'il faut aimer la campagne, il faut aimer aussi la ville; il faut aimer et respecter ces gens de la ville qui consacrent toute leur vie à nous procurer ce qu'il nous faut pour améliorer notre façon de vivre, de nous nourrir, de nous vêtir, de voyager, et de nous loger.

Soyons fiers de ces papas qui sont souvent obligés de travailler dans des conditions bien pénibles. Témoignons-leur du respect quand nous les rencontrons après leur rude journée de travail. Entourons-les d'une bien chaude affection lorsqu'ils rentrent, le soir, à la maison.

Ecoutons à ce sujet la voix du grand évêque saint Ambroise:

"Ce père laborieux, voyez comme il s'inquiète, comme il s'agite, comme il travaille! Il arrose sans cesse de ses sueurs le travail de ses mains. Il s'expose à toutes les rigueurs des saisons. Il va, il vient, il est toujours en action. Il s'use, il se consume, pour vous élever, pour vous procurer un bien-être, pour se dépouiller bientôt en votre faveur, et vous laisser vivre en quelque sorte de sa propre subsistance. Oh! mes chers enfants, quelle tendre affection ne devez-vous pas à un père qui vous en témoigne une si tendre, si généreuse, si affective!"

2. Changements apportés par les progrès modernes; qualités des ancêtres

Aujourd'hui

Si plus d'un million de papas, de grands frères ou de grandes sœurs travaillent encore dans nos usines, du matin au soir, et souvent du soir au matin, le travail est tout de même moins dur qu'autrefois, surtout à cause des machines qui font souvent la grosse part de la besogne, et ne laissant aux ouvriers que le soin de les surveiller ou de les diriger.

Loisirs plus nombreux

Les journées de travail sont moins longues, et les loisirs plus nombreux. Et c'est heureux, parce que le travail dans les usines n'est pas toujours aussi sain qu'on le souhaiterait. Il est souvent même malsain.



Les loisirs permettent aux papas de respirer l'air pur, tout en berçant le petit dernier, ou de bêcher le jardinet derrière la maison.

Ajoutez les commodités dont nous jouissons à la maison même: l'électricité, la radio, le téléphone... qui rendent la vie plus facile, plus agréable et plus heureuse.

A qui le devons-nous ?

Si la vie est moins dure, si elle est plus agréable et plus confortable, à qui le devons-nous? Nous ne le répéterons jamais trop: c'est à nos ancêtres que nous le devons. C'est à eux que nous devons le cadeau royal de leurs belles qualités.

Nous le devons à ceux qui furent honnêtes dans toute la force du mot. Honnêtes avec le bon Dieu, en remplissant fidèlement tous leurs devoirs religieux. Honnêtes avec le prochain, en respectant les droits du voisin, en l'aidant aussi.

Untel est malade, le tonnerre est tombé sur sa maison. Sa grange a passé au feu: toute la paroisse le sait. Toute la paroisse accourt : *Une corvée pour Untel !*

Vie simple et laborieuse

Les ancêtres menaient une vie simple et laborieuse. Ils savaient tout faire. Ils se construisaient d'abord des cabanes en bois rond, couvertes de chaume. Puis quand apparurent les scies mécaniques, les belles planches d'épinettes ou de pins blancs détrônèrent les troncs d'arbres équarris à la hache.

Ce furent alors de belles maisons blanchies à la chaux, construites auprès d'une rivière ou d'un lac, et comprenant trois pièces: la chambre des étrangers, la grand-chambre et la cuisine. Au milieu, le poêle à deux ponts, où flambaient les belles bûches d'érable ou de merisier.

Bon et pas cher

Le papa fabriquait lui-même les meubles indispensables de la maison: tables, chaises, lits-sofas, armoires et commodes.

La maman travaillait au métier. Elle confectionnait les habits du papa et des enfants: capots, ceintures fléchées aux couleurs voyantes, tuques, mitaines et foulards, de couleur rouge le plus souvent.

Ni thé ni café importés, parce que ça coûtait trop cher, mais une simple infusion de tilleul, du café d'orge, de la bière d'épinette ou du vin de cerises.

Courage et bonne humeur

Du courage, de la persévérance et de la bonne humeur, il en fallait pour surmonter toutes les épreuves dont nous avons parlé. Mais nos pères firent preuve de courage, de persévérance et de bonne humeur.

Si le climat canadien est gai, le peuple ne l'est pas moins. Tous s'accordent à le dire, et c'est ce qui frappe les étrangers. Ce n'est pas d'hier que datent les joyeuses chansons: celle de la cabane à sucre, par exemple:

Dans l'érablière sont allés nos gens.
Elle retentit de leurs chants.
En caravane, allons à la cabane!
On n'est jamais de trop
Pour goûter au sirop...
D'érable!

3. Avec les qualités des ancêtres, les Canadiens d'aujourd'hui feront grandir encore le Canada

"Chez nous"

Connaissez-vous le délicieux petit volume d'Adjutor Rivard, intitulé: "Chez Nous". C'est un volume qui raconte la vie de nos ancêtres, leur courage et leur constante bonne humeur; volume qu'il faudra lire de la première à la dernière page.

Vous saurez alors ce qu'était la maison des ancêtres, la grand-chambre, le ber, le poêle à deux ponts, l'heure des vaches, la criée pour les âmes... En refermant le volume, vous direz avec monsieur le juge Rivard: *"Qu'il y a du bon monde chez nous, chez nos gens!*

Chez nos gens

Chez nos gens cela veut dire aussi, *tous* nos gens: ceux du Québec, ou de l'Ontario, ceux de l'Acadie, de la Nouvelle-Angleterre, et de la Louisiane, de l'Ouest Canadien et de la lointaine Colombie.

Salut à tous, braves gens de chez nous! Quand nous feuilletons un peu l'histoire des dernières années, nous constatons que vous êtes dignes des Ancêtres.

Aussi, nous lisons que les Acadiens sont en train de refaire leur pays, et qu'ils ont leur journal à eux — Evangéline — pour lequel ils ont versé cent mille dollars, et la généreuse Province de Québec, un autre cent mille dollars.

Dans l'Ile-du-Prince-Edouard, les cotisations permettent d'envoyer chaque année une trentaine de jeunes gens — filles et garçons — étudier dans la Province de Québec. Au Nouveau-Brunswick, les nôtres atteignent presque la moitié de la population, et le français reprend petit à petit le terrain perdu. En Ontario, nous étions 100 000 en 1900, et nous y serons bientôt un demi-million.

Dans l'Ouest, nos collèges de Gravelbourg et de Saint-Boniface forment des chefs de file. La Province de Québec a souscrit $250 000.00 pour le poste de radio Saint-Boniface, et les provinces de l'Ouest, la somme de $110 000.00.

Ici, Radio Saint-Boniface!

On rapporte à ce propos l'exemple touchant que voici. Une vieille Canadienne de l'Ouest vint trouver son évêque, disant:



"Monseigneur, je veux vous donner trois cents dollars. Je ne suis qu'une pauvre veuve qui lave les planchers, et je vais travailler le soir quand il le faut. Mais les trois cents dollars, je les ai. Je les avais mis de côté, pour m'acheter un manteau de fourrures, car je suis très frileuse.

"Mais en vous entendant parler de la Radio-Ouest française, je me suis dit que je n'en ai pas pour bien longtemps à vivre. Je pense que le bon Dieu me revaudra cela, et j'aime mieux me priver de mon manteau, afin que mes petits enfants aient du français toute la journée: ça m'a tellement manqué depuis que je suis ici!"

Monseigneur dut être ému en écoutant de telles paroles, tombées des lèvres de cette courageuse maman de chez nous.

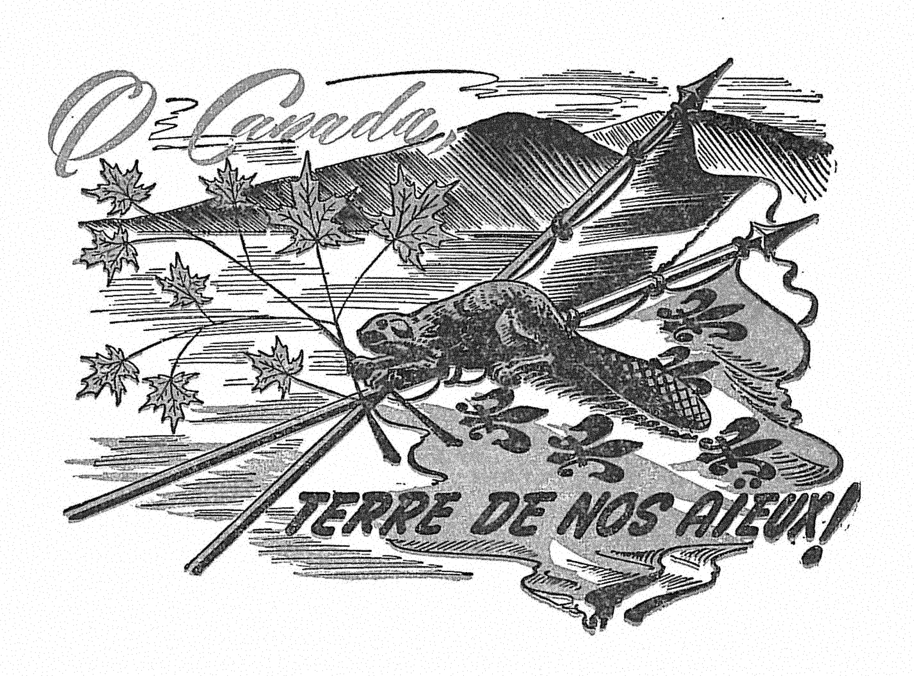
Conclusion

Quant à nous, chers Amis, nous serons plus que jamais fiers de ces ancêtres dont les traits de caractère ont contribué au véritable progrès du pays, savoir:

"L'honnêteté, la vie simple, l'initiative, le courage, la bonne humeur, la persévérance et l'entr'aide."

Et nous dirons en terminant:

"Avec les qualités des ancêtres, les Canadiens d'aujourd'hui feront grandir encore le Canada."



ACTIVITÉS PÉDAGOGIQUES

I. Vous savez maintenant que ...

1. Le Canada est un pays immense, qui s'étend de l'océan Atlantique à l'océan Pacifique, et où vit un peuple heureux. Tout ce peuple travaille, du matin au soir, dans les fermes, dans les forêts, dans les usines, dans les pêcheries, dans les mines, etc.
2. Le travail est moins dur qu'autrefois, surtout à cause des machines qui font souvent la grosse part de la besogne, et ne laissent aux ouvriers que le soin de les diriger.
3. Avec les qualités des ancêtres, les Canadiens d'aujourd'hui feront grandir le Canada.

II. *Vrai ou faux ?* Il s'est glissé plusieurs erreurs dans les lignes qui suivent; pouvez-vous les relever ?

1. Le Canada d'aujourd'hui est aussi étendu que l'Europe.

2. Il est deux fois plus grand que la France, l'ancienne mère patrie.

3. C'est un pays où se sont développées toutes sortes d'industries, qui le placent au rang des grandes puissances du monde.

4. C'est un pays que traverse un chemin de fer transcontinental, de Halifax à Vancouver.

5. C'est un pays où les océaniques peuvent s'enfoncer à cent milles des côtes, jusqu'à Tadoussac, sur les bords de la rivière Saguenay.

6. Un pays où vit un peuple heureux et gai, sous un climat froid, mais vivifiant.

III. *Aimez-vous la campagne ?* Tout le monde aime vivre à la campagne; c'est pourquoi vous n'aurez aucune peine à compléter les phrases suivantes :

1. A la campagne, il fait si bon courir autour des ..., cueillir des .... des ... ou des ..., arracher une tomate bien ... ou casser une pomme bien ....

2. Il y a les poules qui jacassent du matin au ..., les moutons qui paraissent avoir toujours ..., les porcs qui sont heureux lorsqu'ils ont le museau tout noir de ....

3. Il y a le bon lait ..., que l'on vous verse après la traite de ... heures.

4. Il y a enfin ce grand calme qui descend sur la ... après une grosse journée de ....

5. Il y a ces milliers d'hommes ou de femmes aussi courageux que Louis, ... et que Marie ..., aussi durs à la misère que nos colons du Lac ... .

6. C'est moins dur qu'autrefois de travailler dans les fermes, surtout à cause de ....

7. Les fermiers se donnent cependant beaucoup de peine pour nourrir leurs ... à l'étable une grande partie de ....

IV. *Nos forêts :* Voici les réponses à des questions faciles sur nos forêts; placez chaque réponse à l'endroit qui lui convient :

(Nos bûcherons; nos *draveurs*; la prospérité du Canada l'exige; les forêts de chez nous; montagnes de billes de bois.)

1. Que rencontre-t-on dans les villes comme Trois-Rivières, Shawinigan, La Tuque, Dolbeau, Hull, Gatineau Mills ? On rencontre des ...

2. D'où viennent ces montagnes de billes de bois, toutes d'égale longueur, et prêtes à être converties en papier à journal ? Elles viennent des ....

3. Par qui ces arbres ont-ils été abattus ? Par qui ont-ils été traînés au bord des rivières et empilés sur la glace ? Par ....

4. Après la débâcle, des hommes ont fait la "drave" : ils ont dirigé les billes de bois vers les scieries et les pulperies du Canada; quels sont ces hommes ? Ce sont nos ....

5. Plusieurs "draveurs" se noient chaque année; pourquoi leurs compagnons poursuivent-ils quand même leur dangereuse besogne ? Parce que ....

V. *Pêcheries et mines; nos usines :* Apprenez à être précis; placez chacun des termes suivants à la place qui lui revient :

(par devoir; tempêtes; ville; usines; ouvriers; mines d'or; notre façon de vivre.)

1. Si la pêche en pleine mer est si dangereuse, c'est surtout à cause des ....

2. Si nos mineurs descendent chaque jour dans les entrailles de la terre. ce n'est guère par plaisir qu'ils le font, mais plutôt par .....

3. Si des villes comme Val d'Or et Rouyn-Noranda connaissent aujourd'hui une prospérité extraordinaire, elles ne doivent cette prospérité qu'à leurs ....

4. Avez-vous déjà vu cette longue file d'hommes à la démarche pesante et à la mine fatiguée, qui sortent chaque soir par milliers de nos usines ? Ce sont nos .....

5. Nous n'aurions pas d'habits, ni de chaussures, ni d'aluminium, ni de papier, ni de cellophane, ni de nylon, ni de soie artificielle, s'il n'y avait pas d' ... dans les villes, ni d' ... dans ces usines.

6. Si, au commencement, notre patrie était faite surtout de villages et de campagnes, aujourd'hui, par contre, les trois-quarts de nos gens préfèrent la ... à la campagne.

7. S'il faut aimer la campagne, il faut aimer aussi la ville et ces gens des villes qui consacrent toute leur vie à nous procurer ce qu'il faut pour améliorer constamment ....

VI. ***Pour la fête des Pères :***

A l'occasion de la fête des Pères, apprenez par cœur et débitez de votre mieux devant votre cher papa ces lignes magnifiques de saint Ambroise, qui commencent par ces mots :

"Ce père laborieux, voyez comme il s'inquiète ...
Comme il s'agite. comme il travaille !
Il arrose sans cesse de ses sueurs le travail de ses mains ... ..."

VII. ***Est-ce vrai que ?*** **Chaque phrase contient deux assertions, une vraie et une fausse; choisissez la bonne.**

1. Est-ce vrai qu'un millier (ou un million) de papas, de grands frères ou de grandes sœurs travaillent dans nos usines du matin au soir?

2. Est-ce vrai que le travail est plus dur (ou moins dur) aujourd'hui qu'autrefois ?

3. Est-ce vrai que, si la vie est moins dure, c'est aux Américains (ou à nos ancêtres) que nous le devons ?

4. Est-ce vrai que nos ancêtres se construisirent d'abord des maisons en pierres (ou des cabanes en bois rond, couvertes de chaume) ?

5. Est-ce vrai que le papa et la maman fabriquaient eux-mêmes les meubles et les vêtements dont ils avaient besoin (ou qu'ils les faisaient venir de la maison Dupuis Frères, à Montréal) ?

6. Est-ce vrai que l'on buvait du thé et du café (ou simplement une infusion de tilleul, de la bière d'épinette et du café d'orge) ?

VIII. Collection d'images, dessin :

Dessinez des travailleurs de la ferme, des forêts, des pêcheries, des mines, des usines, des magasins et des bureaux.

Commencez aujourd'hui une collection d'hommes ou de femmes travaillant à la prospérité du Canada; collection de scènes pittoresques à la ville, à la campagne; bref, collectionnez tout ce qui touche à l'histoire de *votre* pays, le Canada.

IX. Racontez :

Pouvez-vous raconter l'histoire de cette pauvre veuve qui avait mis de côté trois cents dollars pour s'acheter un manteau de fourrures ?

X. Serment de fidélité.

Debout, la main levée vers le drapeau du Québec et la carte du Canada, disons bien haut :

A mon drapeau, je jure d'être fidèle.
A la race qu'il représente, au *CANADA*, j'engage mes services.
A sa foi, sa langue, ses institutions, je promets d'être dévoué.
A ses enfants, mon franc respect.
A sa justice, mon ferme appui.
A ses progrès, mon fier concours.
A ses produits, ma préférence.
A ses héros, sa noble histoire, son sol fécond, tout mon amour.
Je me souviens !

Une prière.

Une prière pour finir en beauté ces lignes consacrées à la mémoire des pionniers; elle est du regretté cardinal Villeneuve et se rapporte plus spécialement au Canada français :

"Sacré-Cœur de Jésus, vous qui pleuriez sur Jérusalem, bénissez vos chers enfants du Canada français, et faites que notre pays bien-aimé devienne, sous l'égide de Rome et à l'abri de la Croix, la patrie de la Vérité !"

TABLE DES MATIÈRES

"LA VIE DES PIONNIERS"

Imprimé au Canada — Printed in Canada